

WILLIAM & MARY DARLINGTON
MEMORIAL LIBRARY
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

UNIVERSITY OF PITTSBURGH

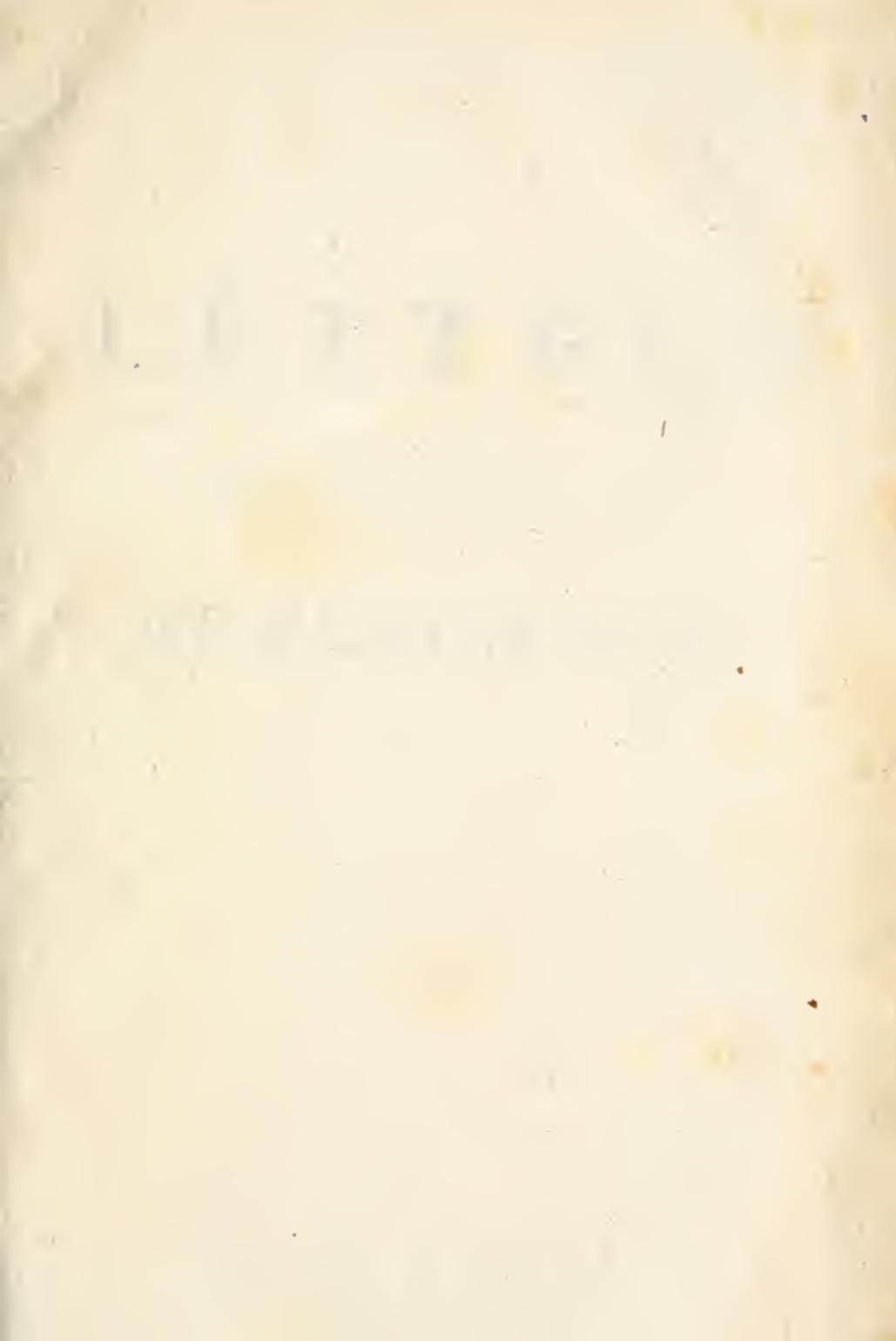


Dar.
BV2290
AZ
1780
v.18

Darlington Memorial Library





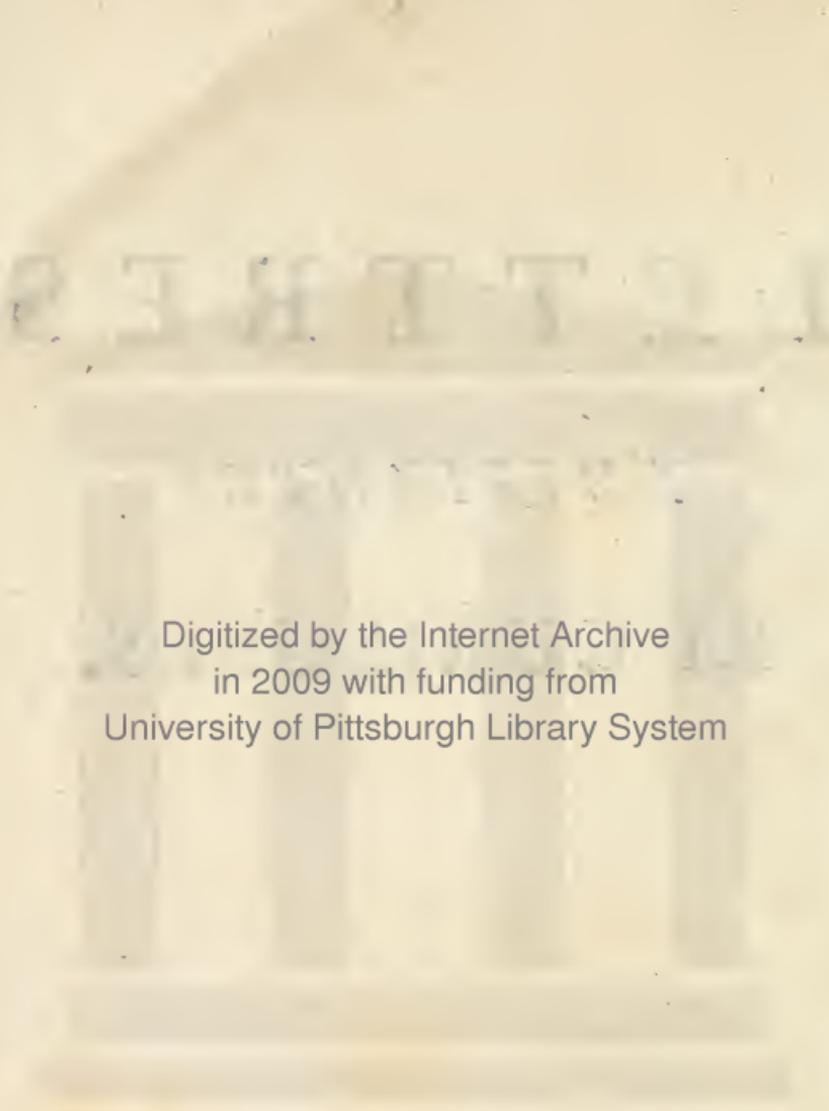




LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME DIX-HUITIÈME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

LETTERS

ADVERTISING

BY THE EDITOR

1857

THE NEW YORK TRIBUNE

NO. 10 NASSAU ST. N.Y.

Published every morning except on Sundays and public holidays.

TERMS: Five Dollars per Annum in Advance.

Single Copies for Sale at the Office.

Advertisements taken at the Office.



Printed and Published by

Charles Johnson, at the Office of the Tribune, No. 10 Nassau St. N.Y.

Accepted for mailing at the rate of five cents per copy.

Postage paid at New York, N.Y.

M. O. C. 1857

THE NEW YORK TRIBUNE



LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere de Fontaney, de la même Compagnie.

A Peking, ce 20 d'août 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je me souviens que quand vous partîtes de la Chine, vous me chargeâtes

de vous faire part, tous les ans, de nos croix & de nos consolations. Graces à Dieu, j'aurai bien de quoi vous satisfaire sur le premier point : mais il ne sied pas toujours aux disciples de Jesus-Christ de faire eux-mêmes le détail de leurs peines : c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir & vous édifier.

Je commence par l'ouverture solennelle de notre église, qui se fit enfin le 9 de décembre de l'année 1703. Ce fut, comme vous sçavez, au mois de janvier de l'année 1699, que l'Empereur accorda au Pere Gerbillon la permission de la bâtir dans ce grand emplacement qu'il nous avoit donné, & qui est renfermé dans l'enceinte même du Palais. Quelque temps après, ce Prince fit demander à tous les Missionnaires de la Cour, s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il vouloit aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devoit y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, & nomma des

Mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cens livres quand on creusa les fondemens ; on comptoit, pour le reste, sur les fonds de la Providence ; & , par sa bonté infinie , elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entieres ont été employées à bâtir & à orner cette église , une des plus belles & des plus régulières de tout l'Orient. Je ne prétens pas vous en faire ici une description exacte , il me suffit de vous en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long ; elle est entre deux corps-de-logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la Chinoïse : l'une sert aux congrégations & aux instructions des Catéchumenes , l'autre sert à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du Roi , de Monseigneur , des Princes de France , du Roi d'Espagne régnant , du Roi d'Angleterre , & de plusieurs autres Princes , avec des instrumens de Mathématique & de Musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravures recueillies dans ces grands livres qu'on a mis au jour pour faire connoître à tout

l'univers la magnificence de la Cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'église. Elle a soixante & quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur & trente de hauteur. L'intérieur de l'église est composé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis verd : les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre ; ceux de l'ordre supérieur sont dorés, aussi-bien que les chapitaux, les filets de la corniche, ceux de la frise, & de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornemens qui ne sont que peints ; les autres membres de tout le couronnement sont vernissés avec des teintes en des dégradations selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'église.

Le plafond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties ; le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes enchâssées

dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placés : on voit au-dessus le Pere éternel assis dans les nues sur un groupe d'An- & tenant le monde en sa main.

Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paroissent : il est vrai que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. Gherardini. (1)

Aux deux côtés du dôme sont deux ovales dont les peintures sont très-riantes. Le rétable est peint de même que le plafond ; les côtés du rétable sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derriere l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncemens.

(1) Peintre Italien.

L'autel a une juste proportion : quand il est orné des riches présens de la libéralité du Roi, que vous nous avez apportés d'Europe, & dont sa Majesté a bien voulu enrichir l'église de Peking, il paroît alors un autel érigé par un grand Roi au seul Maître des Rois.

Quelques soins que nous nous soyons donnés, l'église ne put s'ouvrir qu'au commencement de décembre de l'année dernière. On choisit un dimanche pour la cérémonie; le R. P. Grimaldi, Visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres Missionnaires de différentes Nations, vint benir solennellement la nouvelle église. Douze Catéchistes en surplis portoient la croix, les chandeliers, l'encensoir, &c. Deux Prêtres avec l'étole & le surplis marchaient à côté de l'Officiant : les autres Missionnaires suivoient deux à deux, & ensuite venoient en foule les fideles que la dévotion avoit attirés.

La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel : les Peres rangés dans le sanctuaire, & tous les Chrétiens dans la nef, frapperent plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le Pere Gerbillon, qu'on peut regarder

comme le fondateur de cette nouvelle église. Un grand nombre de fideles y communierent ; on pria pour le Roi très-chrétien , notre insigne bienfaicteur , & le Pere Grimaldi fit à la fin de la messe un discours très-touchant. Enfin la fête se termina par le baptême d'un grand nombre de Catéchumenes.

La messe se célébra la nuit de Noël avec la même solemnité , & avec le même concours de fideles. Si les instrumens Chinois , qui avoient je ne sçais quoi de champêtre , ne m'eussent fait ressouvenir que j'étois dans une Mission étrangere , j'aurois cru me trouver dans le cœur de la France , où la religion jouit de toute sa liberté.

Vous ne sçauriez croire la multitude de personnes de distinction qui sont venues voir cet édifice ; tous s'y prosternent à plusieurs reprises devant l'autel ; plusieurs même s'instruisent de notre religion , s'y affectionnent , & donnent lieu de croire qu'ils l'embrasseront dans la suite.

Quelle douleur pour nous , mon Révérend Pere , si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la religion jusques dans le palais d'un Prince infidele ! nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a

été achevé : voici comment la chose se passa.

Le douze de février de cette année 1704, le Frere Brocard qui travaille à des instrumens de mathématiques chez le Prince héritier, avec toute l'amertume de la croix de Jesus-Christ, reçut ordre de donner la couleur bleue à quelques ouvrages d'acier. Le premier avoit la figure d'un anneau, le second représentoit une garde d'épée tout-à fait ronde, le troisieme avoit la forme d'un pommeau d'épée, & le quatrieme étoit une pointe quadrangulaire fort émouffée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvai alors dans l'appartement où travailloit le Frere Brocard, pour l'aider à perfectionner quelques ouvrages. Le Pere Bouvet, qui nous sert d'interprète, y fut aussi appelé, & après avoir observé ces morceaux d'acier, il me dit qu'il craignoit fort que ce ne fussent les pièces d'un instrument idolâtrique. Je lui demandai plusieurs fois sur quoi il fondoit ce soupçon, mais il ne put me répondre autre chose, sinon qu'elles lui paroissoient être les pièces d'un sceptre d'Idole : je les examinai de mon côté avec attention, & je n'y pus

rien appercevoir que quelques fleurs assez mal gravées.

Cependant le premier Eunuque du Prince héritier vint nous ordonner de sa part de mettre au plutôt cet acier en couleur. Nous le conjurâmes de vouloir bien représenter au Prince la peine où nous étions de ne pouvoir lui obéir, jusqu'à ce qu'on nous eût éclairci sur le doute que nous avions touchant l'usage du *Pien* qu'il nous avoit envoyé; (c'est ainsi qu'on appelle cette espece de sceptre,) que nous craignons que ce ne fût le *Pien* de *Fo*, ou de quelque'autre Idole, & que dans ce doute il ne nous étoit pas permis d'y travailler.

L'Eunuque protesta que le *Pien* étoit uniquement destiné à l'usage du Prince, & nullement à celui des Idoles. Permettez-moi néanmoins de vous représenter, repliqua le Pere Bouvet, que ce *Pien* ressemble fort à cette espece d'arme qu'on donne à certains Génies supérieurs aux autres, & à laquelle il me semble que le peuple attribue le pouvoir de défendre des malins esprits. Or selon les principes de notre Religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ouvrages, sans nous rendre coupables devant Dieu d'un très-grand crime, & le Prince est trop équitable pour l'exiger de nous.

L'Eunuque peu instruit des devoirs de notre Religion, & choqué de notre résistance, au lieu de répondre au doute du Pere Bouvet, nous traita d'opiniâtres & d'ingrats; il s'efforça même de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agiroit du *Pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au Prince; qu'après les graces dont l'Empereur nous avoit comblés, & dans le temps qu'il venoit de nous permettre de bâtir jusques dans l'enceinte de son palais une église au Dieu que nous adorions, il étoit indigne sur une fausse délicatesse de refuser au Prince son fils une bagatelle. Ensuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous exposa les suites fâcheuses que notre défobéissance pourroit avoir.

Nous répondîmes que l'Empereur étoit le maître de nos vies; que nous étions pénétrés de reconnoissance pour tous ses bienfaits; sur-tout que nous lui étions infiniment obligés de la protection qu'il accordoit à notre sainte loi; qu'en toute autre occasion nous étions prêts de lui obéir, comme nous avons fait jusqu'alors, quelque chose qu'il nous en dut coûter; que nous nous estimions même trop honorés qu'il voulût bien agréer nos services, mais que quand il faudroit encourir sa disgrâce, & nous ex-

poser aux plus affreux châtimens , on ne nous engageroit jamais à rien faire contre la pureté de notre Religion.

Après une déclaration si nette, l'Eunuque s'efforça par toutes les voies d'honnêteté de vaincre notre résistance. Il dit au Pere Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, & que le *Pien*, dont il s'agissoit, n'avoit aucun rapport ni à *Fo* ni aux autres Idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient, m'assura la même chose en particulier; & me dit que l'Empereur lui-même en avoit un semblable.

Comme nous sçavons jusqu'où les Mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur & pour le Prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, & je dis que, puisque le *Pien* appartenoit au Prince, personne n'en devoit mieux sçavoir l'usage que lui; qu'il lui étoit aisé de lever le doute qui nous arrêtoit; que s'il vouloit bien nous expliquer lui-même l'usage qu'il souhaite faire de cette arme, & nous assurer que ni lui, ni les Chinois n'y reconnoissent aucune vertu particulière, sur le champ il seroit obéi. Nous étions en effet assez convaincus de la sincérité du Prince pour ne devoir plus

avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous auroit rendu.

Vous êtes bien téméraires, reprit l'Eunuque, de faire une pareille demande. En même temps il nous quitta pour aller faire son rapport au Prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regarderent comme des gens perdus. Quelque temps après on vint nous avertir d'aller au palais rendre raison de notre conduite : les traitemens, que nous reçûmes sur la route de la plupart des Officiers, nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du Prince même. J'arrivai le premier; dès que je fus en sa présence, je me prosternai selon la coutume. Il étoit au milieu de toute sa Cour, à l'entrée de son appartement : & me regardant d'un air plein d'indignation & de colere :

» Faut-il donc, me dit-il, que j'intime
 » moi-même mes ordres pour être obéi ?
 » Sçavez-vous les châtimens que votre
 » désobéissance mérite selon la rigueur
 » des loix ? Ensuite adressant la parole
 » au Pere Bouvet qui me suivoit de
 » près : connoissez-vous cette arme, ajouta-t-il, c'est le *Pien* dont je me fers,
 » & qui est fait uniquement pour mon
 » usage ; il n'est ni pour *Fo*, ni pour
 » aucun génie, & personne n'attribue

» à ce *Pien* aucune vertu particuliere :
 » en faut-il davantage pour vous rassu-
 » rer contre vos craintes mal fondées ? ».

Le Pere Bouvet crut pouvoir, sans manquer au respect dû au Prince, lui exposer les raisons qu'il avoit eu de douter. Mais le Prince, se persuadant qu'il faisoit encore difficulté de se rendre à son témoignage, lui parla d'une maniere qui marquoit sa colere & son indignation. Il l'envoya dans la salle de la comédie pour y voir des sceptres pareils au sien entre les mains des comédiens qui étoient sur le point de jouer. « Qu'il voye,
 » dit-il, si c'est-là un instrument de Re-
 » ligion, puisque nous en faisons un
 » instrument de comédie.

Le Pere Bouvet étant de retour, le Prince lui demanda s'il étoit enfin détrompé. Le Pere lui répondit qu'il voyoit bien que ce *Pien* pouvoit servir à différens usages : mais que comme il avoit lu dans quelque livre de l'histoire de la Chine, qu'on avoit employé de pareils instrumens à des choses que notre Religion déteste, il avoit eu lieu de craindre que celui-ci ne fût de la même espece, & que le peuple n'eût encore sur la vertu de ces fortes d'armes des erreurs grossieres.

Ces nouvelles instances du Pere Bou-

vet irriterent extrêmement le Prince: Il s'imagina que le Missionnaire vouloit opposer à son autorité, celle de quelque roman, ou des gens de la lie du peuple. « Vous n'êtes qu'un étranger, » lui dit-il d'un ton sévère, & vous » prétendez sçavoir mieux les sentimens » & les coutumes de la Chine que moi » & que tous ceux qui n'ont point fait » d'autre étude dès leur enfance? Or je » déclare que ni moi ni le peuple » de la Chine, nous ne reconnoissons » aucune vertu particuliere dans cette » sorte de sceptre, & qu'il n'y en a » aucun de semblable qui soit un ins- » trument d'Idole. Comme je veux bien » vous assurer, quelle fausse délicatesse peut vous arrêter, lorsque je vous » ordonne d'y travailler, parce que » *Fo*, & les autres Idoles sont représentés avec des habits, cela vous empêche-t-il d'en porter vous-mêmes? Quoiqu'ils ayent des temples, n'en bâtissez-vous pas aussi à votre Dieu? On ne blâme pas votre attachement à votre Religion, mais on blâme avec raison votre entêtement sur des choses que vous ne sçavez pas ». (1)

(1) La délicatesse de ces Missionnaires est une preuve du moins qu'ils ne favorisoient pas l'idolâtrie comme on les en a accusés.

Après ces paroles le Prince se retira pour aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'étoit passé. En même-temps il donna ordre qu'on fît venir incessamment tous les Missionnaires des trois églises de Peking. J'ai admiré, & je ne cesserai d'admirer toute ma vie, que la colere de ce Prince Idolâtre ne lui fit jamais dire une seule parole contre la loi Chrétienne, quoique nous n'eussions point d'autres raisons à apporter que la crainte de la violer : preuve évidente de l'estime qu'il fait de notre sainte Religion.

Comme il étoit fort tard, on nous renvoya dans notre logis, le seul Pere Bouvet eut ordre de rester. Il demeura donc comme prisonnier, & passa toute la nuit, qui fut extrêmement froide, sous une cabane de nattes, où on lui permit de se retirer.

Le lendemain matin quelques personnes me vinrent trouver, pour me dire que le Pere Bouvet étoit condamné au châtiment des esclaves. Je leur répondis que ce Peré seroit heureux de mourir pour n'avoir pas voulu trahir sa conscience; mais que si on le punissoit, la faute étant commune à trois, il étoit de la justice que trois fussent punis.

J'apperçus en même temps l'Eunuque

du Prince, qui venoit nous demander de sa part, si le sceptre de Salomon gravé sur la boîte de sa montre, n'étoit pas la même chose que le sien? « Vos » Rois ont un *Pien*, nous dit-il; vous » n'en êtes pas scandalisés, & celui du » Prince vous fait peur; d'où vient » cette différence? Je lui appris ce que c'étoit que le sceptre de nos Rois, & je lui expliquai l'histoire du jugement de Salomon, qui étoit gravé sur cette boîte. Enfin les Missionnaires des trois églises arriverent sur les huit heures, déjà instruits de toute cette affaire par le Pere Gerbillon.

Le Mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'édit qui permet l'exercice de la Religion chrétienne dans tout l'Empire, nous assembla tous dans un lieu éloigné des appartemens du Prince. Là, en présence du premier Eunuque, & de plusieurs autres personnes, il nous parla à peu près en ces termes: « vous » avez irrité contre vous le meilleur » de tous les Princes: il m'ordonne de » poursuivre vivement la faute du Pere » Bouvet comme un crime de léze-ma- » jesté. Si vous ne lui faites satisfaction, » j'irai moi-même accuser le coupable » à la Cour des crimes, pour y être

» jugé & puni selon la sévérité des loix.
» Vous êtes des étrangers, vous n'avez
» d'appui que la bonté de l'Empereur
» qui vous protege, qui permet votre
» Religion parce qu'elle est bonne, &
» quelle n'ordonne rien que de raison-
» nable. De quels biens, & de quels
» honneurs ne vous a-t-il pas comblés
» à la Cour & dans les provinces? Ce-
» pendant le Pere Bouvet a eu l'info-
» lence de contredire le Prince héritier,
» & , malgré les assurances & les éclair-
» cissements qu'il a eu la bonté de lui
» donner, il a voulu soutenir son propre
» sentiment contre celui du Prince,
» comme s'il se fût défié de sa droiture
» & de sa bonne foi. Je vous fais les ju-
» ges de son crime, & de la peine qu'il
» mérite. Qu'en pensez-vous? Répon-
» dez, Pere Grimaldi, vous qui êtes le
» Supérieur de tous ».

Le Pere qui s'étoit attendu à tous ces reproches, & qui, après avoir tout examiné, avoit désapprouvé la résistance opiniâtre du Pere Bouvet, répondit que ce Pere avoit eu grand tort de ne pas déférer au témoignage & à l'autorité du Prince; & que par là il s'étoit rendu indigne de paroître jamais devant sa Majesté, & devant son Aïtelle.

Le Mandarin, fans répondre au Pere Grimaldi, s'adreffa au Pere Bouvet, & lui dit que le Prince heritier juroit foi de Prince que l'instrument dont il s'agiffoit, n'étoit point le fceptre de *Fo*, ni des génies; que s'il fçavoit le contraire, il fît une croix fur la terre, & qu'il jurât fur cette croix. Le Pere Bouvet répondit qu'il foumettoit fon jugement à celui du Prince. « Si vous re-
 » connoiffez votre faute, reprit le Man-
 » darin, frappez donc la terre du front
 » comme coupable. Le Pere obéit fur
 » le champ, & le Mandarin alla faire
 » fon rapport à l'Empereur.

Nous louâmes Dieu du témoignage public que ce Mandarin venoit de donner à notre sainte Religion, au nom de l'Empereur & du Prince fon fils : (car nous fçavions bien qu'il ne difoit pas un mot de lui-même), témoignage que nous aurions acheté au prix de tout notre fang. Ce courtifan que le feul refpect humain retient dans l'infidélité, fit bien valoir ce témoignage, auquel il fçavoit que nous étions infiniment fenfibles : il ne fe contenta pas de le dire une fois, il le répéta bien haut, & le prononça d'un ton & d'un air à lui donner toute l'autorité que nous defirions.

Quelque temps après, ce témoignage du Prince, si avantageux à la Religion, nous fut encore confirmé par un autre Officier, qui vint nous dire de sa part ces paroles bien consolantes pour nous :
« Est-il possible qu'on m'ait soupçonné
» d'avoir voulu vous tromper en vous
» faisant violer votre loi que je juge
» bonne? Sçachez qu'un tel dessein est
» indigne d'un Prince comme moi, &
» que dans tout l'Empire vous trouve-
» riez peu de personnes capables de ce
» procédé, qui ne peut convenir qu'à
» un ma'honnête homme. Si je suis si
» fort irrité, ce n'est pas pour le sceptre
» dont il s'agit, car je m'en mets fort
» peu en peine; c'est à cause de l'ou-
» trage qu'on me fait, & auquel je suis
» d'autant plus sensible, qu'il me vient
» par des personnes, que j'avois honoré
» de mon estime.

Malgré tant de déclarations du Prince, qui étoient suffisantes pour lever entièrement notre doute, nous examinâmes encore, & nous fîmes examiner attentivement tous les différens rapports que pouvoit avoir ce sceptre; mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition; c'est un instrument dont le Prince & l'Empereur lui-même se servent pour se

dénouer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandoit que le Pere Bouvet auroit le cou coupé. Les Peres Grimaldi, Thomas, Gerbillon & Pereyra, après avoir conféré ensemble, & avec quelques Mandarins de leurs amis, allèrent trouver l'Empereur pour lui témoigner leur chagrin sur le peu de déférence que le Pere Bouvet avoit eu pour le Prince.

Sa Majesté leur répondit, qu'elle étoit bien aise qu'ils reconnussent leur faute ; que depuis quarante ans qu'ils se servent des Missionnaires, il n'avoit jamais eu la pensée de leur rien ordonner qui fût contraire à leur loi qu'il jugeoit bonne ; que quand il avoit exigé d'eux quelque service, il s'étoit informé auparavant s'ils n'auroient pas de peine à faire ce qu'il souhaitoit ; qu'il avoit même porté les choses jusqu'au scrupule : « j'ai dans » mon palais, dit Sa Majesté, une » femme qui joue excellemment bien » de la harpe ; je voulus faire juge de » son habileté le Pere Pereyra, qui » touche bien les instrumens : mais fai- » sant attention à la délicatesse des Mis- » sionnaires, je craignis que le Pere ne » fût tenté de me refuser. Il me vint » en

» en pensée , qu'en tirant un rideau
» entre les deux , le Pere n'auroit peut-
» être plus la même difficulté : cepen-
» dant je craignis encore que cet expé-
» dient ne lui déplût. Alors quelques
» Courtisans me proposerent de faire
» habiller cette femme en homme , &
» me promirent sur cela un secret in-
» violable. J'étois fort porté à le faire ,
» afin de contenter ma curiosité. Mais
» après quelques réflexions , je jugeai
» qu'il étoit indigne de tromper un
» homme qui se fioit en moi : ainsi je
» me privai du plaisir que je m'étois
» proposé , pour ne point faire de peine
» au Missionnaire sur les devoirs de sa
» profession ».

Sa Majesté ajouta que le grand *Lama*,
qu'il considéroit si fort , l'ayant prié de
faire tirer son portrait par M. Gherar-
dini , il l'avoit refusé , dans la crainte
qu'il avoit que ce Peintre étant Chré-
tien , n'eût de la répugnance à faire le
portrait d'un Prêtre des idoles. Il dit
ensuite qu'il y avoit parmi nous des gens
désians & soupçonneux , qui craignent
tout , parce qu'ils ne connoissent pas
assez la Chine , & qui apperçoivent de
la Religion où il n'y en a pas même l'ap-
parence. Enfin il conclut que , puisque

le Pere Bouvet reconnoissoit sa faute, il suffisoit, pour le punir, qu'il ne servît plus d'interprête chez le Prince son fils; que du reste il pouvoit demeurer tranquille dans notre maison.

Les Peres fléchirent les genoux & se courberent neuf fois jusqu'à terre, selon la coutume, en action de graces. Ils firent ensuite la même cérémonie devant la porte du Prince héritier. Ainsi se termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

Malgré cette allarme passagere, notre Mission est, graces à Dieu, dans un état à nous faire espérer dans la suite de grands progrès pour la conversion des Chinois, si l'œuvre de Dieu n'est point traversée. Des trente Jésuites que vous y avez laissés, il y en a douze qui n'ont plus besoin de maîtres dans les caractères, & qui lisent le chinois avec une facilité surprenante. M. l'Evêque d'Ascalon, Vicaire apostolique du *Kiang-si*, est si étonné du progrès que font dans les lettres les Peres de sa province, qu'il en a écrit à plusieurs personnes avec éloge.

Ce Prélat a prié le Pere Supérieur général de lui accorder un des plus anciens

pour son Provicairé, afin de se décharger sur lui d'une partie du soin de cette province, une des plus belles de la Chine. Comme ce n'est pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jésuites François qui sont dans le *Kiang-si*, de ne point rejeter le fardeau qu'un Evêque qui a vieilli dans les travaux de l'Apostolat, jugera selon Dieu devoir lui imposer pour son soulagement. Le R. Pere Poufater, Vicaire apostolique du *Chamsy*, en a demandé aussi un pour son compagnon. Le R. P. Turcotti, élu Evêque d'Andreville, & Vicaire apostolique, en a encore pris un depuis peu.

L'Empereur nous a fait cette année une faveur qui a beaucoup honoré la Religion: une inondation ayant produit une famine universelle dans la province de *Chang-tong*, Sa Majesté a taxé ses Courtisans, & y a envoyé de grands secours, qui devoient être administrés par de riches Mandarins, députés exprès pour cette bonne œuvre. Cela n'a pas empêché qu'une grande partie de ces malheureux ne soient venus à la capitale de l'Empire, pour y chercher de quoi vivre.

Sa Majesté ayant conçu de la défiance

des Mandarins , fit appeller quatre de nos Peres : il leur dit qu'étant venus à la Chine par un motif de charité , nous devions plus particulièrement travailler à secourir les pauvres , selon l'esprit de notre Religion , qui s'en fait un point capital ; qu'il nous remettoit deux mille taëls pour en acheter du ris , & le distribuer dans le grand espace de notre sépulture , & qu'il espéroit que nous contribuerions aussi selon nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoissance de la part des Missionnaires , & ils jugerent qu'il falloit s'incommoder , afin de trouver cinq cens taëls pour les employer en aumônes.

Les Peres Suarez & Parennin , chargés de la distribution des aumônes , firent préparer des fourneaux & de grandes chaudieres : ils firent ensuite provision de ris , de grands vases de porcelaine bien propres , de racines & d'herbes fallées du pays , pour corriger ce que le ris a de fade & d'insipide.

A la vue d'un signal qu'on élevoit , les pauvres entroient sans confusion , & se rassembloient tous dans un quartier , les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Ensuite on les faisoit revenir

par un passage étroit, & là on donnoit à chacun sa portion de ris & d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous se ranger, jusqu'à ce que les porcelaines fussent vuides. On les ramassoit ensuite; on les lavoit, & on distribuoit aux autres pauvres leur aumône dans le même ordre qu'aux premiers.

Les Chrétiens les plus considérables de la ville venoient tour-à-tour servir les pauvres avec beaucoup d'édification: ils recueilloient les porcelaines; ils maintenoient le bon ordre; ils disoient à tous quelques mots de consolation. Les Mandarins & les Eunuques de la Cour, que la curiosité attiroit à ce spectacle, étoient charmés de ce bon ordre, maintenu sans le secours d'aucuns gardes, de cette abondance, & sur-tout de cette propriété, dont les Chinois sont si jaloux. Ils admiroient que des personnes remarquables par leur naissance & par leurs richesses, se mêlassent ainsi parmi les pauvres, jusqu'à leur fournir les batonnets pour manger, & les conduire ensuite comme des hôtes à qui on veut faire honneur. O! s'écrioient-ils, que cette Religion est excellente, qui inspire tant de charité jointe à tant de modesté

tie ! Il n'y avoit pas jusqu'aux Bonzes qui devenoient nos panégyristes , car il y en avoit tous les jours près de cent à qui on faisoit l'aumône avec les autres pauvres. C'est ainsi que durant quatre mois nous avons nourri plus de mille personnes par jour.

Dussions-nous être long-temps incommodés de cette dépense , comme en effet nous le ferons , nous ne la regretterons point : au contraire , nous bénirons Dieu sans cesse , & nous le conjurerons de nous fournir souvent de semblables occasions de faire louer le nom du Seigneur par les Chrétiens & par les Infidèles. Ne craignez pas que le nombre de nos Catéchistes en diminue ; nous nous priverons plutôt des choses les plus nécessaires , que de retrancher un moyen si utile à la conversion des Chinois. Vous sçavez, mon Révérend Pere , que c'est-là uniquement ce qui nous touche , & ce qui nous rend si sensibles au zèle des personnes , qui par les aumônes qu'elles font à cette Eglise naissante , contribuent avec tant d'avantage pour leurs propres ames , au salut d'une infinité d'autres. Je suis , avec beaucoup de respect , dans l'union de vos saints Sacrifices , &c.

L E T T R E

*Du Pere Jean-Paul Gozani , Missionnaire
de la Compagnie de Jesus , au Pere Joseph
Suarez , de la même Compagnie. Traduite
du Portugais.*

A Cai-fum-fou , capitale de la province de
Honan à la Chine , le 5 de novembre 1704.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

P. C.

Après avoir passé deux mois à la visite
des Chrétientés de *Kaei-te-fou* , de *Loye-
hien* , & de *Fou-keou-hien* (1), où par la
miséricorde de Dieu la Religion s'établit
de jour en jour , je trouvai à mon retour
les deux lettres que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire. Je vous remercie
de m'avoir mandé des nouvelles de votre

(1) Ce sont des villes de la province de *Honan*,
qui est presque au milieu de la Chine , car elle a
les provinces de *Pecheli* & de *Chanfi* au nord , à
l'occident *Chenfi* , de *Hoii coüan* au midi , & les
provinces de *Nanking* & de *Chanton* à l'orient.

fanté, & de m'avoir appris l'heureuse découverte que vous avez faite dans vos archives de piéces importantes (1) pour l'éclaircissement de la vérité.

(1) Les originaux des piéces dont on parle ici furent trouvés dans les archives du College de Peking le 30 juillet, veille de S. Ignace, de l'année 1704. Les Jésuites de la Chine ont fait imprimer ces piéces à Peking même, après en avoir montré les originaux à un Vicaire apostolique, & au Secrétaire de M. l'Evêque de Peking.

Voici le catalogue de ces piéces, qui sont écrites en Portugais.

1°. Lettre du R. P. Dominique Navarrette, Jacobin, écrite le 29 de septembre 1669, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine. Cette lettre est imprimée en François à la page 275 de la premiere édition de l'éclaircissement donné à M. le Duc du Maine, sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux morts.

2°. Copie de quelques points arrêtés dans une assemblée des Peres de la Compagnie de Jesus en la ville de *Ham-tcheou*, capitale de la province de *Tche-kiam*, au mois d'avril de l'année 1642. Cette piéce est imprimée en François, dans le même éclaircissement, pag. 278.

3°. Réponse du R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial des Jésuites de la Chine, sur les deux précédens écrits du R. P. Navarrette, Jacobin. Cette piéce est imprimée en François dans le même éclaircissement, pag. 284.

4°. Lettre du R. P. Dominique-Marie de Saint-Pierre, Jacobin, écrite le 4 d'octobre

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle ici *Tiao-kin-kiao*, il y a deux ans que j'allai les voir, dans la pensée que c'étoient des Juifs, & dans la vue d'y chercher l'Ancien-Testament. Mais comme je n'ai aucune connoissance de la langue hébraïque, & que je trouvais de grandes difficultés, j'abandonnai cette entreprise, dans la crainte de n'y pas réussir. Néanmoins depuis que vous m'avez marqué que je vous ferois plaisir de m'informer de ces gens-là, j'ai obéi à vos ordres, & je l'ai fait avec tout

1669, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine. Cette pièce est imprimée en François dans le même éclaircissement, page 293. On trouve cet éclaircissement à la fin de l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne, imprimée chez Anisson en 1698.

5°. Lettre du R. P. Michel de Angelis, de l'Ordre de S. Augustin, Gouverneur de l'Evêché de *Macao*, au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine, sur la fuite du R. P. Navarrette de sa prison de Canton.

6°. Attestation donnée le 16 de décembre 1680, par le Seigneur Dom Vasco Barbosa de Mello, contre quelques faussetés rapportées dans les livres du même Pere Navarrette. Ces deux dernières pièces n'ont point encore été traduites en François, ni imprimées en Europe.

le soin & toute l'exacritude dont je fuis capable.

Je leur fis d'abord amitié, ils y répondirent, & ils eurent l'honnêteté de me venir voir. Je leur rendis leur vifite dans leur *Li-pai-fou*, c'est-à-dire leur fynagogue, où ils étoient tous aflemblés, & où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs infcriptions, dont les unes font en Chinois, & les autres en leur langue. Ils me montrèrent leurs *Kims* ou leurs livres de religion, & ils me laiffèrent entrer jufques dans le lieu le plus fecret de leur fynagogue, où il ne leur eft pas permis à eux-mêmes d'entrer. C'eft un endroit réfervé à leur *Cham-kiao*, c'est-à-dire au chef de la fynagogue, qui n'y entre jamais qu'avec un profond refpect.

Il y avoit fur des tables treize efpeces de tabernacles, dont chacun étoit environné de petits rideaux. Le facré *Kim* () de Moïfe étoit renfermé en chacun de ces tabernacles, dont douze repréfentoient les douze tribus d'Ifraël, & le treizieme, Moïfe. Ces livres étoient écrits fur de longs parchemins, & pliés fur des rouleaux, J'obtins du

(r) C'est le Pentateuque.

Chef de la synagogue, qu'on tirât les rideaux d'un de ces Tabernacles, & qu'on dépliât un de ces parchemins, ce qu'on fit. Il me parut être écrit d'une écriture très-nette & très-distincte. Un de ces livres fut heureusement sauvé de la grande inondation du fleuve *Hoamho* (1), qui submergea la ville de *Cai-fom-fou*, capitale de cette province. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, & qu'elles sont presque à demi-effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire douze copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze tabernacles dont je viens de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque de Moïse, qu'ils appellent *Takim*, & les autres livres de leur loi. Ils se servent

(1) *Hoamho* ou fleuve Jaune, est une des plus grandes rivieres de la Chine. Il prend sa source entre les montagnes qui sont à l'occident de la province de *Sou-tcheouen*, & après avoir parcouru une partie des provinces septentrionales de ce grand Empire, il passe par celles de *Honan*, de *Chanton* & de *Nanking*, où il se jette dans la mer orientale, vis-à-vis du Japon.

de ces livres pour prier ; ils m'en montrèrent quelques-uns , qui me parurent être écrits en Hébreu ; les uns étoient neufs & les autres vieux , & à demi déchirés. Tous ces livres sont conservés avec plus de soin que s'ils étoient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur synagogue une chaire magnifique & fort élevée , avec un beau couffin brodé ; c'est la chaire de Moïse , dans laquelle les samedis (ce sont leurs dimanches) & les jours les plus solennels , ils mettent le livre du Pentateuque , & en font la lecture. On y voit aussi un *Van-sui-pai* , ou un tableau où est écrit le nom de l'Empereur ; mais il n'y a ni statues , ni images. Leur synagogue regarde l'occident , & quand ils prient Dieu ils se tournent de ce côté-là , & ils l'adorent sous les noms de *Tien* , de *Cham-tien* , de *Cham-ti* , de *Teao-van-voe-tche* , c'est-à-dire , de Créateur de toutes choses ; & enfin de *Van-voe tchu-tcai* , c'est-à-dire , de Gouverneur de l'univers. Ils me dirent qu'ils avoient pris ces noms des livres Chinois , & qu'ils s'en servoient pour exprimer l'Être suprême & la première cause.

En sortant de la synagogue on trouve une salle que j'eus la curiosité de voir ;

je n'y remarquai qu'un grand nombre de *cassolettes*. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils honoroient leurs *Chim-gins*, ou les grands hommes de leur loi. La plus grande de ces *cassolettes*, qui est pour le patriarche Abraham, le chef de leur loi, est au milieu de cette salle. Après celle-là sont celles d'Isaac, de Jacob & de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cum-pai-se*, les douze lignées ou les douze tribus d'Israël : ensuite sont celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Efdras, & de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous fortîmes de ce lieu-là on nous conduisit en la salle des hôtes, pour nous entretenir. Comme les titres des livres de l'ancien testament étoient écrits en Hébreu à la fin de ma Bible, je les montrai au *Cham-kiao* ou chef de la synagogue : il les lut, quoiqu'ils fussent assez mal écrits, & il me dit que c'étoient les noms de leur *Chin-kin* ou du Pentateuque. Alors prenant ma Bible, & le *Cham-kiao* son *Beresith*, c'est ainsi qu'ils appellent le livre de la Genèse, nous confrontâmes les descendans d'Adam jusqu'à Noé, avec l'âge d'un chacun, & nous trouvâmes entre l'un & l'autre une parfaite conformité. Nous parcourûmes

ensuite en abrégé les noms & la chronologie de la Genese, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres & du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moïse. Le chef de la synagogue me dit qu'ils appelloient ces cinq livres *Beresith*, *Vèelesemoth*, *Vaiicra*, *Vaiedabber* & *Haddebarim*, & qu'ils les divisent en cinquante-trois volumes; sçavoir, la Genese en douze volumes, l'Exode en onze, & les trois livres suivans en dix volumes chacun, qu'ils appellent *Kuen*. Ils m'en ouvrirent quelques-uns, & me les présentèrent à lire; mais ne sçachant pas l'Hébreu, comme j'ai déjà dit, cela fut inutile.

Les ayant interrogés sur les titres des autres livres de la Bible, le chef de la synagogue me répondit en général qu'ils en avoient quelques-uns, mais que les autres leur manquoient, & qu'il y en avoit qu'ils ne connoissoient pas. Quelques-uns des assistans m'ajouterent qu'il s'étoit perdu quelques livres dans l'inondation du *Hoamho* ou du fleuve Jaune, dont j'ai parlé. Pour compter sûrement sur ce que je viens de rapporter, il seroit nécessaire de sçavoir la langue Hébraïque, car sans cela on ne pourra s'assurer de rien.

Ce qui me surprend davantage , c'est que leurs anciens Rabbins aient mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'écriture , & cela jusques dans les cinq livres de Moïse. Ils me dirent à ce sujet de si grandes extravagances , que je ne pus m'empêcher d'en rire ; ce qui me fit soupçonner que ces Juifs pourroient bien être des Talmudistes (1) , qui corrompent le sens de la Bible. Il n'y a qu'un homme habile dans l'écriture & dans la langue Hébraïque , qui puisse démêler ce qui en est.

Ce qui me confirme dans le soupçon que j'ai formé , c'est que ces Juifs m'ajoutèrent , que sous le *Min-chao* , ou la dynastie de la famille de *Taming* (2) , le Pere *Fi-lo-te* , c'est le Pere Rodriguez de Figueredo , & sous le *Chin-chao* , ou la dynastie de la famille aujourd'hui ré-

(1) Le *Talmud* est un livre fort estimé des Juifs , qui contient leurs Loix , leurs coutumes , & les traditions de leurs Rabbins. On appelle Talmudistes , ceux qui suivent la doctrine de ce livre.

(2) La famille de *Taming* commença de régner à la Chine en 1368 , & gouverna cet Empire pendant 276 ans. Elle le perdit par l'irruption des Tartares orientaux , qui s'en rendirent les maîtres en 1644.

gnante (1), le Pere *Ngen li-ke*, c'est le Pere Chrestien Enriquez, desquels la mémoire est ici en vénération, allerent plusieurs fois à leur synagogue pour traiter avec eux; mais comme ces deux sçavans hommes ne se mirent pas en peine d'avoir un exemplaire de leur Bible, cela me fait croire qu'ils la trouverent corrompue par les Talmudistes, & non pas pure & sincere comme elle étoit avant la naissance de Jesus-Christ.

Ces Juifs, qu'on appelle à la Chine *Tiao-kin-kiao*, soit qu'ils soient Talmudistes ou qu'ils ne le soient pas, gardent encore plusieurs cérémonies de l'ancien Testament; par exemple la circoncision, qu'ils disent avoir commencé au Patriarche Abraham, ce qui est vrai; les azimes, l'Agneau Paschal, en mémoire & en action de graces de la sortie d'Egypte & du passage de la mer Rouge à pied sec, le sabbat, & d'autres fêtes de l'ancienne loi.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, ainsi qu'ils me le raconterent, y

(1) C'est la famille de *Tai-cim*, qui regne aujourd'hui à la Chine en la personne de *Cam-hi*, un des plus grands & des plus sages Princes qui ait gouverné ce vaste Empire.

vinrent sous le *Ham-chao* (1), ou la dynastie des *Han*. Ils étoient dans les commencemens plusieurs familles, mais leur nombre étant diminué, il n'en reste présentement que sept, dont voici les noms. *Thao, Kin, Che, Cao, Theman, Li, & Ngai*. Ces familles s'allient les unes aux autres sans se mêler avec les *Hoei-hoei*, ou les Mahométans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de leur religion; il n'y a pas même jusqu'à leurs moustaches qui sont tournées d'une autre maniere.

Ils n'ont de *Li-pai-sou* ou de synagogue que dans la ville capitale de la province de *Honan*. Je n'y ai point vu d'autel, mais seulement la chaire de Moïse avec une cassolette, une longue table & de grands chandeliers, avec des chandelles

(1) Des vingt-deux familles qui ont possédé l'Empire de la Chine depuis le grand *Hoam-ti*, c'est-à-dire depuis l'an 2697 avant la naissance de Jesus-Christ jusqu'à présent, la famille de *Han* est la cinquieme, & l'une des plus illustres, puisqu'elle a donné vingt-sept Empereurs à la Chine, & qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426 ans, depuis l'année 206 avant la naissance de Jesus-Christ, jusqu'à l'année 220 après sa naissance.

de fuif. Leur fynagogue a quelque rapport à nos églifes d'Europe ; elle est partagée en trois nef, celle du milieu est occupée par la table des parfums , la chaire de Moïfe , & le *Van-fai-pai* ou le tableau de l'Empereur , avec les tabernacles dont j'ai parlé , où ils gardent les treize exemplaires du *Chin-kim* ou du Pentateuque de Moïfe. Ces tabernacles font faits en maniere d'arche , & cette nef du milieu est comme le chœur de la fynagogue ; les deux autres font destinées à prier & à adorer Dieu. On va tout autour de la fynagogue par le dedans.

Comme il y a eu autrefois , & qu'il y a encore aujourd'hui parmi eux des bacheliers & des *Kien-sens* , qui est un degré différent de celui de bachelier , je pris la liberté de leur demander s'ils honoroient Confucius : ils me répondirent tous , & même leur chef , qu'ils l'honoroient de la même maniere que les autres lettrés gentils de la Chine l'honorent , & qu'ils affistoient avec eux aux cérémonies solennelles qui se font dans les salles de leurs grands hommes. Ils m'ajouterent qu'au printemps & à l'automne ils rendoient à leurs ancêtres les honneurs qu'on a coutume de leur rendre à la Chine , dans la salle qui est auprès de la

synagogue ; qu'à la vérité ils ne leur présentent pas des viandes de cochon , mais d'autres animaux ; que dans les cérémonies ordinaires ils se contentoient de présenter des porcelaines pleines de mets & de confitures , ce qu'ils accompagnoient de parfums & de profondes révérences ou prosternemens. Je leur demandai encore , si dans leurs maisons ou dans la salle de leurs morts ils avoient des tablettes en l'honneur de leurs ancêtres. Ils me répondirent qu'ils ne se servoient ni de tablettes , ni d'images , mais seulement de quelques castolettes. Il faut cependant en excepter leurs Mandarins , pour lesquels seuls on met dans le *Tsutam* ou la salle des ancêtres , une tablette où leur nom & le degré de leur mandarinat sont marqués.

Pour ce qui regarde les noms dont ils se servent pour exprimer la cause première , je vous en ai déjà parlé , & vous le verrez encore plus distinctement dans leurs inscriptions que j'ai fait copier , & que je vous envoie. J'espère que vous en tirerez de bonnes lumières. A l'égard de leur Bible , je l'emprunterai ; car je les vois assez disposés à me la prêter , & je la ferai aussi copier. Si vous souhaitez quelque autre

chose , je vous prie , mon Révérend Pere , de me le faire sçavoir. Je me recommande à vos saints Sacrifices , & aux prieres de tous nos Peres , & je suis très-respectueusement , &c.

P. S. Je vous prie de remarquer ; mon Révérend Pere , que ces Juifs , dans leurs inscriptions , appellent leur Loi la Loi d'Israël , *Yselals-kiao*. Ils me dirent que leurs ancêtres venoient d'un Royaume d'occident , nommé le Royaume de *Juda* , que Josué conquit après être sorti de l'Egypte , & avoir passé la mer rouge & le désert ; que le nombre des Juifs qui sortirent d'Egypte étoit de soixante *Vans* ; c'est-à-dire , de six cens mille hommes.

Ils me parlerent des Livres des Juges , de David , de Salomon , d'Ezéchiél , qui ranima les ossemens secs & arides ; de Jonas , qui fut trois jours dans le ventre de la baleine , &c. d'où l'on peut voir qu'outre le Pentateuque de Moïse , ils ont plusieurs autres Livres de l'Ecriture sainte.

Ils m'affurerent que leur alphabet avoit vingt-sept lettres ; mais que dans l'usage ordinaire , ils ne se servoient que de vingt-deux. Ce qui s'accorde avec ce que

dit S. Jérôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Je leur demandai comment ils appelloient leur Loi en Chinois; ils me répondirent qu'ils l'appelloient *Tiao-kin-kiao*, pour signifier qu'ils s'abstiennent de sang, & qu'ils coupent les nerfs & les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les Gentils leur donnerent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers, pour se distinguer des Mahométans, qu'ils appellent *Tee-mo-kiao*. Ils nomment leur Loi *Kou-kiao*, l'ancienne Loi; *Tien-kiao*, la Loi de Dieu, ou la Loi d'Israël. Ils n'allument point de feu, & ne font rien cuire le samedi; mais ils préparent dès le vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour ce jour-là. Lorsqu'ils lisent la Bible dans leurs Synagogues, ils se couvrent le visage avec un voile transparent, en mémoire de Moïse, qui descendit de la montagne le visage couvert, & qui publia ainsi le Décalogue & la Loi de Dieu à son peuple.

J'ai oublié de dire qu'outre la Bible, ces Juifs Chinois ont encore d'autres Livres Hébreux faits par les anciens Rabbins; que ces Livres, qu'ils appellent *San-tço*, si je ne me trompe, & qui

sont pleins d'extravagances, contiennent leurs Rituels, & les cérémonies dont ils se servent encore aujourd'hui. Ils me parlerent du Paradis & de l'Enfer d'une maniere peu sensée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du Talmud ce qu'ils en disent.

Je leur parlai du Messie, promis dans les Ecritures. Ils furent fort surpris de ce que je leur en dis; & sur ce que je leur appris qu'il s'appelloit Jesus, ils me répondirent qu'on faisoit mention en leur Bible d'un saint homme nommé Jesus, qui étoit fils de Sirach; mais qu'ils ne connoissoient point le Jesus dont je voulois leur parler.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que j'ai appris de ces Juifs Chinois. Ce qu'il y a de certain, & sur quoi vous pouvez compter; c'est, 1^o. que ces Juifs adorent le Créateur du ciel & de la terre, & qu'ils l'appellent *Tien*, *Cham-ti*, *Cham-tien*, &c. comme il paroît évidemment par leurs anciens *Pai-fam* & *Pai-piens*, ou inscriptions.

2^o. Qu'il est constant que leurs Lettrés rendent à Confucius les honneurs que les autres Chinois Gentils ont coutume de lui rendre dans la salle de ce Philosophe, comme j'ai déjà dit.

3°. Qu'il est sûr , comme vous le pouvez voir de vos yeux dans leurs anciennes inscriptions, que je vous envoie, & comme ils me l'ont tous dit unanimement , qu'ils honorent leurs morts dans le *Tsu-tam* ou la salle des ancêtres , avec les mêmes cérémonies dont on se fert à la Chine ; mais sans tablettes , dont ils ne se servent pas ; parce qu'il leur est défendu d'avoir des images , ou choses semblables.

Qu'il est certain que dans leurs inscriptions , il est fait mention de leur Loi , qu'ils appellent la Loi d'Israël , de leur origine , de leur ancienneté , de leur descendance , de leurs Patriarches Abraham , Isaac , Jacob , des douze Tribus d'Israël , de leur Législateur Moïse , qui reçut la Loi dans les deux tables , avec les dix commandemens sur la montagne de Sinai ; d'Aaron , de Josué , d'Esdras , du *Chim-kim* , ou du Pentateuque , qu'ils ont reçu de Moïse , & qui est composé des Livres du *Beresith* , de *Veele-semoth* , de *Vaicra* , de *Vaiedaber* , & de *Haddebarim* , qu'ils appellent , quand ils sont joints ensemble , *Taura* , & S. Jérôme , *Tora*.

Vous pouvez regarder comme certain , ce que je vous ai dit du temps

auquel ces Juifs sont venus s'établir à la Chine , & tout ce qui est contenu dans les inscriptions , dont je vous ai parlé. Pour les autres choses , que je ne sçais que sur leur rapport , & que je n'ai mises ici que pour vous faire plaisir , il ne faut s'en servir qu'avec précaution ; parce que dans la conversation j'ai trouvé ces Juifs des gens peu sûrs , & sur lesquels il ne faut pas trop compter.

R E M A R Q U E S

Sur la lettre du Pere Gozani.

VOICI quelques réflexions qu'on a cru devoir ajouter pour l'éclaircissement de la lettre précédente.

I. La Synagogue dont parle le Pere Gozani , est fort différente de celles que nous voyons en Europe , puisqu'elle nous représente plutôt un Temple qu'une Synagogue ordinaire des Juifs. En effet , dans la Synagogue de la Chine , le lieu sacré , où il n'est permis qu'au Grand-Prêtre d'entrer , nous marque assez naturellement le *Sancta Sanctorum* où étoit l'arche d'alliance , la verge de Moïse & celle d'Aaron , &c. L'espace qui en est

est séparé , représente l'endroit où s'assembloient les Prêtres & les Lévites dans le temple de Jérusalem , & où l'on faisoit les sacrifices. Enfin , la salle qui est à l'entrée , où le peuple fait sa priere , & où il assiste à toutes les cérémonies de la Religion , ressemble à ce qu'on appelloit autrefois le vestibule d'Israël : *Atrium Israelis.*

II. Les inscriptions en langue Hébraïque , qu'on voit sur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les Juifs de ce pays-là gardent sur ce point la même coutume qui s'observe dans les Synagogues d'Europe. Mais les inscriptions de nos Juifs ne sont que les premières lettres de certains mots qui composent une ou plusieurs sentences , telle que celle-ci , qui est exprimée par ces quatre lettres : שיבה (1) : *Au temps de la priere, il est bon de se tenir dans le silence* (2).

III. Pour ce qui est des tabernacles , ou des tentes de Moïse & des douze Tribus , cela est particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de sem-

(1) Schin , Jod , Beth , He.

(2) שתיקה יפת בשעת התפלה

Schethikah japha beschahath hathephillag.

Silentium pulchrum est orationis tempore.

blable dans les Synagogues d'Europe. Il y a seulement du côté de l'orient une espece de coffre ou d'armoire , où l'on enferme les cinq Livres de la Loi.

IV. Les petits Livres , que les Juifs Chinois conservent , sont apparemment les cinquante-trois sections du Pentateuque ; que les Juifs d'Europe lisent tous les samedis , l'une après l'autre , dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de justice , que chaque année ils lisent les cinq Livres de Moïse.

V. On ne doit pas s'étonner que les Juifs de la Chine se tournent vers l'occident , lorsqu'ils font leurs prieres , au lieu que nos Juifs regardent l'orient. La raison de cette différence est que parmi les Juifs , c'est une loi très-ancienne de se tourner au temps de la priere du côté de Jérusalem. On en voit un bel exemple dans le Livre de Daniel (1). Or , Jérusalem qui , au regard de l'Europe , est située à l'orient , au regard de la Chine est située à l'occident. D'ailleurs , il est certain que le temple de Jérusalem étoit disposé de telle sorte , que les Israélites faisant leurs prieres , étoient tournés vers l'occident , & les Juifs de la Chine suivent peut-être cet usage.

(1) Chap. 6. v. 10.

VI. Ce qui fuit dans la lettre du Pere Gozani est très-important. Nous y apprenons que les Juifs Chinois adorent Dieu sous le nom de *Tien*, c'est-à-dire, sous le nom du Ciel, & que dans la langue Chinoise ils ne donnent point à Dieu d'autres noms, que ceux qui sont en usage à la Chine. Ce qui fait voir combien est défectueux le raisonnement des personnes, qui ont prétendu prouver l'idolâtrie de la nation Chinoise, sur ce que les Chinois appellent Dieu, *le Ciel*. Car on sçait que les Juifs ne sont pas moins éloignés de l'idolâtrie que les Chrétiens mêmes. Ainsi supposé que les Chinois n'attachassent au mot *Tien* que l'idée du ciel matériel, & que ce fût cette substance visible qu'ils adorassent sous ce nom; les Juifs dans la crainte de paroître idolâtres comme eux, n'auroient jamais attaché au même mot l'idée du vrai Dieu, ils eussent employé quelque autre terme pour l'exprimer. Puis donc que les Juifs, aussi bien que les Mahometans Chinois, qui ne reconnoissent, comme les Juifs, pour vrai Dieu, que le Seigneur du Ciel, en parlant aux Gentils du Dieu qu'il faut adorer, l'appellent *Tien*; c'est une preuve que les Chinois Gentils n'entendent eux-mêmes

sous ce nom autre chose que le ciel matériel. L'usage de ce mot *Ciel*, pour exprimer Dieu, est très-commun parmi les Juifs même de l'Europe, qui ne sont pas plus idolâtres que ceux de la Chine. C'est ce qu'on peut voir dans presque tous les ouvrages qu'ils composent (1).

Il est certain qu'en quelque langue que ce soit, & même chez les Auteurs sacrés, *le Ciel* est un terme figuré, qui marque le Maître & le Seigneur de toutes choses (2); & comme la langue Chinoise est plus figurée & plus métaphorique que nulle autre, il ne faut pas s'étonner que les Chinois, plus que toutes les autres Nations, se soient servis du

(1) Cette maniere de s'exprimer leur est si ordinaire, que souvent au lieu d'écrire le mot entier, ils se contentent d'en marquer la première lettre שמים, *le Ciel*, c'est-à-dire, *Au nom du Ciel*. FAITES toutes vos œuvres au nom du Ciel, c'est-à-dire, pour Dieu, לשם שמים. Chol maasecha iheiou le schem schammaïm, כל מעשׂיך יהיו לשם Omnia opera tua fiant in nomine cœli.

(2) Les anciens Docteurs, comme Rabbi Eliezer & Rabbi Jochanam s'étoient servis d'une semblable expression, & plusieurs autres avant eux, car ils assurent qu'ils l'avoient apprise de leurs Peres; שׁנׁינון schaninou, *didicimus*,

terme *Ciel* ou *Tien* pour marquer le Dieu du ciel.

Lorsque l'Enfant prodigue dit à son pere : *J'ai péché contre le Ciel & à vos yeux* (1). Lorsque le troisieme Machabée, en parlant aux bourreaux qui lui vouloient couper la langue & les mains, dit : *C'est du Ciel que je les ai reçues* (2); lorsque tous les jours nous entendons dire nous-mêmes aux Prédicateurs : *Implorons le secours du Ciel*; par ce terme, c'est Dieu seul certainement que nous nous représentons. Pourquoi sur ce simple fondement prétendrons-nous que les Chinois, par le terme *Tien*, entendent quelque autre chose?

Les Juifs ayant donc trouvé à la Chine ce terme établi pour exprimer Dieu, ont eu raison de s'en servir, & on ne doit pas faire un procès aux Missionnaires & aux Chrétiens de s'en être servis après eux.

VII. Pour ce qui regarde les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux morts, il faut bien que les Juifs de la Chine, qui paroissent avoir le

(1) *Pater*, peccavi in cœlum & coram te. *Luc. chap. 15. v. 19.*

(2) *E cœlo ista possideo.* 2. *Mach. chap. 11. v. 7.*

même éloignement de l'idolâtrie que ceux d'Europe, soient persuadés que ce sont des cérémonies purement civiles & politiques. Car s'ils y trouvoient l'ombre d'un culte superstitieux, ils n'iroient pas dans la salle de Confucius avec les autres disciples de ce Philosophe, pour y recevoir les degrés, & ils ne brûleroient pas des parfums à l'honneur de leurs ancêtres.

VIII. Ce que le Pere Gozani dit des fables que les Juifs de la Chine ont ajoutées aux livres de l'Écriture, paroît devoir s'entendre de la glose plutôt que du texte. C'est le génie de cette Nation de feindre des contes ridicules, pour expliquer certains endroits de l'Écriture, qui leur paroissent obscurs. Ceux qui aiment ces fables n'ont qu'à lire les Paraphrases Chaldaïques, le *Bereschite Rabba*, & le Commentaire de Salomon Jarchi sur la Genèse, ils y trouveront de quoi contenter leur curiosité.

IX. Il n'est pas surprenant qu'il n'y ait point d'autel dans la synagogue dont il est ici parlé. Comme les Juifs ne font plus de sacrifices, & qu'il ne leur est permis de sacrifier qu'à Jérusalem, un autel leur seroit fort inutile.

X. Lorsque le Pere Gozani a dit que

les Hébreux ont vingt-sept lettres, il a sans doute compris dans ce nombre les cinq lettres finales dont parle saint Jérôme (1), & qui ne sont pas proprement des caractères différens, mais une différente maniere d'écrire certains caractères, en alongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber, comme on fait au commencement & au milieu, excepté le \square qui est entièrement fermé.

(1) Caph, Mem, Nun, Phe, Tsade.

כף, מם, נן, פף, צץ.



L E T T R E

*Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, à Monsieur le Mar-
quis de Broissia, sur la mort du Pere
Charles de Broissia, son frere.*

A Jao-tcheou, le 15 Novembre 1704.

M O N S I E U R ,

La paix de Notre Seigneur Jesus-Christ.

Si je connoissois moins votre vertu & la parfaite soumission que vous avez toujours eue aux ordres de la Providence, j'userois de plus de ménagement que je ne fais, pour vous apprendre la perte affligeante que vient de faire notre Mission, dans la personne de votre cher frere le Pere Charles de Broissia. Je prévois ce qu'il vous en doit coûter pour faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de vous; j'en juge par la vive douleur que je ressens moi-meme de la perte d'un si parfait ami.

Cependant, Monsieur, faites réflexion

que la vie toute sainte & la mort précieuse de celui que vous regrettez, ne nous permettent pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le ciel la récompense de ses travaux : ainsi vous avez lieu d'espérer que ses prières pourront vous dédommager du plaisir que vous donnoit chaque année le récit de ses succès apostoliques : comme nous espérons de notre côté qu'elles attireront sur cette Mission des bénédictions abondantes, & qu'au lieu que par son habileté, par sa sagesse, & sur-tout par son zèle & par son éminente vertu, il en étoit un des plus excellens ouvriers ; il en sera désormais dans le ciel un des plus fermes appuis, par les secours qu'il aura soin de nous procurer.

Avant que de se consacrer à la Mission de la Chine, il s'étoit engagé par vœu à faire tout ce qu'il sçauroit être de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, & qu'il me découvroit avec simplicité ce qui se passoit de plus secret au fond de son cœur, je puis vous assurer que sa fidélité a été aussi inviolable que son engagement étoit héroïque. Toujours recueilli, il étoit attentif à ses moindres devoirs ; toujours uni à Dieu,

il ne perdit jamais de vue sa présence au milieu de tous les embarras que lui donnerent six établissemens nouveaux qu'il a faits dans ce vaste Empire, & les autres soins attachés à l'emploi de Missionnaire. J'admirois sur-tout son égalité d'ame parmi les continuelles traverses & les fâcheux contre-temps que Dieu sembloit lui ménager pour épurer davantage sa vertu. Il étoit si dur à lui-même que ses Supérieurs furent obligés de modérer sa ferveur, & de lui interdire une partie de ses austérités. Il étoit accoutumé, depuis long-temps, à vaincre ses inclinations : pour ne manquer à rien, il avoit soin de marquer en détail toutes les choses en quoi il pouvoit presque à chaque moment se renoncer lui-même. Par cette continuelle attention sur toutes ses démarches, il s'étoit rendu le maître absolu de ses passions, & il avoit acquis une douceur si parfaite, que bien qu'il fût de son naturel très-vif & plein de feu, on eût jugé qu'il étoit d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avoit rendu en quelque sorte insensible à tout ce qui pouvoit lui arriver de pénible & d'humiliant. Comme il avoit beaucoup de pénétration, il découvroit, dès la première

vue, tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts : cependant il les supportoit avec une douceur & une modération dont ils étoient édifiés. Je me souviens qu'il me disoit souvent : *Nous avons obligation aux Chinois de nous avoir aidé à acquérir la patience.* Les seules inclinations de ses Supérieurs étoient pour lui des ordres précis ; il obéissoit promptement dans les choses les plus opposées à ses penchans , sans même représenter les obstacles que son peu de santé pouvoit apporter à ce qu'on demandoit de son obéissance.

Il étoit persuadé que toutes les vertus doivent céder en quelque sorte à la charité & au zèle des ames , & qu'un homme occupé aux fonctions évangéliques , doit se faire tout à tous au sens de l'Apôtre saint Paul. Ainsi comme la crainte des persécutions ne put jamais l'arrêter dans la poursuite de ses entreprises ; l'humilité, dont il eut toujours la pratique extrêmement à cœur , ne l'empêcha pas de s'accommoder à certains usages du pays , qui , pour donner du crédit à la Religion , & nous faire écouter des Grands , nous obligent à ne pas refuser certains honneurs qu'on rend ici aux

ſçavans. Il n'ignoroit pas les malignes interprétations qu'on a donné ſi ſouvent en Europe à cette conduite ; mais il diſoit, que de ſçavoir ſe laiſſer juger, & condamner ſans ſujet, eſt une des principales vertus d'un homme apoſtolique.

Quoiqu'il vécut d'une manière très-pauvre & très-auſtère, il prétendoit pouſſer bien plus loin la pratique de la mortification chrétienne : dans l'eſpérance qu'il avoit de ſe trouver ſeul un jour, il s'étoit tracé un plan de vie, qui ne différoit preſque en rien pour l'auf-térité de celle des anciens Peres du déſert.

Son application à l'étude des livres Chinois étoit infatigable, & il y avoit déjà fait de grands progrès : l'attrait particulier qu'il avoit pour l'oraïſon ne le détourna jamais d'un travail ſi pénible & ſi rebutant ; il étoit convaincu que pour plaire à Dieu il ne devoit rien négliger de tout ce qui pouvoit le rendre plus utile aux peuples auxquels il étoit envoyé.

Il avoit une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos autels ; c'eſt ce qui entretenoit cette union ſi intime qu'il avoit avec le Sauveur. Ses lettres étoient pleines des ſentimens les plus

propres à augmenter le nombre des fervens adorateurs du sacré cœur de Jesus. Son amour pour le Sauveur le rendoit ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer des autres, & il ne trouvoit rien de difficile quand il s'agissoit de lui gagner une seule ame. Il se persuadoit même que la pratique du vœu qu'il avoit fait, pouvoit devenir commune parmi les fideles, tant il la croyoit juste & raisonnable.

C'étoit sa coutume d'attribuer à ses péchés & à ses infidélités les événemens & les contradictions, qui empêchoient ou qui retardoient l'œuvre de Dieu. Alors il se punissoit lui-même par de longs jeûnes au riz & à l'eau, ou bien il faisoit quelques jours de retraite, afin, disoit-il, de se purifier devant Dieu, & de pouvoir ensuite lui offrir des prieres capables de fléchir sa colere. Dieu a souvent fait connoître combien cette conduite lui étoit agréable; c'est ce qui parut singulièrement dans l'établissement de *Nimpo*. Des gens mal intentionnés avoient déferé au grand tribunal des Rites, le dessein que nous avions de bâtir dans cette ville une maison & une église: on attendoit en tremblant la réponse de ce tribunal, dans la juste

crainte qu'on avoit qu'elle ne fût pas favorable à la Religion ; le Pere se mit en retraite précisément au temps que cette affaire devoit s'examiner, & le troisieme jour de sa retraite, l'arrêt fut porté en notre faveur, & dans toutes les formes que nous pouvions souhaiter.

L'appréhension qu'il avoit de prendre mal son parti dans les affaires qui concernoient l'avancement de la Religion, étoit une de ses croix les plus pénibles : son zèle & la délicatesse de sa conscience le jettoient alors dans des inquiétudes qui le faisoient extrêmement souffrir. Il n'entreprendoit rien qu'il n'eût recours au jeûne & à la priere ; cependant malgré cette sage & sainte précaution, il voyoit souvent ses projets renversés par des contre-temps auxquels il étoit très-sensible : Dieu le consoloit souvent en lui faisant connoître que ces disgraces apparentes étoient nécessaires pour la réussite de ses entreprises.

Si j'écrivois à un homme du siecle qui n'eût qu'une probité mondaine, il seroit peut-être peu touché de ce que j'ai l'honneur de vous marquer des vertus & des saintes dispositions du Pere de Broissia ; mais j'étois trop de ses amis, Monsieur, pour n'avoir pas sçu de lui

ce que vous êtes, & la grâce que Dieu vous à fait d'être dans le monde & au milieu des honneurs du monde, fans cependant vous regler sur les idées & sur les maximes corrompues du monde. Ainsi j'espere qu'étant rempli, comme vous l'êtes, des sentimens du Christianisme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avoit communiqué à un frere, qui vous étoit si cher, tout l'esprit & tout le zèle des hommes Apostoliques; & je m'assure que vous adorerrez, comme nous, les ordres souverains qui nous ont enlevé ce zelé Missionnaire, lorsqu'il pouvoit rendre de si grands services à cette Mission.

Je sçai peu de particularités de sa mort; elle arriva le 18 de septembre de cette année, à deux journées de Peking, après sept jours d'une fièvre maligne; je ne l'appris que la veille de S. Charles Borromée, son illustre patron, dont il a si parfaitement imité le zèle & les autres vertus. Le Révérend Pere Posateri de notre Compagnie, que le Saint Siège a honoré du titre de Vicaire Apostolique dans le *Chanfi*, l'avoit demandé pour être le compagnon de ses travaux: selon les apparences il le destinoit à être un jour son successeur. Ils devoient aller

ensemble à la Cour avant que de se rendre dans la Province confiée à leurs soins ; le mal qui le faisoit en chemin fut d'abord si violent , qu'on n'osa risquer de le transporter hors de la barque où la fièvre l'avoit pris. Il reçut les sacrements de l'église , avec les sentimens de piété & de confiance qu'on devoit attendre d'une ame si pure & si étroitement unie à son Dieu. Son corps a été porté à Peking , pour être mis dans le lieu de la sépulture de nos Peres : le Révérend Pere Gerbillon, notre Supérieur général, alla le recevoir à deux lieues de cette grande ville ; il me mande qu'il versa bien des larmes sur le cercueil de ce cher défunt , & qu'il ressentira longtemps la perte que la Chine a faite d'un si saint & si fervent Missionnaire.

Voilà , Monsieur , une lettre bien différente de celle que vous aviez la consolation de recevoir, lorsqu'il vous rendoit compte chaque année des fruits que produisent ici vos libéralités. Je puis vous assurer qu'il ne s'en regardoit que comme l'économe ; mais économe si scrupuleux , que des voleurs lui ayant enlevé, l'année passée , quelques-unes de vos aumônes, il me manda qu'il les avoit remplacées en vendant plusieurs

choses qui étoient à son usage, afin que les pauvres n'en souffrissent point, & que la perte retombât uniquement sur lui. Ce qu'il me laissa en partant d'ici des charités qu'il avoit reçues de vous cette année, a déjà contribué, depuis quelques mois, à la conversion de vingt-cinq personnes.

Il est à croire qu'il en a converti un bien plus grand nombre dans les courses qu'il s'est vu obligé de faire.

Il semble qu'il eût un pressentiment de sa fin prochaine; car il y a quelque temps qu'il m'écrivit, qu'en cas de mort, il avoit permission du Révérend Pere Supérieur de me laisser le petit fonds qu'il avoit amassé par votre moyen, afin de l'employer en de bonnes œuvres.

Comme je suis convaincu, Monsieur, que dans le bien que vous faisiez à votre cher frere, vous aviez encore plus en vue la gloire de Dieu & le salut des ames, que le plaisir de lui donner des marques de votre affection, j'espere que sa mort n'arrêtera pas l'effet de vos bontés pour cette Mission: je me donnerai l'honneur de vous écrire tous les ans comme lui, l'usage que nous aurons fait de ce que vous voudrez bien consacrer à la conversion des Chinois.

Permettez - moi de présenter mes respects à toute votre sainte & illustre famille ; & s'il m'est permis de prendre encore ici la place de celui que je pleure avec eux, j'ose leur recommander ce que je sçai qu'il leur recommandoit dans toutes ses lettres , en leur faisant le récit des conversions que Dieu opéroit par son moyen : il leur marquoit l'obligation où ils étoient de travailler eux-mêmes à leur propre salut & à leur sanctification. Permettez - moi de leur rappeler le souvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant sur ce sujet : rien ne doit être plus efficace pour les engager à la pratique de toutes les vertus propres de leur état. Tout passe , Monsieur, & tout passe sans retour. Heureux ceux qui, à l'exemple du Pere Broiffia, travaillent à amasser ici bas des trésors pour l'éternité. Je suis avec un zèle plein de respect & de reconnoissance, &c.



L E T T R E

D U P E R E G E R B I L L O N .

A Peking, en l'année 1705.

A QUELQUES lieues de Peking, en tirant vers l'Orient & vers l'Occident, on rencontre deux rivieres qui ne sont ni profondes, ni larges, mais qui ne laissent pas de faire de grands dégâts quand elles viennent à se déborder. Elles ont leurs sources au pied des montagnes de Tartarie, & vont se rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tsin-ouei*, environ à quinze lieues au-dessous de la capitale, pour s'aller décharger ensemble, après plusieurs circuits, dans la mer Orientale.

Tout le pays d'entre ces deux rivieres est uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros & de menu gibier, & si agréable, que les Empereurs se le réservoient pour leurs plaisirs; mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelques digues qu'on ait faites pour retenir ces deux rivieres dans leur lit, on ne voit presque plus que les débris & les

ruines des châteaux, des maisons de plaisir, des bourgs & des villes qui y étoient auparavant.

L'Empereur chargea les Jésuites d'aller faire sur les lieux un plan exact de tout le pays qui est renfermé entre ces deux rivières, afin que l'ayant toujours devant les yeux, il pût penser aux moyens de rétablir ce qui a été ruiné, en faisant de nouvelles digues d'espace en espace, & en creusant par intervalle de grands fossés pour l'écoulement des eaux. Le soin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux Peres Thomas, Bouvet, Regis & Parrenin. Sa Majesté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entreprise, & donna ordre à deux Mandarins, dont l'un est du Palais, & l'autre est Président des Mathématiques, d'en presser l'exécution, & de trouver de bons arpenteurs, d'habiles dessinateurs, & des gens qui eussent une parfaite connoissance du pays. Tout cela s'exécuta avec tant d'ordre & de diligence, que ce plan, le plus grand peut-être qu'on ait vu en Europe, fut tiré en soixante & dix jours. On l'a perfectionné à loisir, & on l'a enrichi de tailles-douces, afin que rien n'y manquât.

On a dessiné premièrement la capitale

de l'Empire , avec l'enceinte des murailles , non suivant l'opinion commune du peuple , mais conformément aux regles de la plus exacte géométrie.

On y voit en second lieu la maison de plaisance des anciens Empereurs. Elle est d'une étendue prodigieuse , car elle a bien de tour dix lieues communes de France ; mais elle est bien différente des maisons royales d'Europe. Il n'y a ni marbres , ni jets d'eau , ni murailles de pierre : quatre petites rivieres d'une belle eau l'arrosent ; leurs bords sont plantés d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs , des pâturages pour les cerfs , les chevreuils , les mulets sauvages , & autres bêtes fauves , des étables pour les troupeaux , des jardins potagers , des gazons , des vergers , & même quelques pieces de terreensemencées ; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est-là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires , & quittant pour un temps cet air de majesté qui gêne , alloient goûter les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-sept cens tant Villes , que Bourgs & Châteaux , sans compter plusieurs Hameaux , &

une infinité de maisons de payfans semées de tous côtés. De ce pays si peuplé, tout exposé qu'il est aux inondations, on peut juger quelle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres provinces de la Chine.

Les Missionnaires, chargés par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher Jesus-Christ dans tous les Bourgs & Villages par où ils passeroient. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour, ils faisoient venir le plus considérable des habitans, ils lui faisoient toute sorte d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine, ensuite ils l'instruisoient des vérités de la Religion; celui-ci étant une fois gagné, ne manquoit pas d'amener les autres aux Missionnaires, qui passoient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des Villages, ils laissoient plusieurs livres d'instructions & de prières: ils en distribuerent une si grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Peking.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre, que les plus âgés & les plus distingués, qui ne s'étoient pas trouvés à nos discours, ne

faisoient nulle difficulté de se faire instruire par leurs enfans & par leurs serviteurs, des principes de la foi qu'on leur avoit enseignés. C'est ainsi que les quatre Missionnaires s'acquitterent de la commission dont l'Empereur les avoit honorés : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allèrent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein hiver aux frais de Sa Majesté.

Parmi les nouveaux fideles à qui nous avons conféré depuis peu le Baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, & d'autres ont été convertis par des voyes assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un barbier qui étoit Chrétien allant par les rues selon la coutume du pays, avec un instrument de cordes nouées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva un bourse, où il y avoit vingt piéces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la reclame, & jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un cavalier qui marchoit quelques pas devant, il court, l'appelle, & le joint : n'avez-vous rien perdu, Monsieur, lui dit-il? Le cavalier fouillé dans sa poche, & n'y trou-

vant plus de bourse : j'ai perdu , répondit-il tout interdit, vingt pieces d'or dans une bourse. N'en foyez point en peine , répond le barbier, la voici, rien n'y manque. Le cavalier la prit & s'étant un peu remis de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du peuple. Mais , qui êtes-vous, demanda le cavalier ? Comment vous appelez-vous ? D'où êtes-vous ? Il importe peu, reprit le barbier, que vous sçachiez qui je suis, comment je m'appelle, & d'où je suis ; il suffit de vous dire, que je suis Chrétien, & un de ceux qui font profession de la sainte loi. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison ; mais même de retenir ce que l'on trouve par hazard, quand on peut sçavoir à qui il appartient. Le cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il alla sur le champ à l'Eglise des Chrétiens pour se faire instruire des Mysteres de la Religion. Un des Peres qui sont à la Cour, raconta à l'Empereur cette histoire dans toutes ses circonstances, & prit de là occasion de faire sentir à ce Prince la sainteté de la loi chrétienne.

Ce qui est arrivé à une dame Chinoise est encore plus merveilleux : elle étoit fort

fort âgée, & tourmentée d'un violent flux de sang, qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrétien l'alla voir par hazard, & fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le baptême. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & même ce qu'elle ne demandoit pas; car le jour qu'elle reçut le baptême, elle fut en même temps parfaitement guérie de son mal.

Sa bru qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire Chrétienne. Elle étoit éthique depuis longtemps, & sa phtisie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire, apprit par cœur les prières ordinaires, & fut baptisée. La nuit suivante sur les 11 heures elle sort du lit, fait lever son mari & les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes images dont on lui avoit fait présent quand on la baptisa, d'allumer des cierges, & de rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu qui l'appelloit au Ciel. A peine achevoit-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévue & si douce donna de la joie à toute la famille, & excita

dans sa belle mere un ardent desir de faire une fin semblable. Quelques mois après ses souhaits furent exaucés : car ayant été reprise de son flux de sang & sentant peu à peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, & lui ordonna de courir à l'église, pour avertir un des Peres de la venir voir. Aussi-tôt après elle fit mettre son lit sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité & de pénitence chrétienne, & là les yeux & les mains levées au Ciel, déclarant qu'elle ne vouloit servir que le seul vrai Dieu, elle rendit le dernier soupir. La mort de la belle mere & celle de la bru toucherent extrêmement toute la famille, qui renonça aussi-tôt à l'idolâtrie & se disposa à recevoir le baptême.

La même grace se communiqua bientôt au voisinage. Une fille idolâtre, qui étoit à la veille de se marier, fut prise tout-à coup d'un mal, où les Médecins épuiserent inutilement tout leur art. On prétendoit que c'étoit une obsession du malin esprit. Un de ses voisins qui venoit d'être baptisé, prit un ancien Chrétien avec lui, & ils allerent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils étoient persuadés du pouvoir que le caractère de Chrétien donne sur les

démons, ils réciterent d'abord quelques prieres : ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès lui prit devant eux avec d'étranges convulsions. Mais si-tôt qu'ils lui eurent parlé de la Religion sainte qu'ils professoient, elle revint à elle & parut tranquille. La mere en fut surprise, & eut envie de se faire baptiser : mais son envie passa bien-tôt ; car elle retourna à ses premieres superstitions. Le mal reprit aussi-tôt à sa fille, & elle en fut plus tourmentée que jamais. La mere ne s'en prenant qu'à elle-même, envoya chercher les Missionnaires, brisa en leur présence toutes ses Idoles, & les jette par la fenêtre. Après s'être fait instruire des vérités de la Religion, elle a été baptisée, elle, sa fille & toute sa maison.

Les remedes qu'on nous a envoyés d'Europe, & que nous donnons à ces pauvres Idolâtres pour le soulagement de leurs corps, servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos soins, sur-tout à Peking, où l'on vient en foule nous demander de ces remedes.

Je ne dois pas oublier ici les services importans que rendent à la Religion

nos Freres Bernard Rhodes, & Pierre Frapperie, qui, par le moyen des mêmes remedes qu'ils distribuent, ont eu occasion de baptiser deux enfans moribonds de la famille Impériale. L'un étoit petit-fils de l'Empereur par son troisieme fils, & l'autre sa petite fille par un petit Roi Tartare. L'un & l'autre sont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les frontieres de Tartarie le Pere Charles Dolzé, homme d'esprit, d'un excellent naturel, & d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des Missions auxquelles il se sentoit destiné, il en avoit entrepris plusieurs en différentes villes de France, où il avoit fait beaucoup de fruit. Dès qu'il mit le pied dans la Chine, sa santé s'affoiblit peu à peu, & le travail de Missionnaire joint à l'étude de la langue & des caracteres du pays, où il s'étoit rendu très-habile malgré les difficultés qu'y trouvent les étrangers, lui causa une hydropisie, dont il avoit déjà eu quelques attaques dans sa jeunesse. Son mal se déclara à Peking. On lui donna de nos remedes d'Europe: l'Empereur même qui le considéroit, lui en envoya de son palais, & ordonna à ses medecins de le visiter. Tout cela

le soulagea , mais ne le guérit pas. Les Médecins jugerent que l'air de Tartarie lui seroit meilleur que celui de la Chine : dernier remede qu'ils conseillent aux malades de langueur , dont quelques-uns se trouvent bien. Le pere Dolzé changea d'air , & ne s'en trouva pas mieux. Il fit paroître une patience héroïque durant le cours de sa maladie , & ne garda jamais le lit , toujours s'occupant de la priere ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'est ainsi qu'il a consommé une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres.

LE T T R E

DU PERE BOUVET.

En l'année 1706.

DIEU continue de répandre ses bénédictions sur la nouvelle confrairie de la charité ; que nous avons érigée à Peking , sous le titre du saint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette institution , dont la fin principale est d'étendre de plus en plus le Royaume de Jesus-Christ dans ces terres idolâtres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des Indulgences considérables pour les vivans & pour les morts, en faveur de tous les confreres, nous ouvrîmes notre premiere assemblée par une messe solennelle, à la fin de laquelle le Pere Gerbillon fit un discours fort touchant.

Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont agrégés dans cette confrairie, on a jugé, qu'il n'étoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteroient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grace ne seroit accordée qu'à ceux, qui joindroient à une vie exemplaire, un zèle ardent pour le salut des ames, & qui auroient assez de loisir pour vacquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées.

On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement vingt-six des Chrétiens les plus fervens : vingt-six autres leur ont été associés, pour les aider dans leurs fonctions, & pour se disposer à être reçus dans le corps de la confrairie, quand ils auront donné des preuves de leur piété & de leur zele.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité, qui sont ici les plus néces-

saies, & pour se conformer en même-temps aux pieuses intentions du Souverain Pontife, on a cru devoir partager cette confrérie en quatre classes différentes, selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus de besoin de secours; & on a choisi un Patron pour chaque classe.

La première, est de ceux qui doivent s'employer auprès des fideles adultes. Leur Patron est saint Ignace. Ils sont chargés d'instruire les Néophytes, soit par eux-mêmes, soit par le moyen des Catéchistes; de ramener dans la voie du salut, ceux qui s'en seroient écartés, ou par lâcheté, ou par quelque dérèglement de vie; enfin de veiller sur les Chrétiens à qui Dieu donne des enfans, pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grace du baptême.

Dans la seconde, sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfans adultes des Chrétiens, & les conduire tous les dimanches à l'Eglise pour y être instruits des devoirs du Christianisme. Et comme on expose tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande ville, qu'on laisse mourir impitoyablement dans les rues,

ceux qui composent cette classe, sont chargés du soin de leur administrer le saint baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges Gardiens.

Dans la troisieme classe, sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades & aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les Missionnaires lorsque quelqu'un des Fideles est dangereusement malade; d'assister les moribonds à l'agonie & lorsqu'on leur administre les derniers sacrements; de les ensevelir quand ils sont décédés; de présider à leur enterrement & de les secourir de leurs prieres; enfin d'avoir un grand soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obseques. Saint Joseph est le patron de cette classe.

Enfin ceux de la quatrieme classe, sont principalement destinés à procurer la conversion des Infideles. Ils doivent par conséquent être mieux instruits que le commun des Chrétiens, & se faire une étude plus particuliere des points de la religion. Et pour cela ils sont obligés de s'appliquer à la lecture des livres qui en traitent, d'être assidus aux

instructions qui se font dans nos églises, pour jeter ensuite les premières semences de la foi dans le cœur des Idolâtres, & les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir. On a mis cette dernière classe sous la protection de saint François Xavier.

Tous les confreres de chaque classe se distribuent en divers quartiers de la ville, qu'on leur assigne, & y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur tête; on a donné le nom de Préfet au premier, & aux deux autres le nom d'Assistans. On en fait l'élection tous les ans, afin que ces charges soient moins onéreuses, & que ceux qui les possèdent, soient excités par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidés dans leurs emplois par quelques Officiers subalternes, qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les Fideles, sont administrées par les principaux Officiers, qui les emploient à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense; & enfin à l'achat des livres sur la religion, qu'on distribue aux Gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux sortes d'assemblées, les unes générales, & les autres particulières. Les assemblées générales se tiennent une fois le mois, outre les quatre principales, qui se tiennent quatre fois l'année, où il y a Communion générale, & Indulgence plénière. Les assemblées particulières se tiennent aussi tous les mois, ou plus souvent quand quelque raison y oblige.

C'est dans ces assemblées particulières que les confreres rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, & qu'ils proposent celles qu'on peut faire le mois suivant. Ce qu'il y a de plus considérable s'écrit sur une grande feuille de papier, & le jour de l'assemblée générale, le Préfet, au nom de tous les confreres, en fait l'offrande à Notre Seigneur, par une courte oraison qui a été composée exprès. On en fait ensuite la lecture dans la conférence, pour l'édification des confreres, & afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chrétienne.

Dans la salle des conférences, on a dressé une bibliothèque des principaux livres de la religion. Il y a plusieurs exemplaires de ceux qui sont d'un plus grand usage : tous les confreres peuvent

emprunter celui qui leur plaît, & par ce moyen ils sont pourvus de tous les livres propres à leur instruction, & à celle des Fideles & des Gentils.

Quand nous aurons bâti une église particuliere pour les femmes, nous espérons ériger une confrairie à peu près semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du saint Siege. Elle aura des réglemens différens, afin de se conformer à ce que les coutumes chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a lieu de croire que la religion en tirera pareillement de grands avantages.



L E T T R E

*Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, au Pere Procureur
Général des Missions des Indes & de la
Chine.*

A Jao-tcheou, ce 17 Juillet 1707.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je profite de quelques momens de loisir, & du départ d'un vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à votre Révérence un événement des plus singuliers qu'on ait peut-être vu à la Chine.

L'Empereur qui n'étoit pas encore consolé de la mort du jeune Prince, fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie par un coup d'autorité, dont les suites ne lui ont pas été moins sensibles. On avoit trouvé moyen de lui rendre suspecte la fidélité du Prince héritier, & les soupçons dont on avoit prévenu son esprit, parurent si bien

fondés, qu'il fit arrêter sur le champ ce malheureux Prince.

Ce fut un spectacle bien triste de voir chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit presque de pair avec l'Empereur. Ses enfans, ses principaux Officiers, tout fut enveloppé dans sa disgrâce. Un faiseur d'horoscope qui avoit souvent prédit au Prince qu'il ne seroit jamais Empereur, s'il ne l'étoit à une certaine année qu'il lui marquoit, fut condamné à être coupé en mille piéces; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier, l'Empereur crut devoir informer ses sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bientôt remplies de manifestes & d'invectives contre la conduite du Prince : on y examinoit sa vie depuis sa plus tendre enfance, & on y voyoit un pere outré qui, après avoir beaucoup dit, laissoit encore beaucoup plus à penser.

Le fils aîné de l'Empereur, que nous nommons premier Regulo, étoit le seul de tous ses enfans qui fût dans ses bonnes grâces : on fit son éloge dans un des manifestes dont j'ai parlé, & il se flat-

toit déjà de se voir bientôt élevé sur la ruine de son frere.

Mais les choses prirent tout-à-coup une face bien différente de celle qu'il se figuroit. De nouvelles lumieres qu'eut l'Empereur, lui découvrirent l'innocence du Prince déposé, & les artifices qui avoient été employés pour le perdre. Il sçut que pour y réussir, le Regulo avoit eu recours à la magie & à divers prestiges; & que par l'instigation de certains *Lamas* (1) fort expérimentés dans l'usage des sortileges, il avoit fait enterrer une statue en Tartarie, en accompagnant cette cérémonie de plusieurs opérations magiques. L'Empereur envoya sur le champ saisir ces *Lamas*, & déterrer la statue: le Regulo eut son palais pour prison, & fut condamné à un châtiment qui marquoit assez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger, mon Révérend Pere, quel fut le chagrin que causerent à l'Empereur ces dissensions domestiques: elles le plongerent dans une mélancolie profonde accompagnée de palpitations de cœur si violentes, qu'on eut tout à craindre pour sa vie. Dans

(1) Prêtre Tartare.

cette extrémité il voulut voir le Prince déposé. On le tira de prison, & il fut conduit chez l'Empereur, mais toujours dans l'équipage de criminel. Les cris que jeta ce Prince infortuné, attendrirent le cœur du pere, jusqu'à lui tirer des larmes; il demanda plusieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils dont l'innocence venoit d'être hautement reconnue. La plupart des Seigneurs lui répondirent assez froidement qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il lui plairoit. Quelques-uns même comptant sur la mort prochaine de l'Empereur, lui insinuèrent qu'il étoit temps de mettre ordre au repos de l'Etat, en se nommant un successeur, & ils lui proposerent son huitieme fils, pour qui ils témoignoient beaucoup d'estime; c'étoit donner l'exclusion au Prince héritier; ils craignoient sans doute qu'ayant contribué de leurs conseils à sa déposition, il ne fit éclater son juste ressentiment, quand il seroit une fois rétabli.

Mais cette résistance leur coûta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ses Ministres avoient à ses volontés, cassa les principaux d'entr'eux, & éloi-

gna les favoris qui avoient été le plus opposés au rétablissement du Prince.

La chute de ces Seigneurs, loin de révolter les peuples, comme il y avoit lieu de l'appréhender, si le coup avoit été prévu avant qu'il fût porté, jetta au contraire la consternation dans tous les esprits; chacun à l'envi applaudit à la résolution de l'Empereur. Le Prince fut rétabli dans sa dignité, avec toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans l'Empire; on donna par-tout des marques de l'allégresse publique, & la comédie qu'on joue encore maintenant, est tirée d'un trait de l'histoire ancienne, qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de son côté a accordé une indulgence impériale, c'est-à-dire qu'il a remis toutes les tailles dont les particuliers étoient en arriere, & pour lesquelles ils ont ici beaucoup à souffrir: cette indulgence porte encore diminution des peines imposées aux criminels, en sorte que les moins coupables sont renvoyés sans châtiment.

La punition du Regulo suivit de près le rétablissement du Prince héritier. Il fut condamné à une prison perpétuelle, & on fit mourir les *Lamas* avec sept de

ses Officiers qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frere, que sa qualité de fils d'une Impératrice légitime mettoit au-dessus de lui, quoiqu'il fût l'aîné.

Voilà, mon Révérend Pere, quel est l'état présent de la Cour. Jamais, comme vous voyez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'expérience, la politique, & un regne des plus longs & des plus heureux lui ont donné sur ses sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur, dans l'écriture, veut bien appeller du nom de Dieux (1), sont souvent forcés de reconnoître, dans l'exercice même le plus étendu de leur puissance, qu'ils sont hommes & mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur, éclairé comme il est, fera entré dans ce sentiment au fort de sa douleur; & comme je sçai que le temps des disgraces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mêmes, que celui des grandes prospérités, j'ai exhorté tous les Missionnaires à offrir le saint sacrifice de la Messe, & à renouveler leurs prieres

(1) *Ego dixi: Dii estis, & sicut homines moriemini.*

pour la conversion de ce grand Prince.

Voici une réflexion qu'il a déjà faite , & qui , aidée de la grace , pourroit l'approcher du royaume de Dieu. Ayant appelé à son Palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des Princes , il s'est plaint amèrement de ce qu'ils souffroient que ses enfans s'adonnassent à la magie , & à des superstitions qui mettoient le trouble & la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissoit un peu plus cette pensée , & s'il venoit à couper jusqu'à la racine d'un tel désordre en bannissant de son Empire les fausses sectes , & en y établissant la seule Religion , qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur , qui augmentoit chaque jour , l'avoit réduit dans un état de foiblesse qui ne laissoit plus d'espérance aux Médecins Chinois. Ils étoient au bout de leur art , lorsqu'ils eurent recours aux Européens ; ils avoient oui dire que le Frere Rhodès entendoit bien la pharmacie , & ils jugerent qu'il pourroit soulager l'Empereur. Ce Frere a en effet de l'habileté & de l'expérience ; & je vous dirai en passant , que comme il est d'un âge assez avancé , nous souhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe qui puisse

le remplacer quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne contribueront pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu, qui a ses desseins, & qui, dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons, a peut-être ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Christianisme, bénit les remèdes que le Frere Rhodès employa pour sa guérison. Ce fut par le moyen de la confection d'Alkermès, qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitoient extraordinairement: il lui conseilla ensuite l'usage du vin de Canarie. Les Missionnaires, à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs Messes, eurent soin de le fournir; en peu de temps ses forces se rétablirent, & il jouit d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses sujets, en paroissant pour la seconde fois de son regne dans les rues sans faire retirer le peuple, comme c'est la coutume de l'Empire; coutume qui inspire, pour la majesté royale, un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connoître, par un acte authentique, l'idée qu'il avoit des Missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur con-

duite, & de leur attachement à sa personne, est conçu en ces termes: *Vous, Européens*, dit-il, *que j'emploie dans l'intérieur de mon palais, vous m'avez toujours servi avec zèle & affection, sans qu'on ait eu jusqu'ici le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous, mais pour moi qui ai fait soigneusement observer toutes vos démarches, & qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre, je suis si convaincu de votre droiture & de votre bonne-foi, que je dis hautement qu'il faut se fier à vous & vous croire.* Il parle ensuite de la manière dont sa santé a été rétablie par le soin des Européens.

Ces paroles de l'Empereur, exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelque lueur d'espérance de sa conversion? Peut-être me flattai-je d'un vain espoir; il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur de qui on est ainsi prévenu; ce que dit ce Prince, *qu'on doit se fier à nous, qu'on doit nous croire*, a déjà servi à la conversion de plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte Impérial parût, le Pere Parénnin m'avoit averti qu'on avoit donné des ordres secrets aux Vicerois de Canton & de Kiangsy, de recevoir le vin & les autres choses que les Eu-

Européens leur apporteroient pour l'usage de l'Empereur, & de les envoyer incessamment à la Cour; pourvu que tout ce qui seroit envoyé, fût scellé du cachet de l'Européen; car cette circonstance étoit expressément recommandée; ce qui est une nouvelle preuve de la confiance dont l'Empereur veut bien nous honorer.

Ne soyez pas surpris, mon Révérend Pere, si je compte pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connoître Jesus-Christ à un grand peuple qui l'ignore, & que c'est-là l'unique fin de tous nos travaux, nous faisons attention jusqu'aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, & ce que sans doute vous exigez de moi préférablement à tout le reste, c'est que je vous instruisse de l'état présent de nos églises. J'ai la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les Missionnaires ont accoutumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ai appris par trois ou quatre lettres particulieres, qui

m'ont été rendues il y a environ deux mois.

La première est du Pere Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru, pendant le Carême, les diverses Chrétientés dont il a soin, pour leur faire gagner le Jubilé, accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la paix entre les Princes Chrétiens, & que durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingt infideles, & entendu les confessions de plus de dix-sept cens Chrétiens, pleins de ferveur & de piété.

La seconde est du Pere Noël, qui écrit de *Ngan-lo*, que dès le mois d'avril il avoit conféré le saint baptême à cent idolâtres, en parcourant ce qu'il appelle sa Mission de Hollande, c'est-à-dire, un grand nombre de familles de Pêcheurs dispersées de côté & d'autre sur de petites éminences, au milieu d'un plat pays qui est souvent inondé.

Le Pere Melon marque, dans la troisième, qu'il a baptisé quatre-vingt-dix personnes à *Voufi*, lieu de sa résidence, qu'il étoit sur le point de faire la visite de ses Chrétientés, & qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente Catéchumenes qui l'attendent, & qui sont disposés à recevoir la grace du baptême. Il ne sçait en quels termes exprimer la

joie qu'il ressentit le jour du Vendredi saint, lorsqu'on vint lui dire que trois cens barques de pêcheurs chrétiens venoient d'arriver, & avoient débarqué leurs femmes près de *Voufi*, dans une église qu'ils avoient eux-mêmes construite, & où ils l'attendoient pour s'acquitter de leur devoir paschal. Il m'ajoute, en finissant sa lettre, que si le Démon venoit à bout de ruiner une Mission aussi florissante que celle de la Chine, il pleurerait toute sa vie ses pauvres pêcheurs de *Voufi*.

Certainement, mon Révérend Pere, la Chine est un champ propre à rapporter au centuple, pourvu qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent; mais si ces ouvriers n'ont précisément que ce qui est nécessaire à leur subsistance, & s'ils n'ont pas de quoi fournir à l'entretien des Cathéchistes, & aux frais indispensables des courses qu'ils sont obligés de faire, rien n'est plus triste pour eux que de voir périr une riche moisson faute de pouvoir la recueillir. Je vous conjure donc, mon Révérend Pere, par les entrailles de Jesus-Christ, s'il n'a pas rejeté la Chine, de procurer ces secours à tant de zélés Missionnaires, sans lesquels je puis vous assurer qu'ils seroient ici assez peu utiles

La quatrième lettre est du Pere de Chavagnac. Le détail qu'il me fait de quelques actions édifiantes de ses Néophytes, est une preuve de la ferveur qui regne dans son église. Je vous les rapporte de suite, mon Révérend Pere, afin que vous m'aidiez à remercier le Seigneur des fruits de bénédiction qu'il opere dans le cœur de ces nouveaux fideles.

Un Chrétien, âgé de quarante ans, avoit amassé avec bien de la peine de quoi se marier. (Vous n'ignorez pas que se marier à la Chine, c'est s'acheter une femme.) Il y avoit déjà quelque temps que le mariage étoit conclu, lorsqu'on lui apprit que sa prétendue femme, qu'on lui avoit dit être veuve, avoit encore son mari, qui étoit plein de santé. L'embarras pour le Chrétien ne fut pas tant de la renvoyer, que de retirer l'argent qu'elle lui avoit coûté. L'indigence & le désespoir avoient porté le mari à la vendre, & il avoit dépensé toute la somme qu'il avoit reçue.

Les parens du Chrétien, qui étoient infideles, firent tous leurs efforts pour l'engager, ou à la garder, ou du moins à la revendre à quelqu'autre; car le véritable mari refusoit de la recevoir, à
moins

moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation étoit délicate pour un Chinois. Cependant le Chrétien tint ferme ; & comme l'unique ressource qu'il avoit , étoit de s'adresser au Mandarin , il alla le trouver , & après lui avoir exposé le fait , il lui déclara qu'étant disciple de Jesus-Christ , il ne pouvoit , ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il étoit pourtant de la justice qu'il fût remboursé , ou par le mari qui avoit reçu son argent , ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une semblable supercherie ; mais que si cela ne se pouvoit , parce que l'un étoit pauvre , & que les autres , ou étoient morts , ou avoient pris la fuite , il le supplioit d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme.

Le Mandarin , autant surpris qu'édifié de cette proposition , fit de grands éloges d'une Religion qui inspire de pareils sentimens ; & ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit , il le fit châtier sévèrement. Cependant le Chrétien n'a point de femme , & a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir. Pour peu qu'on connoisse la Chine , & qu'on sçache ce que c'est pour un Chinois que de pouvoir

se marier ; cette action paroîtra héroïque ; pour moi , je la regarde ainsi.

Un autre Chrétien fort jeune s'étoit oublié dans un emportement , jusqu'à dire à sa mere quelques paroles offensantes , qui avoient scandalisé tout le voisinage : dès que , revenu à soi , il fit réflexion à ce qui lui étoit échappé , il assembla ses voisins , & se mettant à genoux en leur présence , il demanda pardon à sa mere : ensuite , pour expier sa faute il s'imposa lui-même une pénitence pénible & humiliante. Puis adressant la parole à tous ceux qui étoient présens : « Un » Chrétien , leur dit-il , peut bien s'é- » carter de son devoir dans un premier » mouvement de colere , mais sa Reli- » gion lui apprend à réparer aussi-tôt sa » faute ; & c'est pour vous en convaincre » que je vous ai prié d'être témoins de » tout ce qui vient de se passer ».

Un Lettré , cassé de vieillesse , ayant demandé & reçu le baptême , ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentimens de piété , ne perdant point de vue un crucifix que je lui avois laissé , & s'entretenant continuellement avec Notre Seigneur attaché à la croix. Comme il s'apperçut qu'il touchoit à sa dernière

heure, il ramassa tout ce qui lui restoit de forces pour m'écrire. Sa lettre n'est point venue jusqu'à moi, parce que n'étant pas du goût de ses parens infideles, à qui il l'avoit confiée, ils jugerent à propos de la supprimer. Quelques fragmens qu'on m'en a apportés, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçue. C'est ainsi qu'il signoit cette lettre :
N. N. par naissance enfant du rebelle Adam, par miséricorde frere adoptif de Jesus Christ, & fils adoptif de Dieu, sur le point d'aller au Ciel réparer, par un amour éternel, l'indifférence que j'ai eu sur la terre pour celui à qui je me devois tout entier.

Le Pere de Chavagnac m'ajoute que le Mandarin du lieu où il réside, est si convaincu de la vérité de notre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt & de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténèbres de l'infidélité. Sa mere, sa femme, ses enfans, les femmes de ses enfans, & la plûpart de ses domestiques, font une profession ouverte du Christianisme. Ce que ce Pere me raconte de cette petite église, renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La Chrétienté de *Hien*, (1) me dit-il ; est , grâces à Dieu , dans un très-bon état. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choses de Dieu , plus d'estime pour la qualité de Chrétien , plus de tendresse pour le Sauveur du monde , plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus légères fautes. Je me suis attaché principalement à leur expliquer les rapports que Jésus-Christ a avec nous , le fond du mystère de l'incarnation , & les conséquences que nous devons en tirer. Depuis quelque-temps , je leur ai fait six entretiens sur ce Mystère , & chaque entretien duroit au moins trois heures ; mais je n'ai rien dit à ces dames nouvellement Chrétiennes , qu'elles n'aient conçu , qu'elles n'aient goûté , qu'elles n'aient répété plusieurs fois le jour , & dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ai connu à certains mots qui leur échappoient , tantôt à l'une , tantôt à l'autre , quand quelque point de l'instruction les avoit frappé , tels que sont ceux-ci , par exemple , *c'est quelque chose de grand que d'être Chrétien. Des Chrétiens qui se méprisent , ont grand tort ; leur estime doit*

(1) Palais du Mandarin.

aller jusqu'au respect. Un Chrétien qui n'aime Dieu qu'à demi, est un monstre. Comment des Chrétiens peuvent-ils ne se pas aimer ! Que les Infideles ne sçavent-ils notre sainte Religion, il n'y en auroit pas un qui ne l'embrassât !

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens, la mere du Mandarin se leva, & adressant la parole à toute l'assemblée : *ce que je conclus de tout ceci, dit-elle, c'est qu'il n'y a qu'une seule chose qui doive nous être chere & précieuse, sçavoir la grace sanctifiante ; qu'on ne doit rien omettre pour l'obtenir, quand on ne l'a pas encore ; pour la conserver quand on l'a obtenue, & pour la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre.* Ensuite, jettant des regards pleins de tendresse sur huit petits enfans Chrétiens, qui étoient présens, elle les baïsa tous l'un après l'autre, respectant en eux la grace d'adoption qu'ils avoient reçue à leur baptême.

Peu après, la veuve du fils aîné du Mandarin, conduisant au pied d'un oratoire sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, j'entendis qu'elle lui disoit ces paroles : « Je t'aime, Dieu le sçait, » ma chere enfant ; eh ! comment ne te » pas aimer, puisque tu es le seul gage » que ton pere, en mourant, m'ait laissé

» de sa tendresse ! Cependant , si je
 » croyois que tu dût jamais abandonner
 » Jesus-Christ, ou perdre l'innocence de
 » ton baptême , je prierois le Seigneur
 » de te retirer au plutôt de ce monde.
 » Oui , (répéta-t-elle trois ou quatre
 » fois , regardant une image de Notre
 » Seigneur , & croyant n'être point en-
 » tendue ,) oui, mon Dieu, elle est à
 » vous ; vous pouvez la reprendre ; bien
 » loin de la pleurer , je vous remercierai
 » de la grace que vous lui aurez faite ».
 Autant que je pus juger , par le ton dont
 elle prononçoit ces dernières paroles ,
 elle versoit des larmes. C'est par ce der-
 nier trait que le Pere de Chavagnac finit
 sa lettre.

Le P. de Mailla , qui a eu cette année
 trois rudes persécutions à souffrir , m'a
 raconté une sainte faillie d'un enfant de
 huit à neuf ans , qui m'a paru admirable ;
 je crois que vous serez surpris , comme
 moi , de voir une foi si vive dans un
 âge si tendre. Il venoit de perdre deux
 de ses freres qui étoient morts de la
 petite vérole , lorsqu'il en fut lui-même
 dangereusement attaqué à son tour. Sa
 mere s'échappa jusqu'à dire , dans un
 mouvement d'impatience : *Hé quoi ! faut-
 il donc perdre tous nos enfans , faute d'a-*

voir recours à la Déesse de la petite vérole ?
(C'est une Divinité fort célèbre à la Chine). L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut jamais souffrir, pendant le peu de temps qui lui restoit à vivre, que sa mere parût en sa présence. Tout son plaisir étoit de voir des Chrétiens, & de s'entretenir avec eux du bonheur dont il alloit jouir dans le Ciel. La fermeté du fils produisit dans la mere un prompt & sincere repentir de sa faute, qu'elle expia aussi-tôt par les larmes de la pénitence.

Vous ferez bien aise, mon Révérend Pere, d'apprendre encore de quelle maniere un jeune Chinois, qui vient d'être baptisé, a été converti au Christianisme. Sa conversion a quelque chose de singulier, je dirois presque de miraculeux. Ses parens l'avoient mis parmi les Bonzes, & lui avoient fait porter, dès sa plus tendre enfance, l'habit de cette sorte de Religieux Chinois. Il n'avoit gueres que seize ans, lorsqu'il tomba dans un étang fort profond, où il devoit se noyer sans ressource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il se sentit soutenu par un homme inconnu, qui le porta sur le bord de l'étang, & qui disparut aussi-tôt, après lui avoir ordonné d'aller de ce pas

à l'Eglise de *Kieou-kiang*, pour s'y faire instruire, & recevoir le baptême. L'effet est une preuve du prodige, car quelque résistance qu'il ait trouvée du côté de ses parens infideles, il a voulu absolument être baptisé; & j'espere que son exemple fera quelque impression sur leurs cœurs. Sa mere est déjà fort ébranlée.

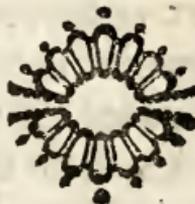
J'ai été également charmé de la force & de la générosité toute chrétienne d'un de nos Néophytes. Il n'avoit pour subsister qu'un petit emploi chez un Marchand de ses parens, fort riche, dont il tenoit les livres de compte. Le Marchand, entêté jusqu'à l'excès du culte de ses idoles, & craignant qu'elles ne lui devinssent contraires, s'il gardoit chez lui un homme qui faisoit profession du Christianisme, le chassa sur le champ de sa maison, en l'assurant néanmoins que la porte lui en seroit ouverte, dès qu'il auroit renoncé à une loi qui n'étoit pas de son goût. Mais le généreux Chrétien, indigné d'une pareille proposition, sortit sur l'heure de chez le Marchand; & quoiqu'il soit maintenant dans un besoin extrême, lui, sa femme & ses enfans, il m'a protesté mille fois que rien ne seroit capable de lui faire abandonner Jesus-Christ, & qu'il demeurera plutôt toute

sa vie dans l'état d'indigence où il est, que de commettre une semblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Pere, sans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de donner les Chrétiens de *King-tetching*. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion, ni ne l'a rendue plus respectable aux Infideles. Une peste ravageoit tout le pays, la plûpart des familles en étoient affligées, & ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que ceux qui étoient une fois atteints de cette maladie, se voyoient aussi-tôt abandonnés de leurs parens infideles. Les Chrétiens, touchés de compassion de leur misere, ont suppléé par leurs soins, aux secours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendresse de leurs proches.

On voyoit ces charitables Néophytes parcourir toutes les maisons où il se trouvoit des malades, & s'exposer sans crainte à un mal si contagieux ; on en voyoit plusieurs transporter chez eux des familles entieres de moribonds, leur rendre les services les plus bas, & à la faveur des remedes, dont ils soulageoient leurs corps, faire couler dans leurs ames les vérités du salut. Dieu a voulu, ce

semble, récompenser une charité si extraordinaire ; lorsque je suis allé visiter cette église, j'ai appris qu'il n'étoit mort personne de tous ceux dont les Chrétiens avoient pris soin ; ce que les infidèles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé plusieurs à me prier de les instruire, & de les disposer à la grace du baptême. Je ne doute point, mon Révérend Pere, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King-te-tching*, ne touche bien sensiblement M. le Marquis de Broissia ; car enfin cette nouvelle église doit être regardée comme son ouvrage, puisqu'elle a été fondée, & est maintenant entretenue de ses libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaisseaux. Accordez-moi quelque part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, &c.



形聲真主宰

ſemble, récompénſer une charité ſi extraordinaire ; lors que je ſuis allé viſiter cette égliſe, j'ai appris qu'il n'étoit mort perſonne de tous ceux dont les Chrétiens avoient pris ſoin ; ce que les infidèles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé pluſieurs à me prier de les inſtruire, & de les diſpoſer à la grace du baptême. Je ne doute point, mon Révérend Pere, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King-te-tching*, ne touche bien ſenſiblement M. le Marquis de Broiſſia ; car enfin cette nouvelle égliſe doit être regardée comme ſon ouvrage, puis qu'elle a été fondée, & eſt maintenant entretenue de ſes libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaiſſeaux. Accordez-moi quelque part dans vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.



元真育萬

宣仁宣義聿昭拯濟大權衡

無始無終先作形聲真主字

大誦錄

E X P L I C A T I O N
de la figure suivante.

Les trois inscriptions en caractères Chinois qu'on voit dans la table suivante, ont été écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24 d'avril de l'année 1711, la cinquantième de son règne, & le septième jour de la troisième lune, que ce Prince donna ces inscriptions aux Pères Jésuites de Peking; pour la nouvelle église, qu'ils ont élevée vers la porte de *Teun-ching-muen*. Dès l'année 1705 il voulut contribuer à la construction de cette église, & il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caractères de l'inscription du frontispice ont chacune plus de deux coudées (1) & demie Chinoises de hauteur.

Les caractères des inscriptions de chaque colonne ont près d'une coudée Chinoise de hauteur.

(1) La coudée Chinoise est au pied du Châtelet de Paris, comme à-peu-près 29 font à 30.

Inscription du Frontispice.

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la premiere Colonne.

IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE , IL ÉCLAIRE , IL SOUTIENT , IL REGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ , ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE.

Inscription de la seconde Colonne.

IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT , ET IL N'AURA POINT DE FIN , IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT , C'EST LUI QUI LES GOUVERNE , ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR.

L E T T R E

DU PERE LE ROYER. (1)

Au Tong-king , le 15 de décembre
de l'année 1707.

JE vous ai parlé , dans la dernière Lettre que je vous écrivis l'an passé ,

(1) Cette lettre auroit dû être placée au tome XVI , pag. 21 , à l'article qui traite du Tong-king.

d'une requête qu'un Apostat avoit présentée au Roi contre les Evêques, & contre les Missionnaires de ce Royaume, dans laquelle il faisoit de moi une mention expresse : car il y marquoit le temps de mon entrée dans le pays, les moyens que j'avois pris pour me cacher, les provinces que j'avois parcourues, & celles que je parcourois actuellement. Cette affaire, qui commença le 19 d'octobre de l'année 1705, ne se termina que le 8 de septembre de l'année 1706, par une Sentence que porta le Gouverneur chargé par le Roi du soin d'examiner cette accusation. Il n'en a coûté que quelque argent aux Evêques, aux Missionnaires, & à quelques villages accusés de les avoir reçus.

L'Apostat n'avoit point parlé du lieu de ma retraite, parce qu'il n'avoit pu le découvrir, malgré les perquisitions qu'il avoit faites ; & parce que véritablement, depuis quatre ou cinq ans, je n'ai point de demeure fixe, ayant passé tout ce temps-là dans mon bateau à parcourir mon district qui est fort étendu. Ainsi nul village n'a été cité, ni n'a eu à souffrir à mon occasion. Maintenant tout est assez paisible. Il n'y a eu depuis peu que quelques accusations

intentées contre des villages Chrétiens d'une des principales provinces. Comme le Gouverneur de cette province a obtenu tout récemment ce poste, il écoute volontiers ces sortes de plaintes qu'on vient lui faire, parce qu'elles lui procurent de l'argent. Du reste, tout ce qu'il exige, se réduit à des amendes pécuniaires; il ne contraint personne de renoncer au Christianisme, ni d'adorer les Idoles: il ordonne seulement de tenir les assemblées plus secrètes, & de cacher avec plus de soin les marques extérieures de Religion, comme sont les croix, les chapelets, les médailles, &c., que le Roi a défendu dans ses Etats.

Les amendes qu'on impose aux Chrétiens, ne laissent pas d'être un grand obstacle à la propagation de l'Évangile. De pauvres gens qui ont à peine de quoi vivre, s'exposent difficilement à être long temps en prison: car on les y retient jusqu'à ce qu'ils aient payé, & l'amende à laquelle ils ont été condamnés, & les autres frais de justice: quand ils sont insolubles, ce qui arrive très-souvent, ils doivent s'attendre à languir plusieurs années dans les prisons. C'est ce qui détourne un grand nombre d'Idolâtres d'embrasser le Chris-

tianisme , & ce qui fait que plusieurs Chrétiens n'osent en faire une profession ouverte. Des villages entiers refusent quelquefois de recevoir un Missionnaire, de peur d'être découverts , & déferés aussi-tôt au Prince.

Malgré cette accusation faite en général contre tous les Missionnaires , & contre moi en particulier , il n'y a eu aucune année où les Chrétiens aient fait paroître plus d'ardeur pour approcher des sacremens , & où les conversions aient été plus nombreuses. J'ai entendu les confessions de quatorze mille & onze Néophytes ; j'ai conféré le baptême à mille soixante - dix - sept adultes , & à neuf cens cinquante-cinq enfans. Outre cela , plusieurs Païens de différens villages que j'ai parcourus , m'ont fait inviter de les aller voir : & ils se disposent maintenant au baptême.

Ces bénédictions que Dieu a daigné répandre sur mes foibles travaux , ont été traversées au mois de juillet dernier , par la malice de quelques infideles. Etant arrivé près d'un village où il y avoit beaucoup de familles Chrétiennes , j'envoyai sçavoir si tout y étoit tranquille , & si je pouvois y faire ma visite. Quelques Officiers du Gouverneur étoient

alors dans le village pour lever le tribut. Celui qui gardoit l'église , au lieu de m'en donner avis , se contenta de me faire dire qu'il étoit à propos que je demeurasse quelque temps dans mon bateau , où je pouvois entendre les confessions des Fideles. J'en confessai un grand nombre pendant toute la nuit. Mais un Payen ayant reconnu quelques-uns de mes Catéchistes , alla aussi-tôt avertir le principal Officier du Gouverneur , qu'il y avoit , près du village , un Missionnaire étranger. L'Officier ne voulut point faire de bruit pendant la nuit : il posta seulement des gardes aux environs de mon bateau , pour observer mes démarches , afin de m'arrêter plus sûrement en plein jour.

Dès le grand matin , on vint me prier de donner les sacremens à une personne dangereusement malade , qui étoit dans une barque voisine. J'entrai dans cette barque : mais à peine eus-je commencé d'entendre la confession du malade , que l'Officier , qui crut que je voulois m'évader , se mit à crier , & à faire ramer les gens de son bateau pour me joindre. Le maître de la barque où j'étois , rama aussi de son côté , pour me dérober à leur poursuite. Je fus heu-

reux de m'être trouvé hors de mon bateau ; car si j'y avois été surpris, on m'auroit enlevé ma chapelle, mes ornemens, un grand nombre de livres sur la Religion, & les provisions nécessaires pour l'entretien de mes catéchistes.

Tandis que l'Officier me poursuivoit, les Catéchistes eurent le temps de faire avancer mon bateau & de le mettre en lieu de sûreté. Ils confièrent à quelques pécheurs Chrétiens les meubles de ma chapelle & les livres : après quoi ils se dispersèrent en différens bateaux de Néophytes, pour voir ce que je deviendrois, & les mesures qu'il y auroit à prendre.

Cependant l'Officier eut bientôt atteint la barque où j'étois ? Il y entra avec trois gardes pour m'empêcher d'en sortir : ensuite il me demanda où étoit mon bateau, combien j'avois de disciples, & où étoient mes meubles & mes livres. Comme je ne lui faisois aucune réponse, une bonne Chrétienne prit la parole. « Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, que vous perdez votre temps à interroger un pauvre étranger, qui ne sçait qu'imparfaitement notre langue, & qui apparemment ne comprend rien à ce que vous lui dites ».

L'officier après quelque discours se mit en devoir de me faire passer dans son bateau, pour me conduire au Gouverneur. Je crus alors devoir parler, & m'étant approché de lui, je lui dis à l'oreille, que j'étois fort pauvre; qu'il ne gagneroit rien à m'arrêter, & que s'il vouloit, sans faire de bruit, recevoir quelque petite somme, les Chrétiens ne feroient nulle difficulté de la fournir; pour me tirer du mauvais pas où je me trouvois. Il goûta la proposition, & se contenta de huit taëls qui lui furent livrés sur le champ, & que j'ai rendus depuis à ceux qui les avoient avancés, ne voulant être à charge à personne.

C'est pour la seconde fois que j'ai été arrêté depuis que je suis au Tongking. Dieu n'a pas permis qu'il me soit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traitât avec la même rigueur qu'a été traité un de nos Peres, qui ayant été pris il n'y a que peu de temps, fut livré au Gouverneur, & par ordre du Roi chassé du Royaume. Un Pere de saint Dominique eut l'année passée le même sort : des Prêtres Tongkinois ont été enfermés plusieurs mois dans d'étroites prisons, d'où ils ne sont sortis qu'après avoir payé des som-

mes considérables. Si le Seigneur me réserve à d'autres travaux, que son saint nom soit béni. Je suis entre ses mains pour souffrir ce qu'il lui plaira d'ordonner pour sa gloire, & pour le salut de ce peuple. (1) *Ego non solum alligari, sed & mori paratus sum propter nomen domini Jesu.*

EXTRAITS

De quelques lettres écrites ces années dernières de la Chine.

DU PERE BOUVET.

A Peking, le 10 Juillet 1710.

LA conversion & la mort bienheureuse d'une Dame Tartare, alliée à la maison Impériale, ont quelque chose d'assez singulier, pour que je vous en fasse le récit, & je me flatte qu'il ne vous fera pas désagréable.

Lorsque les Tartares Mant-cheoux se rendirent maîtres de la Chine le jeune Conquérant voulant gagner le cœur de

(1) Act. chap. 21, vers. 19.

ses nouveaux fujets, adopta un nom Chinois, pour lui & pour toute la maison Impériale. Il choisit pour cela le nom de *Tchao*, qui est à la tête du *Pekia Sing*; c'est-à-dire, du catalogue des cent noms qui partagent toutes les familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ai à vous entretenir, avoit épousé un Seigneur du sang Royal, qui pour marque de sa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette Dame s'appelloit *Tchao taitai*, du nom de son mari, & qui est commun à toute la famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir son mari livré à des concubines, qu'il aimoit uniquement, elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie, & de terminer ses ennuis par une prompte mort; c'est une coutume assez ordinaire pour les dames de la Chine qui se croient malheureuses.

Abandonnée à son désespoir, elle étoit sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle crut voir entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, une Dame qui sembloit descendre du ciel. Sa tête étoit couverte d'un voile qui traînoit jusqu'à terre, sa démarche étoit majestueuse, & avoit je ne sçai

quoi au-dessus de l'humain : elle étoit suivie de deux autres Dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao*, & la frappant doucement de la main : *Ne craignez rien ma fille*, lui dit-elle, *je viens vous délivrer de ces pensées sombres, qui vous perdroient sans ressource* : & après ces mots elle se retira.

La Dame *Tchao* reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement, & à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille, & dans un calme d'esprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appella sur le champ plusieurs de ses esclaves, qui avoient entendu confusément quelques-unes de ces paroles, & elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoissance de la Religion Chrétienne, elle s'imagina que c'étoit une apparition de quelque divinité du Paganisme, qui avoit veillé à sa conservation.

Elle ne se détrompa que cinq ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses parentes, qui étoit Chrétienne & d'une piété tout-à-fait exemplaire. Ayant aperçu à son oratoire une Image de la sainte Vierge, & ayant reconnu dans

cette image le portrait de sa libératrice qu'elle avoit toujours présent à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, & frappant la terre du front : *voilà*, s'écria-t-elle, *voilà celle à qui je dois la vie* : & dès-lors elle prit le dessein d'embrasser le Christianisme.

Elle eut bien-tôt appris les principaux articles de la Foi, & les prières ordinaires des Chrétiens ; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restoit à vaincre. Il s'agissoit non-seulement de renoncer aux Idoles, mais encore d'en briser deux qui étoient regardées comme les divinités protectrices de sa maison : & c'est à quoi elle ne put se résoudre, craignant d'encourir par-là l'indignation de sa famille.

Malgré cette infidélité à la grace, Dieu lui inspira encore de nouveaux desirs de conversion, par le moyen de cette dame Chrétienne sa parente, dont je vous ai parlé. Une petite fille que la dame *Tchao* avoit adoptée, & qu'elle aimoit tendrement, tomba dangereusement malade. La dame qui étoit Chrétienne lui procura le bonheur de recevoir le baptême ; l'enfant mourut peu de jours après avoir été baptisée, sans que la mort eût tant soit peu défiguré son visage. A

cette vue la dame *Tchao* sentit redoubler toute sa tendresse, & dans le premier transport de sa douleur : *Hélas !* dit-elle, *je me consolerois, si j'avois quelque espérance de la revoir après ma mort. Rien de plus aisé,* répondit la fervente Chrétienne, *cet enfant a reçu le baptême, & son ame purifiée par cette eau salutaire, est certainement montée au ciel : il ne tient qu'à vous, Madame d'avoir le même avantage : dès-lors la porte du Ciel vous sera ouverte, & vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'hui le sujet de votre affliction.*

Ces paroles dites à propos rappellèrent à l'esprit de la dame affligée, le souvenir de la grace qu'elle avoit reçue de la Mere de Dieu, & de la résolution qu'elle avoit prise de se faire Chrétienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son Idole favorite, & pour ne l'avoir plus devant les yeux, elle l'envoya à une dame de ses amies.

Peu de temps après se voyant dans un état de langueur, que lui avoit causé une assez longue maladie, elle demanda avec instance le baptême, qu'on lui avoit différé pour de bonnes raisons. Elle s'y étoit disposée par une foi vive, & par un parfait renoncement à toutes

les superstitions des Idolâtres. Cependant le Missionnaire lui fit dire, que les Catéchumenes, en renonçant aux Idoles, ne pouvoient ni les garder ni les donner à d'autres; elle envoya aussi-tôt chercher celle qu'elle avoit donnée; & la mit en pieces, aussi-bien que les deux autres, que des considérations humaines lui avoient fait retenir dans sa maison.

Comme ses forces diminuoient chaque jour, & qu'on commençoit à craindre pour sa vie, le Missionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long-temps sa constance. Il se transporta donc dans sa maison, & il lui conféra le baptême avec les cérémonies ordinaires de l'église: il lui fit ensuite quelques présens de dévotion, qu'elle reçut avec joie: surtout, il lui donna une grande Image de la sainte Vierge, qu'elle plaça aussi-tôt dans le lieu le plus honorable de son appartement. Elle promit même que si Dieu lui rendoit la santé, elle l'emploieroit uniquement à lire les livres de la religion; & à exhorter tous ceux qu'elle connoissoit, ou sur qui elle avoit quelque autorité, d'embrasser le Christianisme.

Dieu se contenta des saints desirs de la Néophyte. Elle tomba tout à coup
dans

dans un état, qui fit désespérer de sa vie. Comme elle s'apperçut la premiere que sa fin approchoit, elle demanda les derniers sacremens, & elle reçut Notre Seigneur avec de grands sentimens de piété. Le lendemain elle envoya prier le Missionnaire de lui apporter l'Extrême-Onction; mais quelque diligence qu'il fit, il apprit à son arrivée qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge béni d'une main, & son chapelet de l'autre, & invoquant les saints noms de Jesus & de Marie.

Quelque temps avant que de mourir, elle avoit appelé son fils, & lui avoit recommandé deux choses. La premiere, d'avoir soin qu'on ne mêlât rien de superstitieux dans l'appareil de ses obsèques, & que le soin de cette cérémonie fût abandonné aux Chrétiens. La seconde, de songer sérieusement à renvoyer au plutôt ses concubines pour se disposer à recevoir le baptême. Elle mourut assistée de plusieurs fervens Chrétiens qui récitoient les prieres ordinaires pour les moribons, & qui furent très-touchés des actes de foi, d'espérance & de charité qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois dernieres paroles

qu'elle prononça ; les voici. *Sainte mere de Dieu , secourez-moi : Jesus , mon Sauveur , pardonnez-moi : Mon Dieu , mon Jesus , sauvez-moi.* En prononçant une quatrieme parole qu'on ne put entendre , elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

L E T T R E

DU PERE PARENIN :

A Peking , en l'année 1710.

JE ne doute point que vous ne foyez touché du zèle qu'ont fait paroître cette année quelques-uns de nos Chrétiens pour la conversion de leurs compatriotes. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples : un des Néophytes que je baptisai dans l'une des quatre Missions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eût ordonné de le suivre dans ses voyages , s'étoit établi à *Yung-ping-fou* , près du passage de *Leaotong*. Là ce fervent Chrétien a fait la fonction de Missionnaire avec un zèle admirable : il a assemblé quantité d'Idolâtres à qui il a annoncé les vérités chrétiennes avec tant de succès , que la

plupart ont demandé le baptême. Il est venu aussi-tôt me chercher à Peking; mais comme j'étois allé au sud avec l'Empereur, le Pere de Tartre a pris ma place, & est parti sur le champ pour *Yung-ping-fou*, où il a baptisé quatre-vingt adultes. Dès que j'ai été de retour, j'ai envoyé dans cette ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux fideles dans la foi, & qui, comme je l'espere, gagnera encore plusieurs Gentils à Jesus-Christ.

Un autre Chrétien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoître l'excellence de notre Religion à plusieurs soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, & que ces bonnes gens touchés de ses discours, ne soupiroient qu'après la grace du baptême. Je fis partir aussi-tôt un Catéchiste afin de les aller instruire, & pour n'avoir plus moi-même qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit-là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devoit passer la muraille, je pris les devants dès le point du jour; je trouvai en effet quarante de ces soldats bien instruits & très-fermes dans la foi, qui me conjurerent avec larmes de les admettre au nombre des Chrétiens. Je les baptisai tous, & ne les

quittai que le soir pour aller rejoindre l'Empereur ; mais je leur laissai le Catéchiste , avec plusieurs livres sur la Religion , que j'avois apportés.

Un mois après , ces nouveaux fideles me députerent un d'entr'eux à *Ge-ho-ell* , où j'étois alors , pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avoit pris la résolution de les faire tous renoncer à la loi sainte qu'ils avoient embrassée ; que ses caresses & ses menaces ayant été inutiles , il en étoit venu à des traitemens très-inhumains ; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de coups , puisqu'il étoit leur Capitaine ; mais que quand on devoit les faire expirer dans les plus cruels tourmens , ils étoient tous résolus de perdre la vie plutôt que la foi. « Ce ne sont point » les mauvais traitemens que nous crai- » gnons , m'ajoutoient-ils dans la lettre » qu'ils m'écrivoient ; mais ce qui nous » fait une peine que nous ne pouvons » vous exprimer , c'est que nos compa- » gnons , encore infideles , ne veulent » plus entendre nos exhortations , de » peur d'être traités comme nous le » sommes. Nous vous conjurons donc » de parler au fils du *Ma-li-tou* , notre » Général , afin qu'il adoucisse cet enne- » mi déclaré de notre sainte Religion ».

J'allai les revoir à mon retour : tous se confessèrent avec une ferveur digne des plus anciens Chrétiens ; je leur fis une longue exhortation , à la fin de laquelle ils me présentèrent vingt de leurs compagnons , qui étoient bien instruits , & que je baptisai. Ils me prièrent ensuite d'établir parmi eux une Confrérie , & de mettre à la tête ceux que je jugerois les plus capables de les instruire ; & de veiller sur leur conduite. Ils avoient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachetés séparément. J'ouvris ces billets , & je trouvai que leur choix étoit fort sage , car ils nommoient les trois plus fervents , qui étoient les mieux instruits , & qui avoient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix , & comme ils sont fort resserrés dans la petite maison où ils s'assemblent , ils me proposèrent d'en acheter une autre , où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées. Je leur donnai pour cela cinquante tael ; ils fourniront le reste , & j'espère que dans peu de temps il y aura , là une Chrétienté nombreuse.

Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à *Ge-ho-ell* , je rassemblai les Chrétiens de différentes provinces , qui

s'y étoient rendus pour le commerce. Ils se confesserent tous jusqu'à trois fois, mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la messe. Je baptisai là environ seize personnes; voilà ce qu'il y a eu pour moi de consolant dans mon voyage, qui d'ailleurs n'avoit rien que de pénible.

On a baptisé cette année dans notre église cent trente-neuf adultes, & huit cens vingt-neuf petits enfans, dont la plupart étoient exposés dans les rues. Les Peres du College qui sont auprès des portes de la ville, où l'on expose un plus grand nombre de ces enfans, en ont baptisé plus de trois mille. Ce que j'ai l'honneur de vous mander doit vous faire comprendre le bien solide que procurent les personnes charitables d'Europe, qui entretiennent ici des Catéchistes employés uniquement à cette fonction.



L E T T R E

Du Pere Jartoux , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Peking , le 12 d'avril 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

La carte de Tartarie , que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine , nous a procuré l'occasion de voir la fameuse plante de *gin-seng* , si estimée à la Chine , & peu connue en Europe. Vers la fin de juillet de l'année 1709 , nous arrivâmes à un village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du Royaume de Corée , & qui est habité par les Tartares qu'on nomme *Calca-tatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *gin-seng* , qu'il nous apporta toutes entieres dans un panier. J'en pris une au hasard que je dessinai dans toutes ses

dimensions, le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoye la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de cette plante; ils la font entrer dans presque tous les remedes qu'ils donnent aux grands Seigneurs; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remede souverain pour les épuisemens causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poulmons & la pleuresie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lympe dans le sang; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux même qui se portent bien, en usent

souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la Pharmacie, ce seroit un excellent remede, s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal, auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, & qu'elle fortifie d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour sçavoir en quelle situation il étoit: je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, & une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein & plus vif, j'eus de l'appétit, je me sentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous primes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé de

travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval; un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines: j'en pris sur-le-champ la moitié, & une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, & toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, & sur-tout les fibres que je mâchois, produisoient à-peu-près le même effet.

Nous nous sommes souvent servi de feuilles de *gin-seng* à la place de thé, ainsi que font les Tartares, & je m'en trouvois si bien, que je préférerois, sans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le temps aux esprits de fortir; c'est la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent gueres la cinquieme partie d'une once de racine seche. A l'égard de ceux qui sont en santé, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque legere incommodité, je ne vou-

drois pas que d'une once ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle maniere on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-septier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu ; & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un goblet, il faut y jeter un peu de sucre, & la boire sur-le-champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même maniere, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voye marqués sur la nouvelle carte de Tartarie, dont nous enverrons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvieme & le quarante-septieme degré de latitude boréale, & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de

montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines ou autour des rochers, aux pieds des arbres & au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *ging-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt & la consume, cette plante n'y reparoit que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur, aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada (1), dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Les endroits où croît le *ginseng*, sont tout-à-fait séparés de la province de

(1) On en a effectivement découvert dans les forêts du Canada, dont on fit d'abord beaucoup de bruit; mais cette première vogue ne s'est pas soutenue.

Quan-tong, appelée *Leaotong* dans nos anciennes cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des Gardes rôdent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la province, ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain, préférablement aux Chinois, avoit donné ordre, cette même année 1709, à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *ginseng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen, on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres Chinoises, qui ne lui coûteroient guere que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hasard quelques-uns de ces Tartares au milieu

de ces affreux déserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignés de notre route, vinrent, les uns après les autres, nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain, selon leurs étendarts, chaque troupe, au nombre de cent, s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance: ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même romb; (1) &, de cette maniere, ils parcourent, durant un certain nombre de jours, l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un

(1) Suivre le même romb, c'est suivre la même direction de vent.

jour ou deux, après quoi on recommence de meme qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps en temps quelques pieces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, & de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient, n'étoient guere mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

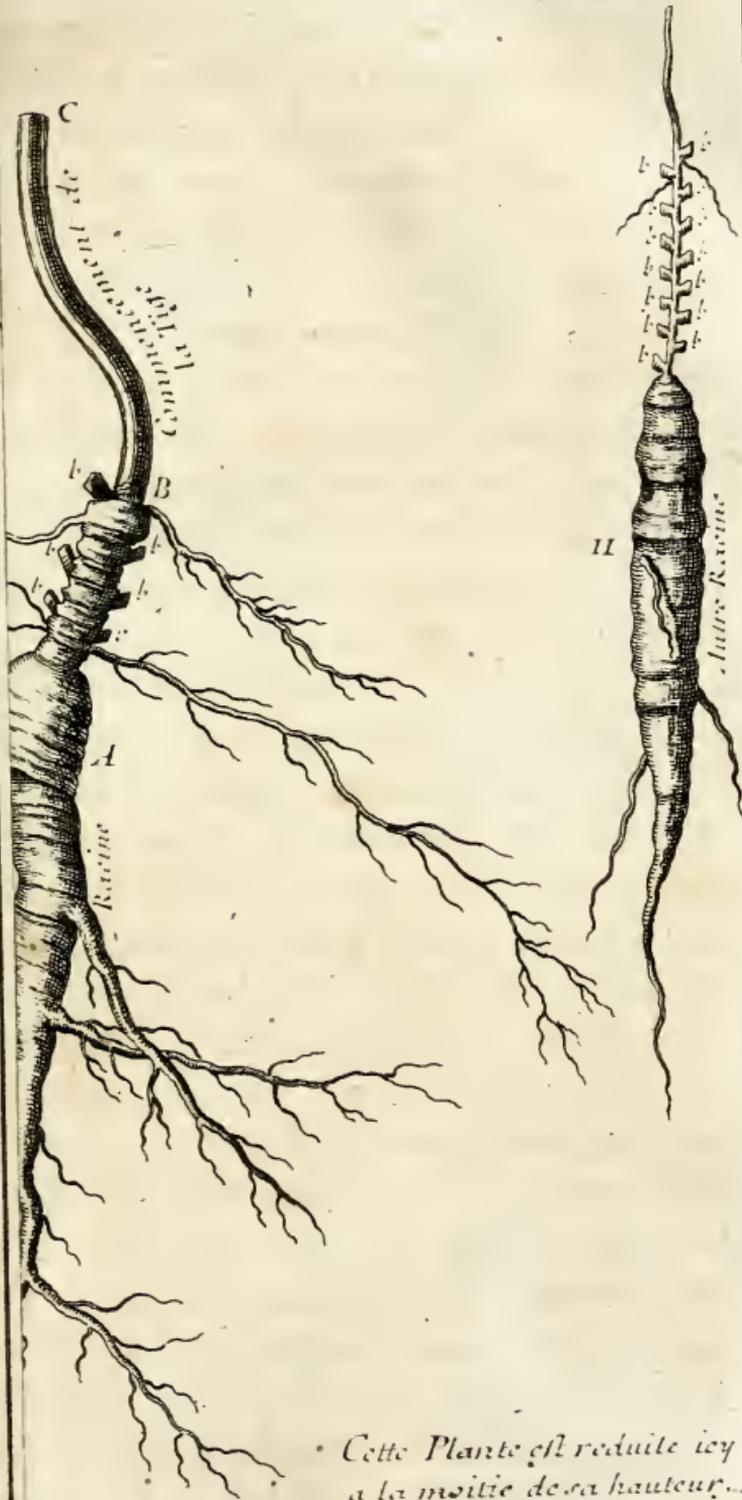
Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie, & que j'ai dessinée avec

le plus d'exâctitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espece de nœud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horison, pour remplir avec



• Cette Plante est reduite icy
a la moitié de sa hauteur...

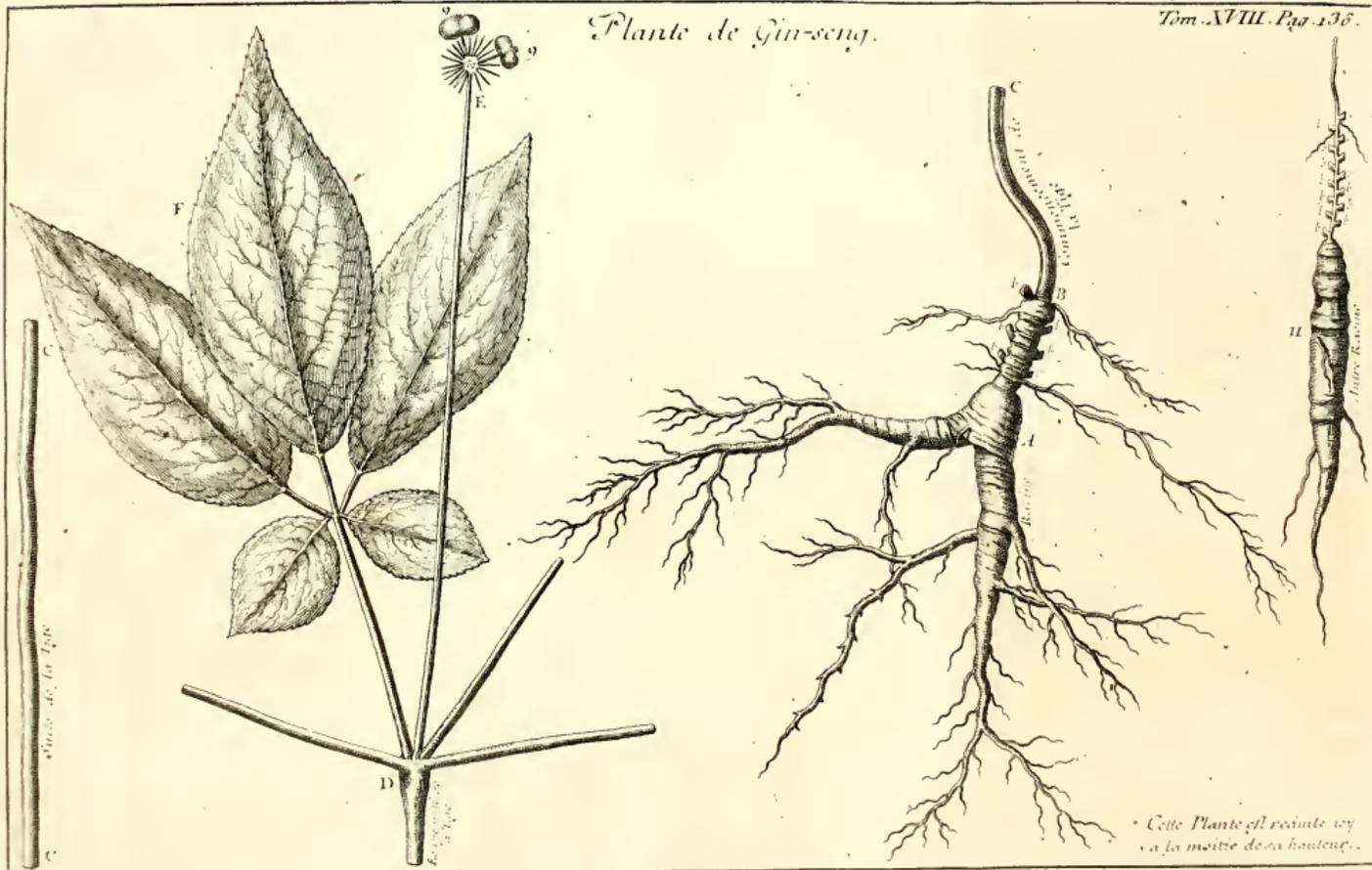
le plus d'exaétitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le font d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espee de nœud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans fortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horifon, pour remplir avec

Plante de Gin-seng.





leurs feuilles un espace rond à peu près
parallele au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement
que la moitié d'une de ces feuilles *F*,
on peut aisément concevoir & achever
toutes les autres sur le plan de cette
partie. Je ne sçache point avoir jamais
vu de feuilles de cette grandeur, si
minces & si fines : les fibres en sont
très-bien distinguées; elles ont par-
dessus quelques petits poils un peu
blancs. La pellicule qui est entre les
fibres, s'éleve un peu vers le milieu
au-dessus du plan des mêmes fibres. La
couleur de la feuille est d'un verd obs-
cur par-dessus, & par-dessous d'un verd
blanchâtre & un peu luisant. Toutes les
feuilles sont dentelées, & les denticules
en sont assez fines.

Du centre *D*. des branches de cette
plante, s'élevoit une seconde tige *D. E.*
fort droite & fort unie, tirant sur le
blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont
l'extrémité portoit un bouquet de fruit
fort rond & d'un beau rouge. Ce bou-
quet étoit composé de vingt-quatre
fruits : j'en ai seulement dessiné deux
dans leur grandeur naturelle, que j'ai
marqués dans ces deux chiffres 9. 9. La
peau rouge qui enveloppe ce fruit, est

fort mince & très-unie : elle couvre une chaire blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles (car il s'en trouve de simples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan (1). Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtés, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphere, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, & renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, & qu'il est un peu applati des deux côtés. S'il est double, il a une espece d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétrale-

(1) Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par-tout également épais.

ment opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se colle sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace ; comme on le voit marqué dans la figure par les petits caracteres *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* étoit dans sa septième année, & que la racine *H.* étoit dans sa quinzième.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vu. Je croirois plutôt qu'elle est si petite & si peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention ; & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *ginseng*, n'ayant en vue que la racine, méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui, outre le bouquet des fruits que j'ai décrits ci-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait

semblables aux premiers , situés à un pouce , ou à un pouce & demi au-dessous du bouquet : & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent , parce qu'on ne manque gueres de trouver encore cette plante à quelque pas de là sur ce même romb , ou aux environs. La couleur du fruit , quand il en a , distingue cette plante de toutes les autres , & la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point , quoique la racine soit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre *H.* , qui ne portoit aucun fruit , bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a eu beau semer la graine , sans que jamais on l'ait vu pousser , il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre ; que ne la pouvant digérer , il la purifie dans son estomac ; & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine : & ce sentiment me paroît fondé sur ce qu'on

trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept, & celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelqu'accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites & fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre *H*. l'emporte sur l'autre. Je ne sçai pourquoi les Chinois l'ont nommée *gin-seng*, qui veut dire, *représentation de l'homme*: je n'en ai point vu qui en approchât tant soit peu; & ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui eussent

de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hasard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent, avec plus de raison, *orhota*, c'est-à-dire, *la premiere des plantes*.

Au reste, il n'est pas vrai que cette plante croisse à la Chine, comme le dit le Pere Martini, sur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croître dans la Province de Peking sur les montagnes d'*Yong-pinfou*. On a pu aisément s'y tromper, parce que c'est-là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine; & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nettoyer, en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matiere étrangere. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, & la font sécher à la fumée d'une espece de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu: les racines couchées sur de petites traverses

de bois au-dessus du vase , se sechent peu-à-peu sous un linge , ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil , ou même au feu : mais bien qu'elles conservent leur vertu , elles n'ont pas cette couleur que les Chinois aiment. Quand les racines sont seches , il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec , autrement elles seroient en danger de se pourrir , ou d'être rongées des vers.

Je souhaite , mon Révérend Pere , que la description que je viens de faire du *gin-seng* , si estimé dans cet Empire , vous fasse plaisir , & à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la carte , car nous avons encore le nor-ouest & l'ouest à faire. Je vous enverrai , le plutôt qu'il me sera possible , la carte de la province de Pekin , appelée par le Pere Martini , *pekeli* ; & , par les Chinois , *tcheli* ou bien *lipafou*. Je me recommande à vos saints sacrifices , & suis avec bien du respect , &c.



L E T T R E

*DU Pere Dentrecolles , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , au Pere Procureur
des Missions de la Chine & des Indes.*

A Jao-tcheou , ce 27 août 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai différé jusqu'ici à vous écrire , dans l'espérance que je recevrois des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs lettres n'étant point encore arrivées , & la crainte de manquer l'occasion des vaisseaux qui partent , m'obligent de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux églises de *Jao-tchéou* , & de *King-te-ching* , dont le Seigneur a bien voulu me confier la conduite. Graces à sa miséricorde , cette Chrétienté s'augmente de jour en jour : j'ai conféré cette année le baptême à près de 80 Adultes , dont plusieurs commencent déjà à faire goûter le Christianisme

en

en divers endroits. J'espère en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'ici à *Kieou Kiang*.

La foi de mes Néophytes a été éprouvée cette année par une nouvelle persécution qui leur a été suscitée au sujet du culte des idôles : quelques-uns d'eux ont été chargés de chaînes, d'autres ont été bâtonnés. Il y en a eu qui ont souffert avec une fermeté digne des premiers siècles, la perte de leurs biens, & beaucoup d'autres mauvais traitemens, parce qu'ils avoient embrassé le Christianisme, ou qu'ils avoient contribué à la conversion de leurs amis. Cependant le nom Chrétien n'en a point été deshonoré, & la Religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avoit pour elle.

J'attribue cette protection particulière de Dieu, à la ferveur & à la piété des nouveaux fideles. Vous en seriez surpris & édifié, mon Révérend Pere, si vous en étiez témoin. Un Missionnaire que j'ai eu chez moi pendant quelques jours, en a été extrêmement touché : ce ne sont point de simples Chrétiens, me disoit-il, ce sont des modeles de la plus haute vertu. Il est vrai que je trouve en la plupart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres

fautes , un amour des souffrances , une assiduité à fréquenter les sacremens , une charité pour le prochain , qui me rendent bien légères toutes les peines de ma Mission. Il n'y en a gueres parmi eux qui ne se préparent à la communion par un jour de jeûne : j'en ai vu qui se dispoient à célébrer la fête de l'Assomption de la sainte Vierge , par huit jours de jeûne , & cela afin d'obtenir par son entremise la grace de surmonter une passion qui les dominoit.

Je ne pus me rendre que la veille de Noël à mon église de *Jao-tcheou* : à peine y fus-je arrivé , qu'il me fallut aller chez un Chrétien qui étoit à l'extrémité , & qui depuis quatre jours demandoit sans cesse de mes nouvelles. Ma présence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joie par ses larmes , & par les continuelles actions de grace qu'il rendoit au Seigneur , de ce qu'il m'avoit fait venir à temps pour l'aider à mourir saintement. Je le confessai ; je lui donnai le viatique & l'extrême-onction , peu après je fis la recommandation de l'ame , & il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion , fut de chasser une

concubine qu'il regardoit , selon les loix de l'Empire , comme sa seconde femme ; quoiqu'il n'eût des enfans que de celle-là , il n'hésita pas à la renvoyer , aussi-tôt qu'on lui fit entendre que c'étoit une condition nécessaire pour recevoir le baptême.

La nuit de Noël se passa dans les exercices ordinaires de la piété Chrétienne. Je fus infiniment consolé de la ferveur d'un grand nombre de Catéchumenes qu'on me présenta pour le baptême. Je ne différâi point à leur accorder une grace qu'ils me demandoient avec larmes , & à laquelle ils s'étoient disposés par les plus saintes pratiques de la Religion , en quoi ils ne cédoient pas aux plus anciens fideles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a fait à plusieurs de mes Néophytes , & qu'ils regardent comme de véritables miracles , ont beaucoup servi à la conversion de quelques infideles. Outre les guérisons surprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'eau bénite , ou à l'invocation du saint nom de Dieu , la manière dont la famille d'un fervent Chrétien a été délivrée d'un incendie , a quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde dormoit profondément ; le feu ,

qu'un jeune enfant avoit mis par mégarde à la maison, commençoit à gagner de tous côtés, lorsque la femme d'un Chrétien se sentit frappée rudement, & s'éveillant en sursaut, elle jetta de grands cris qui réveillèrent toute sa famille. On s'apperçut alors du danger où l'on se trouvoit, & on eut le temps d'éteindre les flammes, qui faisoient déjà un si grand ravage, qu'un peu plus tard on n'auroit jamais pu y apporter de remede.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos Néophytes, & comme je le crois aussi bien qu'eux, c'est sur quoi je ne veux point appuyer; je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grace opère dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le baptême à un pauvre artisan, homme grossier, d'un naturel dur, & qui avoit, je ne sçai quoi de féroce. Je n'aurois jamais cru trouver tant de lumieres, ni de si tendres sentimens pour Dieu, dans un homme de ce caractère. Je l'avois conduit à l'église, où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à la grace du baptême. Quand je revins

le trouver pour commencer la cérémonie , il étoit profterné au pied de l'autel ; le vifage baigné de larmes , & ne me répondoit que par des paroles entremêlées de foupirs & de fanglots. Je vous avoue , mon Révérend Pere , que ce fpectacle m'attendrit : les Chrétiens qui m'accompagnoient en furent fi frappés , qu'ils lui donnerent le furnom de Contrit. Après que la cérémonie fut achevée , un d'eux l'aborda pour le prier de lui faire part des faintes penfées qui lui avoient fait répandre tant de larmes : » Trois vues différentes , lui répondit-
» il , m'ont pénétré de douleur : la vue
» de mes péchés , que Dieu vouloit
» bien me pardonner : la vue des flam-
» mes de l'enfer , que les eaux du bap-
» tême alloient éteindre ; la vue de
» Jefus-Chrift étendu fur une croix qui
» me délivroit par fes douleurs des
» peines éternelles. J'avois compaffion
» de moi , ajouta-t-il , j'avois compaf-
» fion de Jefus-Chrift ». Il n'y a certainement que la grâce qui ait pu produire dans le cœur de ce Catéchumene une dévotion auffi affectueufe que celle qu'il fit paroître : mais l'Efprit faint fouffle où il veut , & il fçait quand il

lui plaît , amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est principalement dans les retraites spirituelles que nous faisons faire depuis peu d'années à nos Néophytes , qu'ils ressentent les plus fortes impressions de la grace. Le Pere de Chavagnac est le premier à qui la pensée soit venue de donner les exercices aux Chinois , selon la méthode de saint Ignace , de même qu'il se pratique dans quelques provinces de France , sur-tout en Bretagne , où ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs , & à la sanctification des peuples de cette belle Province. C'est aussi à l'exemple de ce zélé Missionnaire que j'ai fait faire cette année trois retraites à mes Chrétiens ; deux à *Jao-tchéou* , & une à *Kin-te-tching*. Permettez-moi de vous en faire le détail , mon Révérend Pere , je me flatte que vous serez édifié , & de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraites , & des sentimens de pénitence & de componction qu'elles inspirent aux nouveaux fideles , & des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Voici d'abord la méthode que j'observe pendant les huit jours que dure

La retraite : ceux qui y sont admis , ce qu'ils regardent comme une grande grace , se rendent au jour marqué dans mon église : quand ils sont tous assemblés , je leur fais un discours , où je leur expose la fin de la retraite , combien il leur importe de la bien faire , les secours & les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut , les réglemens qu'il leur faut observer , le silence & le recueillement dans lequel ils doivent passer ces saints jours , afin que huit jours de pénitence réparent tant d'années criminelles , & les remplissent de ferveur pour le reste des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini , se fait la priere , qui consiste à réciter l'acte de contrition trois fois , lentement , & à voix basse , mettant une pause considérable entre chaque fois qu'on le récite. Après quoi ils viennent modestement l'un après l'autre au pied de l'autel , où je leur distribue à chacun un crucifix , l'image de la sainte Vierge , & des instrumens de pénitence à ceux qui en demandent , les avertissant d'en faire un aussi saint usage qu'ont fait ceux qui les ont précédés dans de semblables retraites. Je les conduis ensuite dans leur chambre : comme le lo-

gement me manque , je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la même chambre. La nourriture , pour laquelle je ne prends rien d'eux , est fort frugale , & proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints exercices , me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses nécessaires pour ma personne. Mais il est certain que si les secours temporels étoient plus abondans , on feroit des biens infinis qu'on ne fait pas , quelque zèle & quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'est peut-être là la seule peine que ressent un Missionnaire.

Mon principal soin , pendant tout le temps de la retraite , est d'occuper continuellement ceux qui la font , en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ces exercices consistent en des méditations sur les grandes vérités du Christianisme & sur les principaux mystères de la religion ; en des exhortations sur les commandemens de Dieu , sur la confession & la communion , sur la patience dans les adversités , sur le soin de sanctifier les actions les plus communes , & sur le

zèle pour le salut de leurs freres. Je leur fais faire aussi de fréquens actes de foi sur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre ; ce qui les dispose à la cérémonie, dans laquelle ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites au baptême.

J'ajoute à cela l'explication des tableaux, qui représentent les différens états du pécheur & du juste pendant cette vie, & après la mort. Vous sçavez quel est le fruit que produit cet exercice si ordinaire dans les retraites de Bretagne ; il fait la même impression sur nos Néophytes, & je suis persuadé que c'est un des plus utiles de la retraite. Enfin, leurs repas sont suivis chacun d'un entretien particulier, qui tient lieu de récréation. Dans ces sortes d'entretiens je leur rapporte quelques exemples de l'écriture, ou différens traits de l'histoire ecclésiastique, qui ont le plus de conformité avec les vérités qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces vérités, ainsi réduites en pratique, ajoutent l'exemple à la conviction, & servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le temps qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'emploie

ou à lire un livre de piété, ou à mettre sur le papier les bonnes pensées que Dieu leur inspire, ou à préparer leur confession générale. Par ce moyen, il n'y a pas un seul moment de vuide dans la journée, & la variété qui se trouve dans tous ces exercices qui se succedent les uns aux autres, leur fait passer tout ce saint temps avec une rapidité dont ils sont eux-mêmes surpris.

La communion de la retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque sorte les fautes qu'ils auroient pu commettre, en n'apportant point à la sainte table les dispositions que demande la participation du corps de Jesus-Christ. Leur coutume à présent est de venir certains jours à l'église pour se prosterner dans l'endroit où se donne la communion, & se préparer à une action si sainte par différens actes de foi, d'humilité & d'amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la croix. Comme ce fut durant la semaine sainte que je donnai la premiere retraite, cette cérémonie s'y trouva naturellement, & je m'apperçus que les cœurs étant beaucoup mieux disposés qu'à l'ordinaire, les sentimens de douleur & de

componction étoient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du crucifix pour l'adorer, ils l'arrosoient d'un torrent de larmes; l'église retentissoit de toutes parts de soupirs & de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de temps en temps l'office du vendredi saint, j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque temps que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la passion du Sauveur.

Enfin, la retraite finit par une dernière pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les graces qu'ils ont reçues dans ce saint temps, & d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite; de n'estimer que ce qu'ils y ont estimé, & de reconnoître par une vie fervente l'amour infini que Jesus-Christ a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales; ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils approchent des sacremens;

& s'ils viennent à mourir , on l'enferme avec eux dans le même cercueil. Cette pensée les frappe , & les avertit dans l'occasion d'être fideles à observer ce qu'ils ont promis au temps de la retraite.

Vous jugez bien , mon Révérend Pere , qu'un Missionnaire ne peut guere donner ces fortes de retraites sans beaucoup de fatigues ; mais toutes les peines qu'il prend sont bien adoucies par les consolations intérieures dont il est rempli , lorsqu'il voit une troupe de Chrétiens livrés par la grace à l'esprit de pénitence & de componction , & qu'il est obligé d'essuyer des larmes que la force & l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'est ce qui m'est arrivé dans le sacré tribunal ; la plupart fondoient en larmes , en s'accusant de leurs péchés , plusieurs revenoient jusqu'à six ou sept fois dans la crainte de ne s'être pas assez bien expliqués ; d'autres comptoient pour rien toutes leurs confessions précédentes , dans la pensée qu'en les faisant , ils n'avoient pas été pénétrés d'une assez vive douleur : j'en sçai plusieurs qui terminoient chaque méditation par de saintes rigueurs qu'ils exerçoient sur leur chair ; j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer

de l'église, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervens Néophytes méditant la passion du Sauveur, apperçut un clou qui sortoit d'une planche de son oratoire; dans le dessein d'imiter Jesus-Christ souffrant, il s'appuya la tête si longtemps, & en tant de divers endroits sur le clou, qu'il se fit une espece de couronne. Une vive douleur, de même qu'un grand amour est quelquefois capable de ces fortes d'excès. Le même se préparant à sa confession générale, crut voir pendant la nuit son Ange gardien qui lui présentoit une porcelaine, en lui disant ces paroles: «Souviens-toi d'avoir peint des figures indécentes sur une pareille porcelaine». C'étoit un péché qui lui étoit échappé de la mémoire dans son examen, & dont il ne s'étoit jamais confessé. J'ai eu beaucoup de peine à détourner un autre d'aller se cacher pour toujours dans le fond d'un désert, afin de se mettre à couvert, disoit-il, des tentations du monde, & de chercher un asyle à sa propre foiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoique l'injustice fût douteuse; ni des réconciliations renouvelées, quoiqu'elles eussent été déjà faites.

Au reste, mon Révérend Pere, si tout cela n'étoit que le fruit d'une ferveur passagere, je ne croirois pas devoir vous en entretenir; mais ce qu'il y a de consolant, & ce qui fait bien sentir combien une retraite bien faite est utile à la sanctification des ames, c'est la constance avec laquelle nos Néophytes perséverent dans la pratique de la vertu. Quelque réglée que fût cette Chrétienté, avant que j'eusse pensé à lui procurer ce moyen de salut, il me semble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle; je trouve ces nouveaux fideles beaucoup plus assidus à l'église, plus dévots envers nos saints mysteres, plus exacts à s'approcher des sacremens. S'il leur arrive de tomber en quelque péché, ils s'en confessent aussi-tôt, sans différer à le faire au dimanche suivant. Les plus légères fautes les alarment; ils ne manquent point de faire un quart-d'heure de méditation chaque jour, & d'examiner tous les soirs leur conscience. Il y en a qui viennent passer un jour chaque mois à l'église pour y faire une espece de retraite en forme de préparation à la mort. Plusieurs ne se contentant pas de l'abstinence qu'ils font le vendredi & le samedi, la font encore

le mercredi en l'honneur de saint Joseph, que la Mission de la Chine a pris pour son patron. Je connois de jeunes artisans, qui, pour ne pas manquer aux prieres vocales qu'ils se sont prescrites, récitent régulièrement le chapelet dans les rues en allant le matin à leur travail, & revenant le soir dans leur maison.

S'ils sont obligés de faire quelque voyage, la premiere chose qu'ils font à leur retour, c'est de venir trouver le Missionnaire, & de lui exposer l'état de leur conscience avec une candeur & une simplicité admirable. Un jeune homme qui avoit suivi son pere à plus de trente lieues de *Jao-tcheou*, où les affaires de son commerce demandoient sa présence, vint à l'église, selon la coutume, dès le lendemain de son arrivée; je sçavois qu'il avoit employé à la priere tous ses momens de loisir, que durant tout le chemin c'étoit son occupation ordinaire, & qu'il avoit passé plus de deux mois dans un jeûne continuel: je songeois à mettre des bornes à sa ferveur, lorsque prévoyant ce que j'avois à lui dire, il me coupa la parole, en me répétant le mot d'un saint Anachorette, que j'avois rapporté dans un entretien de la retraite. Je suis déterminé,

me dit-il, à faire de la peine à celui qui m'en fait. Il vouloit parler de son corps. J'ai sçu encore que le même jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parens l'avoit malheureusement engagé, s'étoit sauvé de ce danger par une prompte fuite, & avoit foulé aux pieds toutes les considérations humaines pour conserver son innocence.

Tels sont les fruits de bénédiction qu'opèrent les retraites dans le cœur de nos Néophytes; vous ne ferez guere moins édifié du zèle qu'elles leur inspirent pour la conversion des infideles & pour le salut de leurs freres. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avoit fait la premiere retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disoit-il, avoir part au bien qui s'y feroit. Cette somme, toute légère qu'elle vous paroisse, ne laissoit pas d'être considérable pour ce Chinois.

Mon Catéchiste se disposant à aller chez un de ses parens pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ses gages le portoit à m'abandonner. Un fervent Chrétien vint me trouver aussi.

tôt, & me pria de lui permettre d'augmenter les gages du Catéchiste de trois écus par an, afin de le retenir au service de mon église. « Je ferai bien ré-
» compensé, m'ajouta-t-il, de cette
» somme dont je me prive, puisque
» j'annoncerai Jesus-Christ par la bouche
» du Catéchiste, & qu'un grand nom-
» bre d'infidèles tiendront de moi le
» bonheur qu'ils auront d'être conver-
» tis à la foi, & de marcher dans les
» voies du salut ».

Un Artisan, au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques-uns de ses amis, où il travailla pendant du temps sans recevoir aucun salaire : il réussit par-là dans son dessein, qui étoit d'ouvrir dans ces endroits deux Chrétientés, lesquelles, dans la suite, pourront devenir très-nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-temps un Infidèle qui donnoit quelque espérance de conversion, & qui s'est converti effectivement. J'en ai vu d'autres qui jeûnoient plusieurs jours de suite, & qui faisoient beaucoup d'autres austerités, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parens ou de leurs amis. Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si j'entrois dans le détail de ce que le

zèle a fait entreprendre à plusieurs des Néophytes, pour gagner leurs freres à Jesus-Christ.

La dévotion au sacré cœur de Jesus, qui croît de plus en plus en France, est très-commune parmi nos Chrétiens, & produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, & qui nous a été apporté par le feu Peré de Broissia, a été traduit à Macao en Portugais : j'espère que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusques dans les Isles Philippines & dans l'Amérique Espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le Marquis de Puente, notre insigne bienfaiteur. Ce sont-là des particularités que je devrois peut-être me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connoissances, pour nous procurer un nouveau secours de prieres des personnes, qui, en France comme ici, ont une dévotion particuliere au sacré cœur de Jesus.

J'attribue encore aux prieres ferventes de nos Chrétiens, la protection toute récente que le *Tao* ou premier Mandarin, vient d'accorder à la Religion.

Ce Mandarin qui gouverne trois grandes Villes, paroît depuis long-temps goûter la doctrine de l'Evangile, & affectionner ceux qui l'embrassent : on crut même, au commencement de son Mandarinat, qu'il professoit le Christianisme, parce qu'on remarquoit en lui beaucoup d'intégrité, & un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en étoit venu jusqu'à interdire quelques temples d'idoles, & à maltraiter les Bonzes; mais c'est un Grand du siècle, & il y a soixante ans qu'il vit dans l'infidélité; deux obstacles qui rendent sa conversion bien difficile. Voici l'occasion qui nous a mérité de sa part de nouvelles faveurs, & qui me donne lieu de croire que désormais il emploiera son autorité à soutenir les Chrétiens contre les insultes des Infideles.

Il y avoit plus d'un mois qu'on étoit menacé d'une stérilité prochaine : le ciel fut tout en feu pendant tout ce temps-là, & la sécheresse devint si grande qu'on perdoit presque toute espérance de récolte. Le Peuple & les Magistrats eurent recours aux Idoles, selon leur coutume, pour en obtenir de la pluie: la superstition & la politique ont beaucoup de part à ces sortes de cérémo-

nies, le peuple suivant alors les préjugés de son éducation ; & le Magistrat, pour paroître populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du peuple.

L'inquiétude du *Tao* étoit si grande, qu'il se levoit plusieurs fois la nuit pour voir si le ciel ne se couvroit point de nuages. Il avoit déjà envoyé son premier domestique pour me saluer, & pour me faire part de la triste situation où il se trouvoit. Je faisois alors quelques excursions à la campagne : cependant on le pressa de permettre certaines superstitions qui étoient du goût du peuple, mais il le refusa constamment ; il s'avisa seulement d'une pratique assez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettroit dans chaque rue un grand nombre d'enfans, qui pousseroient de temps en temps des cris vers le ciel ; se persuadant que leur innocence seroit capable d'attirer sur la terre la pluie qu'on souhaitoit depuis si long-temps. Ce moyen fut inutile. Enfin, pressé de nouveau par les Mandarins, il eut recours à *Tching-hoang* : (c'est le Génie tutelaire de la ville, & de tout le gouvernement) & il lui fit même un vœu écrit de sa main ; mais

il m'assura dans la suite que si je m'étois trouvé à *Jao-tcheou* , il n'auroit jamais fait ce vœu.

Dès le lendemain de mon arrivée , il m'envoya un exprès , pour m'avertir qu'il vouloit venir lui-même implorer le secours du Dieu que nous adorons , & il me prioit de lui prescrire de quelle maniere il devoit se comporter. Ma réponse fut que Dieu ne vouloit pas être confondu avec de fausses Divinités , quand même on lui donneroit la préférence , & qu'ainsi c'étoit seulement au vrai Dieu qu'il devoit s'adresser. Il me donna sa parole qu'il n'iroit dans aucun temple d'Idole , & que le jour suivant il se rendroit à mon église , & y paroîtroit de la maniere la plus respectueuse. En effet , il y vint à pied depuis son palais , suivi de tous les Mandarins subalternes qui lui faisoient cortège. Ma maison fut tout-à-coup remplie de toute sorte de Mandarins d'armes & de lettres , de plusieurs Lettrés de distinction , & en particulier d'un *Han-lin-yuen* : c'est un Lettré beaucoup plus considérable que les Docteurs ordinaires. La salle contre laquelle l'église est adossée , fut couverte à l'instant de riches carreaux placés sur deux lignes , où tous les

Mandarins se rangerent chacun selon leur dignité. Ils se prosternèrent tous plusieurs fois avec un ordre, un silence & un respect qui me surprit.

La cérémonie achevée, le *Tao* & les principaux Mandarins vinrent me saluer, & m'exhorterent fort d'implorer avec mes Chrétiens l'assistance de notre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvois pas les assurer que nos prieres seroient exaucées ; que Dieu étant libre dispensateur de ses dons, il les fait quand il lui plaît, & à qui il lui plaît : « lorsque les Grands » de l'Empire, leur ajoutai-je, présen- » tent une personne à l'Empereur pour » l'élever à quelque dignité, ils se con- » tentent de lui exposer son mérite & » ses services ; c'est de la bonté & de » de l'équité de l'Empereur que vient » la récompense : il est le maître d'ac- » corder ou de refuser ce qu'on lui » demande, sans que personne ose dé- » s'approuver sa conduite. Il en est de » même ici. Nous faisons des vœux au » Seigneur, nous lui représentons nos » besoins : qu'il exauce nos prieres, » ou qu'il les rejette, il mérite égale- » ment nos hommages & nos respects ».

A peine se furent-ils retirés, que j'assemblai les Chrétiens dans l'église : ils

se mirent en prières , & nous fîmes tous ensemble un vœu à sainte Anne , dont on célébroit la fête ce jour-là , pour obtenir par son entremise le secours nécessaire dans un besoin si pressant. La priere étant finie , le ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluie , dont les premières gouttes tomberent sur le palais du Mandarin. Soit que , selon le cours naturel des choses , la pluie dût arriver ce jour-là , soit que Dieu en ait avancé le temps pour glorifier son saint nom parmi les Infidèles ; il est certain qu'elle fut généralement regardée comme un effet de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvoit seulement qu'elle n'étoit tombée que sur *Jao-tcheou* , & aux environs : mais on eut lieu d'être content le lendemain , car la pluie fut abondante & universelle.

Le *Tao* ne put retenir sa joie : il envoya aussi-tôt à mon église un présent de cierges , de parfums & d'un vase rempli de fleurs des plus estimées du pays , qu'il avoit cueillies de sa propre main , pour être placées sur l'autel. Il voulut aussi rendre de solennelles actions de grâces au souverain Seigneur. Le Maître des cérémonies , suivi des joueurs

de flûtes & de hautbois, m'annonça son arrivée. J'allai au-devant de lui, & je le trouvai qui étoit descendu de sa chaise, & qui se revêtoit de son surtout de cérémonie, & des autres marques de son Mandarinat. Les Grands Mandarins ne paroissent ainsi que dans des jours de cérémonie, ou lorsqu'ils rendent visite à des personnes d'un rang supérieur. La cérémonie se passa avec toutes les marques du plus profond respect : on eût pris le Mandarin pour un de nos Chrétiens les plus fervens.

Au sortir de l'église, je l'invitai à passer dans ma maison, où je lui fis servir une petite collation dont il parut content. Dans l'entretien que j'eus avec lui, je fis tomber le discours sur les vexations que les Infideles faisoient de temps en temps aux Chrétiens, & je le priai d'y mettre ordre. « Vous voyez, » Seigneur, lui dis-je, que le Dieu que » nous adorons, est un grand Maître » qu'on n'invoque pas en vain : cepen- » dant ceux qui font profession de le » servir, sont sujets tous les jours à des » impositions auxquelles ils ne peuvent » se soumettre, sans violer la pureté » de leur foi. On les somme de contri- » buer au culte des Idoles, & parce qu'ils

» qu'ils le refusent, comme ils y sont
 » obligés, on en vient jusqu'à soulever
 » tout un quartier contr'eux; on a voulu
 » même les chasser de la ville. Ils suc-
 » comberont infailliblement sous le
 » pouvoir de leurs ennemis, si vous ne
 » les soutenez de votre autorité. Un
 » édit public que vous feriez porter,
 » les mettroit à couvert de l'oppression;
 » rien n'est plus conforme à votre équité
 » & à l'affection dont vous nous honorés.
 » Le *Tao* me promet de s'opposer à ces
 » exactions injustes : mais dans l'édit que
 » je porterai, me dit-il, il ne fera fait
 » aucune mention des Chrétiens, car il
 » paroîtroit que cette grace seroit man-
 » diée, & peut-être publieroit-on que
 » vous l'auriez achetée. Laissez-moi
 » faire, vous n'en aurez pas moins ce
 » que vous souhaitez ».

Dès le lendemain, il fit afficher l'édit en question, qu'il composa aussi-tôt qu'il m'eut quitté. Il étoit conçu en ces termes.

» La conduite du Seigneur du Ciel est
 » exempte de toute partialité : il est
 » esprit, lumière, équité & droiture.
 » Quiconque s'applique à observer exac-
 » tement tout ce que lui prescrit son
 » devoir; quiconque a une crainte res-

» peçtueufe pour le Seigneur du Ciel,
 » une fidélité inviolable pour fon Prince,
 » une parfaite foumiffion à l'égard de
 » fes parens , un dévouement fincere
 » pour fes amis , celui-là attire fur foi
 » des bénédictions , bien qu'on ne voie
 » pas toujours quand & comment elles
 » lui arrivent.

» Mais , au contraire , fi quelqu'un
 » mene une vie criminelle , libertine ,
 » diffolue ; quand , depuis le matin juf-
 » qu'au foir , il porteroit fur fa tête un
 » brasier , où il brûleroit des parfums
 » en l'honneur des Efprits (1) , les Ef-
 » prits ne lui envoyeront que des mal-
 » heurs : cela eft immanquable. Si les
 » Efprits ne difcernoient pas ce qui eft
 » vertu ou vice dans ceux qui les in-
 » voquent ; s'ils accorderoient indifférem-
 » ment des bienfaits à quiconque s'a-
 » drefle à eux , dès-là ces Efprits pé-
 » cheroient contre le fouverain Sei-
 » gneur , & mériteroient fon indignation.
 » Comment , après cela , ces Efprits
 » feroient-ils en état d'affifter les hom-
 » mes ?

(1) Le mot Chinois *Tchim* , qu'on rend ici par celui d'*Esprit* , fignifie proprement Génie tutélaire.

» Le peuple ignorant & livré dès
 » l'enfance à des erreurs dont il ne
 » revient jamais, ne songe point à quit-
 » ter le vice, & à avancer dans la
 » vertu : il met toute sa confiance dans
 » les vœux qu'il fait aux Esprits, pour
 » en obtenir la santé, & d'autres choses
 » de cette nature : j'apprends même
 » qu'on impose pour cela des taxes sur
 » chaque famille, qu'on fait contribuer
 » l'artisan & le pauvre, & qu'on leve
 » de force ces fortes de contributions :
 » c'est-là un désordre criant. Je défends
 » qu'on fasse désormais rien de semblable
 » dans toute l'étendue de mon Gouver-
 » nement, soit dans les villes, ou à la
 » campagne, soit dans les lieux de grand
 » abord & de commerce. Sous prétexte
 » de demander la santé aux Esprits, on
 » ne fait qu'augmenter la misere du
 » pauvre, & inquiéter les riches, qui sont
 » trop éclairés pour donner dans ces
 » erreurs populaires. Que les Ministres
 » de la justice punissent ceux qui con-
 » treviendront à ce présent édit, &
 » qu'au besoin on ait recours à mon
 » tribunal ».

Trois jours après la publication de
 cet édit, le *Tao* m'invita à dîner. Il me
 combla d'honnêtetés pendant le repas,

& me dit plusieurs fois qu'il n'oublieroit jamais l'insigne faveur qu'il avoit reçue du Dieu des Chrétiens. Je pris delà occasion de lui annoncer les vérités du Christianisme. Il parut, par son silence & par le trouble peint sur son visage, qu'il faisoit attention à mes paroles: les questions même qu'il me fit, pourroient être regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyoit point de Lettrés parmi mes Chrétiens, quoiqu'il y en ait plusieurs dans les autres provinces: je lui fis une réponse dont il parut touché; sçavoir, que le pauvre, comme le riche, étoit également l'objet de notre zèle; que si je vivois ici à la maniere des Chinois, dans la vue de procurer la conversion des Grands & du peuple, il y avoit plusieurs de mes Freres qui passoient leur vie dans les forêts, au milieu des Sauvages, & se rendoient barbares comme eux pour les gagner à Jesus-Christ. Je lui ajoutai ensuite que dans le regne passé, avant la conquête des Tartares, plusieurs Mandarins professoient ouvertement le Christianisme à la Cour, & dans les premières charges des provinces. Sur cela je lui présentai la copie d'un édit qui fut publié il y a

plus de 80 ans, par un Mandarin Chrétien, de même rang que lui, par lequel il rendoit à Dieu de solempnelles actions de graces pour un bienfait semblable à celui qu'il venoit de recevoir. Il prit cet écrit, & voulut le garder : c'étoit ce que je prétendois, car les exemples font beaucoup d'impression sur les Chinois. Peut-être ferez-vous bien aise de le voir; le voici que j'ai traduit presque mot pour mot.

» Moi, *Sun*, (c'est le nom de famille
 » du Mandarin) je fais sçavoir par ce
 » présent édit aux Mandarins de lettres
 » & d'armes, à la noblesse & au peu-
 » ple, que je rendrai en ce jour de so-
 » lempnelles actions de graces au souve-
 » rain Seigneur pour la pluie qu'il a
 » bien voulu nous accorder.

» Le souverain Maître de l'univers a
 » exaucé nos vœux, il a fait descendre
 » sur nous sa miséricorde; la voix de
 » son tonnerre s'est fait entendre, &
 » elle a été suivie d'une pluie abon-
 » dante: tout le pays a eu part à ce
 » bienfait du Seigneur; pourrions-nous
 » manquer à la reconnoissance que nous
 » lui devons?

» Certainement l'univers a un Maître
 » qui l'a formé, & qui le conserve;

» cependant les hommes s'adressent aux
 » démons, au lieu de recourir à l'Au-
 » teur de toutes les créatures ; ils aban-
 » donnent leur Souverain légitime pour
 » s'attacher à un usurpateur.

» Quoi de plus injuste & de plus ri-
 » dicule que le culte des Esprits ! on
 » leur immole des victimes, on leur
 » fait des libations, on brûle pour eux
 » de la monnoie de papier doré, dans
 » la persuasion où l'on est que ces of-
 » frandes leur sont utiles. Prétendre que
 » les Esprits ont besoin de ces choses,
 » c'est les assujettir à la condition com-
 » mune des hommes : comment peut-
 » on penser après cela qu'ils président
 » à l'univers ? S'imaginer que les Esprits
 » font cas de la monnoie de papier,
 » c'est les croire moins raisonnables
 » que les hommes ; & l'on dira que
 » de tels Esprits sont les Seigneurs de
 » l'univers ? Ce qu'un homme est inca-
 » pable de faire, on l'attribue à ces
 » prétendus Maîtres du monde : *offrez-*
 » *leur des viandes & du vin, vous pouvez*
 » *en espérer des bienfaits.* C'est avoir de
 » ces Esprits l'opinion qu'on ne vou-
 » droit pas avoir du Mandarin le plus
 » avide.

» J'ai une idée bien différente de ce-

» lui que j'adore : le véritable Seigneur
» est un pur Esprit, rien ne lui est ca-
» ché, il voit tout, il connoît tout ;
» cette doctrine est aisée à comprendre,
» cependant bien peu la connoissent.
» Pour moi j'ai eu le bonheur d'ap-
» prendre cette doctrine & de la croire ;
» c'est pourquoi je vous déclare qu'au-
» jourd'hui je sortirai de mon palais,
» revêtu de mes habits de cérémonie,
» pour remercier de ses bienfaits le
» Maître souverain de toutes choses.
» Un de mes officiers monté à cheval,
» portera devant moi le tableau du saint
» chiffre du Seigneur. (c'est-à-dire le
» nom de Jésus) Je fais sçavoir mes vo-
» lontés par ce présent écrit, afin que
» l'on s'y conforme. Daté de la qua-
» trieme année du regne de l'Empereur
» Tsun-tchim, le 10^e du 5^e mois.

Il y a lieu de croire que cet édit,
qui est d'un grand Mandarin, servira à
confirmer notre *Tao* dans les sentimens
favorables qu'il paroît avoir pour notre
sainte religion, & pour ceux qui l'em-
braffent.

Je ne puis finir cette lettre sans vous
faire part de quelque chose d'assez sin-
gulier, touchant la maniere dont deux
enfans ont reçu cette année le baptême.

Deux Chrétiens de *Kim te tchim* traversoient une chaîne de montagnes ; ils rencontrèrent sur le chemin un homme tout éploré, qui tenoit entre ses bras un petit enfant qui se mouroit, & le portoit à un temple d'idoles pour y demander sa guérison. Un de ces deux Chrétiens qui étoit Médecin, considéra attentivement l'enfant, & jugea qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre ; il consola le pere le mieux qu'il put, & l'entretint du bonheur qu'il pouvoit procurer à son fils, s'il consentoit qu'on lui administrât le baptême. Le pere pressé par les exhortations du Néophyte, donna son consentement : la difficulté fut de trouver de l'eau ; on étoit dans un pays aride, & fort éloigné des endroits où l'on eût pu en aller querir. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils virent passer un homme chargé de deux sceaux d'eau, & l'enfant fut baptisé sur l'heure. Celui qui leur avoit servi de l'eau, disparut un instant après, sans qu'on pût avoir connoissance ni d'où il venoit, ni à quel dessein il portoit de l'eau dans un lieu aussi desert que l'étoit celui-là. Nos Chrétiens trouvent en cela du prodige : pour moi je me contente d'admirer la providence de Dieu sur ses Elus.

Cette même Providence ne m'a paru gueres moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à seize mois; ce fait est hors de doute. Sa mere, après que le terme ordinaire de sa grossesse fut expiré, ressentoit de temps en temps les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir se délivrer de son fruit. Moi-même étant à *Kim te tchim*, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de son dixieme mois on la transportât en chaise dans le lieu où les Chrétiens étoient assemblés; j'allai la confesser & la communier dans sa maison. Des Médecins peu habiles vouloient user de remedes violens, s'imaginant qu'elle portoit dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou même quelque monstre. Mais Dieu touché sans doute de la vertu du pere & de la mere, ne permit pas que ce conseil prévalût. Vers la fin du seizieme mois notre Chrétienne accoucha d'un fils plein de vie que je baptisai. Il me parut avoir à six mois toute la force qu'ont les enfans ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs Infideles, qui lui insultoient auparavant sur son malheur, & qui l'attribuoient à

la religion chrétienne qu'elle avoit embrassée depuis peu de temps.

Permettez - moi , en finissant cette lettre , d'ajouter ce que le Pere Contencin m'écrit de Peking : c'étoit au mois de février que je reçus sa lettre , dans laquelle il me mandoit que depuis quelques mois on comptoit dans notre église onze cens baptêmes ; & que depuis l'année 1700 , on en comptoit près de cinquante mille dans les trois églises de Peking. Le même Pere alla visiter vers ce temps-là nos Missions du nord près de la grande muraille , où il conféra le baptême à soixante-dix personnes. Huit Chrétiens , dont six sont chefs de famille , vinrent le trouver de dix lieues au-delà pour participer aux saints Mysteres. Quoiqu'ils soient Chinois , ils sont comme naturalisés parmi les *Tsao ta tse* ; c'est une sorte de Tartares parmi lesquels ils vivent. Le salut d'une infinité de Peuples dépend de la conversion de la Chine : c'est pour les personnes qui aiment véritablement Jesus-Christ , & qui desirerent le faire aimer de toutes les Nations , un grand motif d'aider les Missionnaires , soit par des prieres ferventes , soit par les autres secours qu'ils peuvent leur procurer. Je suis avec

bien du respect en l'union de vos saints sacrifices, &c.

L E T T R E

*Du Pere Jacquemin, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus, au Pere Procureur
des Missions des Indes & de la Chine.*

De l'Isle de Tsong-ming, dans la province
de Nanking, le 1^{er} septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

L'isle de Tsong-ming d'où j'ai l'honneur de vous écrire, & qui est le lieu de ma Mission, n'est pas fort éloignée du continent de la Province de *Nanking*, elle n'en est séparée à l'ouest que par un bras de mer, qui n'a pas plus de cinq ou six lieues. Elle est située sous le 33^e degré de latitude nord.

Ceux que j'ai consultés sur son origine, assurent qu'elle s'est formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à *Nanking*, a entraîné de diverses

provinces qu'il arrose. C'est pourquoi, outre le nom de T'fong-ming qu'on lui donne, on l'appelle communément *Kiang-ché*, ce qui signifie langue de *Kiang*, soit parce qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a assez la figure d'une langue; soit parce qu'elle est placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La maniere dont cette isle a commencé de se peupler, ne lui est pas fort honorable : c'étoit anciennement un pays sauvage & desert, tout couvert de roseaux; on y reléguoit les bandits & les scélérats dont on vouloit purger l'Empire. Les premiers qu'on y débarqua, se trouverent dans la nécessité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs alimens du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs & industrieux : ils défricherent cette terre inculte, ils en arracherent les plantes inutiles, ils semerent le peu de grains qu'ils avoient apportés, & ils ne furent pas longtemps sans recueillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années, une partie du terroir qu'ils avoient cultivé, devint si fertile, qu'elle leur fournit abondamment de quoi vivre.

C'est ce qui fit naître la pensée à

quelques familles Chinoises, qui avoient de la peine à subsister dans le continent, de venir habiter une terre, dont la culture pouvoit les tirer de l'extrême indigence où elles étoient. Elles se transplantèrent donc dans l'Isle, & partagerent entre elles tout le terrain. Mais ces nouveaux-venus ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'étoient donnée, appellerent dans la suite à leur secours d'autres familles du Continent : ils leur cederent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles payeroient tous les ans en diverses denrées, une rente proportionnée à la récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle *Quo trou*, & il subsiste encore maintenant dans tout le pays.

L'isle de *Tsong-min* n'étoit pas alors d'une aussi vaste étendue qu'elle l'est à présent. Dans la suite des temps plusieurs petites Isles s'étant rassemblées peu à peu autour de celle dont je parle, elle s'y réunirent insensiblement, & formerent enfin toutes ensemble un terrain continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieues de longueur, & cinq à six lieues de largeur.

La première année que j'arrivai dans l'Isle, je crus, sur le rapport que m'en

firent les Insulaires, qu'elle s'étendoit de l'est à l'ouest : mais l'ayant parcouru quelque temps après, & l'ayant même côtoyé par mer, je trouvai qu'elle s'étendoit du sud-est au nord-ouest.

Il n'y a dans tous les pays qu'une ville, qui est du troisième ordre ; elle est petite, si on la compare aux autres villes de l'Empire : elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, & entourées de fossés pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du ciel que s'y amassent, & qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrain y est uni, & on n'y voit point de montagnes : on ne s'apercevrait pas même que les endroits les plus proches de la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignés, si l'on n'y voyoit de profonds canaux qu'on y a creusés, & qu'on a bordés de chaussées fort élevées pour mettre la campagne à couvert des inondations.

L'air du pays est tempéré : il est sain quoique les pluies qui tombent en abondance, sur-tout au printemps, & au milieu de l'été, le rendent fort humide. Si les pluies arrivent au même temps que les grandes marées, une partie de la

campagne en est inondée : cette inondation finit à mesure que la marée baisse, mais elle rend l'eau des puits très-mauvaise à boire. On supplée à cet inconvénient, en recueillant l'eau qui tombe du ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie, & se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de 12 jours : la neige qui couvre alors la terre, n'y est jamais fort haute, & elle se fond aux premiers rayons du soleil. Il n'en est pas de même de la chaleur qui y dure près de deux mois, & qui y seroit excessive, si elle n'étoit modérée de temps en temps par des vents & par des pluies d'orage accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du ciel, & que la foudre n'écrase quelques-uns de ces Infulaires. Les Infideles regardent ces accidens comme des châtimens du ciel ; & quelque chose qu'on leur dise au contraire, on ne sçauroit leur ôter de l'esprit, que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre, ne soient de méchantes gens & indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du nord-est des coups de vent terribles, que nous appellons

ouragans sur nos mers, & que les gens du pays appellent *Pao-fong*, c'est-à-dire, vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur résiste, arbres, maisons, tout est renversé : pendant deux ou trois jours que regnent ces vents, ils ruinent entièrement les travaux des pauvres gens de la campagne, & détruisent l'espérance des plus abondantes récoltes. Ces vents furieux soufflent d'ordinaire vers la fin de juillet, à la mi-août, & au commencement de septembre. Malheur aux vaisseaux qui se trouvent alors sur les côtes de la Chine, il est rare qu'ils échappent au naufrage.

Nos Insulaires se souviendront longtemps des désordres que causa un de ces ouragans la nuit du premier jour de leur 6^e lune, en la 35^e année du règne de l'Empereur qui est aujourd'hui sur le trône. Il s'éleva dès le matin un vent violent, sa fureur augmenta durant la nuit & la mer en fut tellement agitée, qu'elle franchit ses bornes, & se répandit à plus d'une lieue loin dans l'Isle. Toute la récolte de l'année fut perdue, les maisons furent renversées, des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans furent engloutis dans les eaux : il ne se sauva que peu de person-

nes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nâge, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré. Cependant quand je parcours cette partie de l'Isle, qui a été si maltraitée depuis peu d'années, je la trouve aussi peuplée & aussi bien cultivée, que les terres les plus reculées de la mer, qui n'ont rien à souffrir de l'inondation.

Au reste le pays est fort agréable : la multitude des maisons dont la campagne est toute semée, fait un bel effet à la vue. D'espace en espace on voit de gros bourgs, où il y a quantité de boutiques de marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut désirer. Les unes sont garnies de foeries & d'étoffes somptueuses ; on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux nécessités, & même aux délices de la vie. Dans d'autres on trouve tout ce qui sert aux choses du ménage, comme sont les meubles, & les autres ustensiles domestiques.

De plus il y a entre chaque bourg autant de maisons répandues çà & là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. A la vérité ces maisons ne sont rien moins que magnifiques : car à la réserve de celles des riches qui sont bâties de brique, & couvertes de tuiles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toit de chaume, & sont construites de simples roseaux entrelassés les uns dans les autres. Cette simplicité n'a pourtant rien de méprisable. Les arbres plantés de côté & d'autre le long des fossés pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins qui sont fort étroits, parce que le terrain y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de marchands qui vendent des rafraîchissemens aux voyageurs. On s'imagineroit presque que toute l'isle, dans les endroits où elle est le mieux cultivée, n'est qu'un seul village d'une étendue immense.

Vous me demanderez sans doute, mon Révérend Pere, comment un si grand peuple peut subsister dans une Isle qui n'est pas, ce semble, d'une étendue proportionnée au nombre de ses habitans :

mais le détail dans lequel je vais entrer, satisfera pleinement à cette difficulté, & à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'isle étant aussi peuplée qu'elle l'est, vous jugez bien qu'il n'est pas possible que le gibier s'y conserve; aussi n'en trouve-t'on point, & ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon est la plus commune, & en même temps la plus estimée. Il faut convenir qu'elle est meilleure qu'en Europe; mais au goût de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui lui soit comparable.

Il y a un grand nombre de grosses oyes, de canards domestiques, & encore plus de poules, qui ne laissent pas d'être aussi chères qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Espagne, & dans le Bresil. En hiver les côtes de la mer sont toutes couvertes de canards sauvages qu'on prend dans des pieges. On y nourrit aussi quantité de buffles, mais ils ne servent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force & d'une grandeur extraordinaires, sont cependant si dociles & si traitables, qu'un jeune enfant s'en rend le maître, & les conduit par-tout où il veut. Les chevaux y sont rares: à la réserve de ceux

qui font destinés à monter la cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en ayent, encore est-ce plutôt pour affecter un certain faste, que pour s'en servir au besoin. De gros ânes sont la monture ordinaire, même des personnes les plus distinguées.

La terre y porte peu de fruits : on y voit de gros citrons auxquels on ne touche point : ils ne servent que d'ornemens dans les maisons : on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, & cela uniquement pour divertir la vue, & pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à assaisonner les viandes, des abricots qu'on pourroit manger, si l'on se donnoit le temps de les laisser mûrir sur l'arbre, de grosses pêches, qui ne sont gueres moins bonnes que celles d'Europe, mais dont il faut user sobremment, parce qu'elles donnent la dysenterie, qui est mortelle en ce pays-ci.

Le meilleur fruit qu'on y trouve, c'est le *Setse*. Il est de la grosseur de nos pommes : sa peau est fine, unie, & délicate : elle couvre une chair molle & rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs & aplattis. Ce fruit n'est mûr que vers le commen-

cement de l'automne : il est agréable au goût, fort rafraîchissant, & ne nuit point à la santé. On y voit aussi de gros melons d'eau, qu'ils appellent melons d'occident : la chair en est rouge, & remplie d'une eau fraîche & sucrée, qui défaltere dans les grandes chaleurs.

Enfin dans toutes les saisons de l'année il croît toutes sortes d'herbes & de légumes qu'on ne connoît point en Europe. De la graine de ces herbes on fait ici une huile qui tient lieu de beurre & qui est d'un grand usage pour les sauces. Les cuisiniers de France, qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, seroient surpris de voir que nos Chinois ont porté l'invention en matière de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de simples fèves qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chan-tong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur riz & de leur bled, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vue & au goût.

Le terroir ne souffre point de vignes, cependant toute l'isle a du vin en abondance. Outre celui que les Mandarins

font venir pour leur table d'une ville du troisieme Ordre de la province, qui passe pour être très-délicat; ces Insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espece particuliere de riz différent de celui dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le peuple. Voici comment ils s'y prennent pour faire ce vin : ils laissent tremper le riz dans l'eau, avec quelques ingrediens qu'ils y jettent, pendant vingt & quelquefois trente jours : ils le font cuire ensuite : quand il s'est liquéfié au feu, il fermente aussi-tôt, & se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux : sous cette écume se trouve un vin très-pur : on le tire à clair, & on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau de vie, qui n'est gueres moins forte que la nôtre.

La situation de l'Isle feroit juger que la plupart de ses habitans s'occuperoient de la pêche ; néanmoins il y en a très-peu qui soient pêcheurs de profession. Le poisson qu'on y trouve de toute espece, vient du côté de terre ferme. Une infinité de barques qui en sont chargées, y abordent en certaines saisons de l'année. Parmi ces barques, il y en

a toujours dix ou douze remplies de Chrétiens des différentes églises du continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour se confesser, & participer à la sainte Table. C'est d'ordinaire le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, que les hommes se rendent à mon église : le lendemain, ou quelques jours après, je vais dans la maison d'un Chrétien, où les femmes se rassemblent, & où je leur administre les sacremens. Je suis charmé de leur foi & de leur piété ; & je suis persuadé que ces pauvres gens feront un jour aussi grands dans le Ciel, qu'ils paroissent ici-bas méprisables aux yeux des hommes.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'isle : je m'attacherai seulement à quelque espece particuliere, dont on n'a point de connoissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, & qui pese environ quarante livres, est celui qu'ils appellent *tcho-kia-yu*, c'est-à-dire, *l'encuirassé*. Ils le nomment ainsi, parce que effectivement il a sur le dos, sous le ventre & aux deux côtés, une suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite, & posées les unes sur les autres

à-peu-près comme sont les tuiles sur nos toîts. C'est un poisson excellent, dont la chair est fort blanche, & qui ressemble assez à celle du veau pour le goût.

Quand le temps est doux, on pêche une autre sorte de petit poisson fort délicat, que les gens du pays appellent *poisson de farine*, à cause de son extrême blancheur, & parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux petits cercles d'argent, fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quarante livres pesant d'un seul coup de filet.

Mais, à mon sens, le meilleur poisson qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pêche à la quatrième & cinquième lune : il approche assez de nos brames de mer, & il pèse cinq à six livres. Il se vend d'ordinaire huit sols la livre sur le lieu de la pêche, & le double à vingt lieues dans les terres où on le transporte.

A peine cette pêche est-elle finie, que des côtes de la Province de *Tche-Kiang*, il arrive de grands vaisseaux chargés d'une autre espèce de poisson frais, qu'on nomme *le poisson jaune*, à cause de sa couleur.

couleur. Il ressemble aux morues de Terre-veuve. Il n'est pas croyable combien il s'en consume dans la saison depuis les côtes de *Fokien* jusqu'à celles de *Chan-tong*, outre la multitude prodigieuse qu'on sale dans le pays même où se fait la pêche. On le vend à très-vil prix, quoique les Marchands ne puissent l'aller chercher sans s'engager dans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du Mandarin la permission de faire le commerce, louer ensuite un vaisseau, aller à vingt lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magasins durant l'hiver pour ce trafic, enfin acheter le poisson à mesure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de cale du vaisseau sur des couches de glace, de la même manière qu'à Dieppe on arrange les harangs dans des tonnes. C'est par ce moyen que, malgré les plus grandes chaleurs, ce poisson se transporte dans des ports éloignés, & y arrive aussi frais que s'il sortoit de la mer. Il est aisé de juger combien cette pêche doit être abondante, puisque le poisson se vend à si bon compte, nonobstant la dépense que font les marchands qui l'apportent.

Quelque grand que soit le commerce

qui s'en fait dans l'isle , il ne suffiroit pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans. Ainsi , depuis la sixieme jusqu'à la neuvieme lune , ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer , qui s'étendent depuis l'embouchure du *Kiang* , jusqu'à la province de *Chan-tong*. C'est-là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune , se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout y est disposé de telle sorte , que les eaux s'écoulent aussi-tôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec , on le prend sans peine , on le sale , on le vend aux marchands de l'isle , qui en chargent leurs vaisseaux à peu de frais. Ainsi , comme vous voyez , nos insulaires ne subsistent que de la pêche & du cochon salé , dont ils ont soin de faire bonnes provisions.

Depuis vingt à trente ans , la mer , d'année en année , a tellement rongé le terrain de l'isle le plus proche de la terre ferme , que ceux qui , dans leur jeunesse , cultivoient leurs terres à plus d'une lieue de la mer , ont été obligés , ces dernieres années , de rebâtir leurs maisons dans le peu de terrain que la mer ne leur avoit pas encore enlevé :

mais ce qu'elle avoit dérobé d'un côté, elle l'a restitué de l'autre : en sorte qu'on voit à présent de vastes campagnes ensemencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques. J'allai l'an passé dans une de ces campagnes qui a trois lieues de longueur, & demi-lieue de largeur : elle est déjà jointe à la terre de l'isle par une de ses extrémités, & elle s'y joindra bientôt toute entière. J'appris qu'il y avoit là huit familles Chrétiennes, qui depuis long-temps n'avoient vu aucun Missionnaire. Je les visitai, & après les avoir confessés & communiés, je baptisai onze adultes. Ma présence a beaucoup consolé ce petit nombre de Chrétiens ; ils ont pris le dessein de bâtir incessamment une chapelle, & je leur ai promis de les aller voir tous les ans.

La terre n'est pas la même dans toute l'isle : il y en a de trois sortes dont le rapport est bien différent. La première est située vers le nord, & ne se cultive point : elle est à-peu-près comme sont nos prairies ; les roseaux qui y croissent naturellement, sont d'un revenu très-considérable. On emploie une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la campagne ; l'autre partie sert à brûler, & fournit le chauffage, non-seulement

à tout le pays, mais encore à une partie des côtes voisines de la terre ferme.

La seconde espece de terre est celle qui, depuis la premiere, s'étend jusqu'à la mer du côté du midi. Ces insulaires y font tous les ans deux récoltes; l'une de grains, qui est générale, se fait au mois de mai; l'autre se fait de riz ou de coton: celle-là au mois de septembre, & celle-ci un peu après. Leurs grains sont le froment, l'orge, & une espece de bled barbu, qui, bien que semblable au seigle, est pourtant d'une autre nature.

La culture du riz est la plus pénible. Dès le commencement de juin, ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, & qui communiquent de tous côtés; ils emploient pour cela certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais, ou pour vider les bâtardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs, & toujours le pied dans l'eau. Après ce premier travail, ils rompent les mottes de terre avec la tête de leur hoyau; & par le moyen d'une machine de bois sur laquelle un homme se tient debout, & est tiré par

un buffle qu'il conduit , ils unissent le terroir , afin que l'eau se répande partout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le riz qu'un mois auparavant ils avoient semé fort épais dans un autre canton , & ils le transplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le riz commence à paroître , leur soin doit être d'arracher les mauvaises herbes qui seroient capables de l'étouffer : ils doivent encore veiller , sur-tout dans les grandes chaleurs , à ce que leurs champs soient toujours inondés des eaux de la mer qui remplissent leurs canaux. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que , par une disposition admirable de la Providence , ces eaux qui sont salées pendant tout le reste de l'année , deviennent douces & propres à fertiliser leurs terres , précisément au temps qu'ils en ont besoin pour les cultiver.

La récolte du coton demande moins de soin & de fatigues. Le jour même qu'ils ont moissonné leurs bleds , ils sement le coton dans le même champ ; & ils se contentent de remuer , avec un râteau , la surface de la terre. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la rosée , il se forme peu-à-peu un arbrisseau de la hauteur de deux

pieds. Les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu du mois d'août d'ordinaire elles sont jaunes , & quelquefois rouges. A cette fleur succede un petit bouton qui croît en forme d'une gouffe de la grosseur d'une noix. Le quarantieme jour depuis la fleur , cette gouffe s'ouvre d'elle-même ; & se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême , & de la figure des coques de vers-à-soie. Elles sont attachées au fond de la gouffe ouverte , & contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est temps de faire la récolte : néanmoins , quand il fait beau temps , on laisse le fruit encore deux ou trois jours exposé au soleil ; la chaleur l'enfle , & le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres du coton sont fortement attachées aux semences qu'elles renferment , on se sert d'un rouet pour les en séparer. Ce rouet a deux rouleaux fort polis , l'un de bois , & l'autre de fer , de la longueur d'un pied , & de la grosseur d'un pouce. Ils sont tellement appliqués l'un à l'autre , qu'il n'y paroît aucun vuide : tandis qu'une main donne le mouvement au

premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, & passe d'un côté, pendant que la semence reste nue & dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, & on en fait des toiles.

Il y a une troisième sorte de terre qui est stérile en apparence, & qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandue par arpent dans divers cantons de l'Isle du côté du nord. On en tire une si grande quantité de sel, que non-seulement toute l'Isle en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme, qui viennent en chercher secrètement pendant la nuit. Ils l'achètent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent; car s'ils sont surpris par les Mandarins, leurs barques & leur sel sont confisqués, & de plus ils sont condamnés, selon les loix, à quatre ou cinq années de galère. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts, un moyen infallible d'éviter le châtiement; qu'un des amis du coupable, en saluant le Mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une dizaine de

pistoles, le Mandarin juge aussi-tôt qu'il s'est trompé, & qu'il a pris pour du sel les diverses marchandises qui étoient dans la barque.

Il seroit assez difficile d'expliquer comment il se peut faire que certaines portions de terre dispersées dans tout un pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur sont contigues, sont très-fertiles en bled & en coton. Il arrive même souvent que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées, ce sont-là de ces secrets de la nature que l'esprit humain s'efforceroit vainement de pénétrer, & qui doivent servir à lui faire admirer de plus en plus la grandeur & la puissance de l'Auteur même de la nature.

Peut-être ferez-vous bien aise de sçavoir de quelle maniere on tire le sel de la terre dont je parle: le voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, & on l'éleve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le soleil en a seché la surface, & qu'elle paroît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enleve, & on la met en divers monceaux qu'on a

soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluie ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu penchées, & qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur; puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par-tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainsi épurée ne devient pas pour cela inutile; on la met à quartier; au bout de quelques jours, quand elle est sèche, on la réduit en poussière, après quoi on la répand sur le terrain d'où elle a été tirée: elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel; qu'on tire encore une fois de la même manière que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, les femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties sur le lieu même, à faire bouillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se

partage également sous les bassins, & s'exhale en fumée par un long tuyau dressé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux salées ont bouilli quelque temps, elles s'épaississent, & se changent peu-à-peu en un sel très-blanc, qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec.

Des forêts entières suffiroient à peine pour entretenir le feu nécessaire au sel qui se fait pendant toute l'année : cependant on ne trouve aucun arbre dans l'Isle. La Providence y a suppléé en faisant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines. Il y a là un grand nombre de Chrétiens pleins de ferveur & de piété, qui ont une église dédiée aux saints Anges. La première fois que je les visitai, ils me firent remarquer ce trait de la Providence à leur égard. « Voyez, me disoient-ils, » combien cette aimable Providence est » attentive à nos besoins; car enfin, s'il » nous falloit aller chercher bien loin » ces roseaux que nous trouvons sous » la main, nous ne pourrions jamais » résister à une semblable fatigue, & » nos terres nous deviendroient par-là » tout-à-fait inutiles ».

Le grand commerce qui se fait dans l'Isle, sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qu'ils employent aux divertissemens & aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de-là tout est en mouvement dans la ville & à la campagne. Les uns apportent des provinces de *Kiang-si* & du *Hou-quang* une quantité prodigieuse de riz, celui qu'on recueille dans toute l'Isle suffisant à peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les villes du continent leur coton & leurs toiles, & en reviennent avec toute sorte de denrées, & avec d'autres marchandises qu'ils débitent en très-peu de temps. J'ai vu des marchands, par exemple, qui trois ou quatre jours après leur arrivée, avoient vendu jusqu'à six mille bonnets propres de la saison.

Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui, avec un peu d'économie, trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On voit quantité de familles, qui n'ont pour tout fonds que cinquante sols ou un écu: & cependant le pere, la mere avec deux ou trois enfans, vivent

de leur petit négoce , se donnent des habits de soie qu'ils portent aux jours de cérémonie , & amassent en peu d'années de quoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre , & c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands qui se voit cinquante sols , achete du sucre , de la farine & du riz. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour , pour allumer , comme on parle ici , le cœur des voyageurs. A peine sa boutique est-elle ouverte , que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois , qui , dès le matin , viennent en foule dans la ville ; par les vendeurs de roseaux , par les ouvriers , les porte-faix , les plaideurs , & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit , au bout de quelques heures , vingt-sols au-delà de la somme principale , dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

La monnoie dont on se sert pour le commerce , est la même qui est en usage dans tout l'Empire ; elle consiste en divers morceaux d'argent de toute sorte de figures qu'on pese dans de petites balances portatives , & en des deniers de cuiyre enfilés dans de petites cordes

centaine par centaine jusqu'au nombre de mille. Leur argent n'est pas tout de même titre. Il s'en trouve du titre de 90 jusqu'à celui de 100, qui est le plus fin. On en voit aussi du titre de 80, c'est celui qui est de plus bas aloi: il n'est point de mise, à moins que l'on n'en augmente le poids jusqu'à la valeur de celui qui doit passer dans le commerce.

La livre d'argent est du poids de deux de nos écus: il y en a du poids de 6, de 7, & même de 50, d'autres de la valeur de 250 de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, & on les employe pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail: il faut les mettre au feu, les battre, les applatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, & d'en donner le poids dont on est convenu. D'où il arrive que le paiement est toujours beaucoup plus long & plus embarrassant que n'a été l'achat. Ils avouent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoies d'un prix fixe & d'un poids déterminé; mais ils disent que leurs Provinces fourmilleroient aussitôt de faux monnoyeurs, ou de gens qui

altéreroient les monnoies ; & que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on coupe l'argent, à mesure qu'on en a besoin, pour payer le prix de ce qu'on achete.

Pour vous donner une idée entière de ce pays, il faut encore, mon Révérend Père, vous entretenir de la manière dont il est gouverné, & des diverses conditions de ses habitans. Toute l'Isle se partage en quatre sortes de personnes. Le premier ordre est celui des Mandarins, soit qu'ils soient Mandarins d'armes, ou qu'ils soient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang, & fait à-peu-près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a sous lui quatre Mandarins, dont l'emploi répond assez à celui de nos Capitaines : quatre autres Mandarins dépendent d'eux & sont comme leurs Lieutenans : ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à sa dignité ; & quand il paroît en public, il est toujours accompagné d'une escorte d'Officiers de son tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes, par-

tie cavalerie, partie infanterie. Les soldats font du pays même, & y ont leur famille. On leur paye de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de cinq sols d'argent fin, & d'une mesure de riz par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sols de plus, & deux mesures de petites fèves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de temps-en-temps la revue de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs fleches, leurs cuirasses & leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de trente ou de quarante coups de bâtons. On leur fait faire aussi l'exercice, si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse & sans ordre qu'ils font à la suite du Mandarin. Hors de-là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix regne depuis tant d'années, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe, cette profession est regardée de la plupart comme une

fortune qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis, ou par les présens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier des Mandarins de Lettres, est le Gouverneur de la ville & de tout le pays; c'est lui seul qui administre la Justice: il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paie à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelques démêlés, ou que le désespoir a porté à se donner la mort. Deux fois le mois, il donne audience aux vingt-sept Chefs de quartiers répandus dans l'Isle, & il s'informe exactement de ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue les passeports aux barques & aux vaisseaux; il écoute les plaintes & les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple: tous les procès viennent à son Tribunal; il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels; mais sa sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur; & comme les Tribunaux de la Province, & encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'af-

faïres, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois autres subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces charges ressemblent assez à celles des Lieutenans particuliers de nos Présidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, & seulement en ce qui concerne les examens & les degrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau temps. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par-tout des ordonnances qui prescrivent un jeûne universel : il est défendu alors aux Bouchers & aux Traiteurs de rien vendre, sous des peines grieves : cependant, quoiqu'ils n'étaient pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'ordonnance. Le Mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres Mandarins vers le temple de l'Idole, il

allume sur son autel deux ou trois petites baguettes de parfum , après quoi tous s'asseient : pour passer le temps , ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble , & enfin ils se retirent. C'est ce qu'ils appellent demander de la pluie ou du beau temps.

Il y a deux ans que le Viceroi de la Province , s'impatientant de voir que la pluie n'étoit point accordée à ses demandes réitérées , envoya un petit Mandarin dire de sa part à l'Idole , que s'il n'y avoit pas de pluie à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la ville & feroit raser son temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage , ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces , car le jour marqué arriva sans qu'il y eut de pluie. Le Viceroi , offensé de ce refus , songea à tenir sa parole : il défendit au peuple de porter son offrande à l'Idole ; il ordonna qu'on fermât son temple , & qu'on en scellât les portes , ce qui fut exécuté sur le champ ; mais la pluie étant venue quelques jours après , la colere du Viceroi s'appaîsa , & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le second rang dans l'Isle. On appelle ainsi ceux qui

ont été autrefois Mandarins dans d'autres Provinces, (car on ne peut l'être dans son propre pays,) soit qu'ils aient été cassés, & presque tous sont de ce nombre ; soit que d'eux-mêmes ils aient quitté le Mandarinat, avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y aient été forcés par la mort de leur pere ou de leur mere ; car un Mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussi-tôt se dépouiller de sa Charge, & donner par-là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des Nobles ceux qui, n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés Littéraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre & respecter du peuple.

Le troisieme Ordre est celui des Lettrés. On compte dans l'Isle près de 400 Bacheliers. Trois d'entre eux sont Chrétiens: il y a aussi deux Bacheliers d'armes, sept ou huit Licentiés, & trois ou quatre Docteurs. Outre cela, il s'y trouve une infinité de gens d'étude qui, depuis l'âge de quinze à seize ans, jusqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur,

qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au degré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le desir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilège d'être admis à son audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui; honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

Enfin le dernier ordre comprend tout le peuple. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul Mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple quarré de papier scellé de son sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des villes & des villages, & il est aussi-tôt obéi. Il ordonna, l'an passé, qu'on creusât tous les canots qui sont dans l'Isle; ses ordres furent exécutés en moins de quinze jours.

Une si prompte obéissance vient de la crainte & du respect que le Mandarin s'attire par la maniere dont il conduit un si grand peuple. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil; il est

superbement vêtu ; son visage est grave & sévère : quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte , toute dorée ; il est précédé de tous les gens de son Tribunal , dont les bonnets & les habits sont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux côtés de la rue ; les uns tiennent devant lui un parasol de soie, les autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre ; & d'espace en espace , avertissent à haute voix le peuple de se tenir dans le respect à son passage ; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer : le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui sçait qu'il n'échapperait pas aux châtimens que lui feroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ses ordres.

Quoique ces Insulaires passent pour être plus grossiers que les gens du continent, je trouve néanmoins que leurs manieres ne sont gueres moins polies ni moins honnêtes que celles des autres Chinois que j'ai connu ailleurs. Ils gardent dans les villages, comme à la ville, toutes les bienféances qui conviennent au rang d'un chacun, soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent, ou bien

qu'ils se rendent visite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de respect & de civilité, dont ils usent en se parlant. En voici quelques-uns. Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *fì sìn*, disent-ils, *vous prodiguez votre cœur*. Si on leur a rendu quelque service, *siè po tsin*, *mes remerciemens ne peuvent avoir de fin*. Pour peu qu'ils détournent une personne occupée, *fàn laó*, *je vous suis bien importun*. *Te tsoi*, *c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté*. Quand on les prévient de quelque honnêteté *po càn*, *po càn*, *po càn*. *Je n'ose*, *je n'ose*, *je n'ose*, c'est-à-dire, souffrir que vous preniez cette peine là pour moi. Si l'on dit quelque parole qui tourne tant soit peu à leur louange, *Kì càn*, *comment oserois-je*, c'est-à-dire, croire de telles choses de moi. Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger, *yeoù mán*, ou bien, *tài mán*. *Nous vous avons bien mal reçus; nous vous avons bien mal traité*. Ils ont toujours à la bouche de semblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux; mais je ne voudrais pas répondre que le cœur y eût beaucoup de part.

Il n'y a gueres de peuple qui craigne

d'avantage la mort que celui-ci, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, surtout parmi les personnes du sexe, qui se la procurent, ou par colere, ou par désespoir. Mais il semble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article : tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les employera à se faire construire un cercueil plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

J'ajouterais que je n'ai point vu de nation plus curieuse que celle des Chinois : ils veulent tout voir & tout entendre. Du reste, ils sont doux & paisibles, quand on ne les irrite pas ; mais violens & vindicatifs à l'excès, quand ils ont été offensés. En voici un exemple : il n'y a que trois ans que nos Insulaires s'aperçurent que le Mandarin avoit détourné à son profit une grande partie du riz que l'Empereur, dans un temps de stérilité, envoyoit pour être distribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accuserent à un Tribunal supérieur, & prouverent que de quatre cens charges de riz qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix. Le Mandarin fut cassé

sur l'heure de son emploi ; quand il fut sorti de la ville pour prendre le chemin de la mer , il fut bien surpris de ne point trouver à son passage ni tables chargées de parfums , comme c'est la coutume , ni personne qui tirât ses bottes pour lui en chauffer de nouvelles. Il étoit pourtant environné d'une foule prodigieuse de peuple , mais ce n'étoit rien moins que pour lui faire honneur que ce grand monde étoit accouru ; c'étoit pour l'insulter , & pour lui reprocher son avarice. Les uns l'inviterent par dérision à demeurer dans le pays , jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le riz que l'Empereur lui avoit confié pour le soulagement des peuples : d'autres le tirèrent hors de sa chaise , & la briserent : plusieurs se jetterent sur lui , déchirerent ses habits , & mirent en pieces son parasol de soie. Tous le suivirent jusqu'au vaisseau , en le chargeant d'injures & de malédictions.

Hors de ces sortes d'occasions qui sont rares , les Chinois sont fort traitables , & ont un profond respect pour les personnes qui ont sur eux quelque autorité. Ils sont d'ordinaire assez avides de louange , sur-tout les petits lettrés ; mais il me paroît qu'ils le sont encore plus d'argent : l'on ne doit jamais leur en

en confier qu'après avoir pris de sages précautions , encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain canton de l'isle où les peuples aiment le procès de telle sorte , qu'ils engagent leurs maisons , leurs terres , leurs meubles , tout ce qu'ils ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider , & de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci , moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous-main au Mandarin , a l'adresse d'é luder le châ timent , & de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avoit appelé en Justice. De-là naissent entr'eux des haines mortelles , qu'ils conservent toujours dans le cœur , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voie la plus ordinaire qu'ils employent pour se vanger , c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi : les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui , le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire , & selon les loix , ceux qui en

sont convaincus , doivent être punis de mort.

On ne doit pas être surpris de trouver de pareils excès chez un peuple qui ne connoît point d'autre loi de la charité , que celle de s'aimer soi-même , ni d'autre bonheur que celui qu'il se procure en contentant les plus injustes passions. On en voit pourtant à qui les seules lumières de la raison inspirent de l'horreur pour ces sortes de crimes : ce sont des gens de probité aux yeux des hommes , à qui il ne manqueroit que d'être Chrétiens , pour être véritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils se reconcilient de bonne foi avec leurs ennemis , & ils mettent souvent en usage des moyens qu'une amitié toute naturelle leur fait imaginer , pour soulager un ami qui est dans la disgrâce , & pour rappeler dans sa famille les biens que quelque revers de fortune , ou le défaut de conduite , en avoit fait sortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque chose d'assez singulier , pour vous le rapporter à la fin de cette lettre.

Quand les affaires d'un particulier sont dérangées , six de ses amis s'unissent ensemble afin de le secourir , & forment avec lui une société qui doit

durer sept ans. Ils contribuent d'abord les uns plus, les autres moins, jusqu'à la concurrence d'une certaine somme. Par exemple, ils lui feront la première année une avance de 60 pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce: pour faire cette somme, ils se taxent chacun pour toutes les années de la manière suivante: d'abord celui qu'on veut assister tient le premier rang dans la société; car c'est pour lui qu'elle se forme: le second des associés débourse 15 pistoles: le troisième 13, le quatrième 11, le cinquième 9, le sixième 7, & le septième 5. Cette première année finie, ce ne seroit pas un grand service qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourser l'argent qu'on lui a avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpétuité: que font-ils donc? Ils le taxent à son tour à 15 pistoles qu'il doit fournir pendant chacune des six années qui restent; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puisque ce n'est qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la somme capitale de 60 pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année tous les associés fournissent leur contingent à l'ordinaire, & celui d'entre eux qui, l'année d'aparavant, avoit

avancé 15 pistoles, en reçoit 60 & il en fournit 13 les années suivantes. La troisième année, c'est le troisième des associés qui reçoit les 60 pistoles, & qui ensuite en débourse 11, tant que la société dure, & ainsi du reste. Chacun des associés reçoit à son tour la somme de 60 pistoles, plutôt ou plutôt, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la société a été formée, se trouve avoir la somme principale de 60 pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque année beaucoup plus que les 15 pistoles qu'il a été obligé de déboursier. La table suivante, où vous verrez d'un coup d'œil ce que chacun débourse ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette société.

Première année.

Le 1 ^{er} reçoit	60 pistoles.
Le 2 ^e donne	15
Le 3 ^e donne	13
Le 4 ^e donne	11
Le 5 ^e donne	9
Le 6 ^e donne	7
Le 7 ^e donne	5

Seconde année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
Le 2 ^e reçoit	60
Le 3 ^e donne	13
Le 4 ^e donne	11
Le 5 ^e donne	9
Le 6 ^e donne	7
Le 7 ^e donne	5

Troisième année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
Le 2 ^e donne	13
Le 3 ^e reçoit	60
Le 4 ^e donne	11
Le 5 ^e donne	9
Le 6 ^e donne	7
Le 7 ^e donne	5

Quatrième année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
Le 2 ^e donne	13
Le 3 ^e donne	11
Le 4 ^e reçoit	60
Le 5 ^e donne	9
Le 6 ^e donne	7
Le 7 ^e donne	7

Cinquième année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
--------------------------	-------------

Le 2 ^e donne	13
Le 3 ^e donne	11
Le 4 ^e donne	9
Le 5 ^e reçoit	60
Le 6 ^e donne	17
Le 7 ^e donne	5

Sixieme année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
Le 2 ^e donne	13
Le 3 ^e donne	11
Le 4 ^e donne	9
Le 5 ^e donne	7
Le 6 ^e reçoit	60
Le 7 ^e donne	5

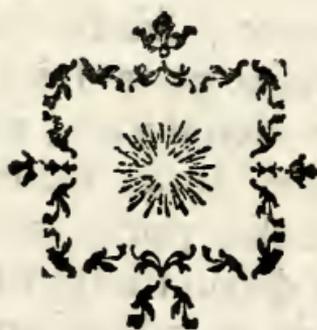
Septieme année.

Le 1 ^{er} donne	15 pistoles
Le 2 ^e donne	13
Le 3 ^e donne	11
Le 4 ^e donne	9
Le 5 ^e donne	7
Le 6 ^e donne	5
Le 7 ^e reçoit	60

Quoique la taxe imposée à chacun des associés soit inégale, & que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est

Beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plutôt la somme de 60 pistoles, & que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il est temps, mon Révérend Pere, de finir cette lettre, qui n'a été peut-être que trop longue. J'espère vous entretenir une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon ministère dans cette chrétienté naissante. Je la recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.



 LETTRE

*Du Pere d'Entrecolles , Missionnaire de
la Compagnie de Jesus , au Pere Orry ,
de la même Compagnie , Procureur des
Missions de la Chine & des Indes.*

A Jao-tcheou , ce 1^{er} septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

Le séjour que je fais de temps en temps à *King-te-tching* pour les besoins spirituels de mes Néophytes , m'a donné lieu de m'instruire de la maniere dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée , & qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eût jamais porté à une semblable recherche , j'ai cru cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages , seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ai vu par moi-

même ; j'ai appris beaucoup de particularités des Chrétiens , parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine , & d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la vérité des réponses qu'ils ont faites à mes questions , par la lecture des livres Chinois qui traitent de cette matiere ; & par ce moyen-là , je crois avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art , pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres , j'ai eu entre les mains l'Histoire ou les Annales de *Feou-leam* , & j'ai lu avec soin dans le quatrième tome l'article qui regarde la porcelaine. *King-te-tching* , qui dépend de *Feou-leam* , n'en est éloigné que d'une bonne lieue ; & *Feou-leam* est une ville de la dépendance de *Jao-tcheou*. C'est un usage à la Chine que chaque ville imprime l'histoire de son district : cette histoire comprend la situation , l'étendue , les limites , & la nature du pays , avec les endroits les plus remarquables , les mœurs de ses habitans , les personnes qui s'y font distinguées par les armes & par les lettres , ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place .

celles, par exemple qui, par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité. Souvent on achete l'honneur d'être cité dans ces annales. C'est pourquoi le Mandarin, avec ceux dont il prend conseil, les revoit tous les quarante ans ou environ, & alors il en retranche, ou il ajoute ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette histoire les événemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains temps : ce qui arriva, par exemple, il n'y a que deux ans à *Fou-tcheou*, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétait ; de même ce qui se vit à *King-te-ching*, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphans dans le pays ; ces faits seront probablement rapportés dans les annales de ces deux villes. Peut-être même mettra-t-on dans celles de *Feou-leam* qu'une de nos Chrétiennes y accoucha d'un fils au seizième mois de sa grossesse.

Sur-tout on marque dans ces histoires les marchandises & les autres denrées qui sortent du pays, ou qui s'y débitent. Si la Chine en général, ou si la ville de

Feou-learn en particulier n'avoit pas été sujette à tant de révolutions différentes, j'aurois trouvé sans doute ce que je cherchois dans son histoire sur l'origine de la porcelaine; quoiqu'à dire vrai c'est pour des Chinois que se font ces recueils, & non pas pour les Européens; & les Chinois ne s'embarrassent guere de ces sortes de connoissances.

Les annales de *Feou-learn* rapportent que depuis la seconde année du regne de l'Empereur *Tang-ou-te*, de la Dynastie des *Tang*, c'est-à-dire, selon nous, depuis l'an 442 de Jesus-Christ, les ouvriers en porcelaine en ont toujours fourni aux Empereurs; qu'un ou deux Mandarins envoyés de la Cour présidoient à ce travail; on décrit ensuite fort au long la multitude & la variété des logemens destinés, dès ces premiers temps, aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine impériale; c'est tout ce que j'ai trouvé sur l'antiquité de son origine. Il est pourtant vraisemblable qu'avant l'année 442, la porcelaine avoit déjà cours, & que peu-à-peu elle a été portée à un point de perfection, capable de déterminer les plus riches Européens à s'en servir. On ne dit point qui en a été l'inventeur, ni à quelle tentative, ou à quel hasard on

est redevable de cette invention. Anciennement, disent les annales, la porcelaine étoit d'un blanc exquis, & n'avoit nul défaut; les ouvrages qu'on en faisoit, & qui se transportoient dans les autres royaumes, ne s'y appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Joa-tcheou*. Et plus bas on ajoute: la belle porcelaine qui est d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleste, fort toute de *King-te-ching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente, soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet, sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine & auxquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* & de *Canton* où l'on travaille en porcelaine; mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre; celle de *Fou-Kien* est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'est point mélangé de couleurs. Des ouvriers de *Kin-te-ching* y portèrent autrefois tous leur matériaux, dans l'espérance d'y faire un gain considérable, à cause du grand commerce que les Européens font à *Emouy*; mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réussir. L'Empereur ré-

gnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Péking des ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'emploie pour ce travail; ils n'oublierent rien pour réussir sous ses yeux; cependant, on assure que leur ouvrage manqua. Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique eurent part à ce peu de succès: quoi qu'il en soit, c'est uniquement *King-te-tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon Révérend Père, de vous faire ici la description de *King-te-tching*. Il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de ville, & pour être comparée aux villes mêmes de la Chine les plus vastes & les plus peuplées. Ces endroits nommés *tching* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord, & d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut-être afin qu'on puisse les étendre & les agrandir autant que l'on veut; peut-être aussi afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer & débarquer les marchandises.

On compte à *King-te-tching* dix-huit

mille familles. Il y a de gros marchands dont le logement occupe un vaste espace, & contient une multitude prodigieuse d'ouvriers ; aussi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'ames, qu'il s'y consume chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons. Au reste *King-te-tching* a une grande lieue de longueur, sur le bord d'une belle riviere. Ce n'est point un tas de maisons, comme on pourroit se l'imaginer : les rues sont tirées au cordeau, elles se coupent & se croisent à certaines distances, tout le terrain y est occupé, les maisons n'y sont même que trop serrées & les rues trop étroites : en les traversant, on croit être au milieu d'une foire : on entend de tous côtés les cris des portefaix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de temples d'idoles qui ont été bâtis à beaucoup de frais. Un riche marchand, après avoir traversé de vastes mers pour son commerce, a cru avoir échappé d'un naufrage par la protection de la Reine du ciel, laquelle, à ce qu'il dit, lui apparut au fort de la tempête. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout son bien à lui construire un palais, qui l'emporte pour la magnificence sur

tous les autres temples. Dieu veuille que ce que j'en ai dit à mes Chrétiens se vérifie un jour, & que ce temple devienne effectivement une basilique dédiée à la véritable Reine du ciel. Ce nouveau temple a été bâti des piastrés amassées dans les Indes; car cette monnoye Européenne est ici fort connue, & pour l'employer dans le commerce, il n'est pas nécessaire de la fondre, comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considérable à *King-te-tching* qu'à *Jao-tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, & même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, *King-te-tching* est l'asyle d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les villes des environs: on y trouve à employer les jeunes gens & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles & aux estropiés qui y gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'histoire de *Feou-leam*, on ne comptoit que 300 fourneaux à porcelaine dans *King-te-tching*, présentement il y en a bien trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voye souvent des incendies: c'est pour

cela que le Génie du feu y a plusieurs Temples. Le Mandarin d'aujourd'hui en a élevé un qu'il lui a dédié, & ce fut en ma considération qu'il exempta les Chrétiens de certaines corvées, auxquelles on oblige le menu peuple, quand on bâtit ces sortes d'édifices. Le culte & les honneurs qu'on rend à ce Génie, ne rendent pas les embrasemens plus rares : il y a peu de temps qu'il y eut huit cens maisons de brulées : elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude des charpentiers & des maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques, rend ces peuples extrêmement actifs à réparer ces sortes de pertes.

King-te-tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'orient & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espece de demi-cercle ; les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivières qui se réunissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, & forme un beau port de près d'une lieue, dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de Barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente

à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le Port : des tourbillons de flamme & de fumée qui s'élevent en différens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, & les contours de *King-te-tching* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaste ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs foupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abondent tous les jours, & qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul Mandarin, sans qu'il y arrive le moindre désordre. A la vérité *King-te-tching* n'est qu'à une lieue de *Feou-leam*, & à dix-huit lieues de *Jao-tcheou* : mais il faut avouer que la police y est admirable : chaque rue a un chef établi par le Mandarin ; & si elle est un peu longue, elle en a plusieurs : chaque Chef a dix subalternes qui répondent chacun de dix maisons. Ils doivent veiller au bon ordre, accourir au premier tumulte, l'appaiser, en donner avis au Mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se donne ici fort libéralement. Souvent

même le Chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, & assurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on est toujours disposé à juger qu'il y a de sa faute, & il est difficile qu'il échappe au châtiment. Chaque rue a ses barricades qui se ferment durant la nuit; les grandes rues en ont plusieurs. Un homme du quartier veille à chaque barricade, & il n'oseroit ouvrir la porte de sa barriere qu'à certains signaux. Outre cela, la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, & de temps en temps par des Mandarins de *Feou-leam*. De plus, il n'est guères permis aux étrangers de coucher à *Kin-te-tching*: il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient l'ordre & établit une sûreté entière dans tout un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Après ce petit détail sur la situation & sur l'état présent de *King-te-tching*, venons à la porcelaine qui en fait toute la richesse. Ce que j'ai à vous en dire, mon Révérend Pere, se réduit à ce qui entre dans sa composition, & aux préparatifs qu'on y apporte: aux différentes

especes de porcelaines, & à la maniere de les former : à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ses qualités : aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer : à la cuisson, & aux mesures qu'on prend pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin, je finirai par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne, sur la moderne, & sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois, les ouvrages dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des desseins. Ces ouvrages, où il est impossible de réussir à la Chine, se feroient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Avant que de commencer, ne seroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient du mot Chinois? A la vérité, il y a des mots, quoiqu'en petit nombre, qui sont François & Chinois tout ensemble. Ce que nous appellons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo-Kien*, quoiqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* & *mama* sont aussi des noms qui, en certaines provinces de la Chine, & à *King-te-tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans pour signifier pere,

mere & grand'mere. Mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllabes qui le compose, ne peut, ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom; quoique parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, & que *loça* soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'usage est le maître des langues, c'est à chaque nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tséki*.

La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appelée *pe-tun-tse*, & l'autre qu'on nomme *kao-lin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche & très-fine au toucher. En même-temps qu'un grand nombre de grosses barques remontent la rivière de *Jao-tcheou* à *King-te-tching* pour se charger de porcelaines, il y en descend de *Ki-muen* presque autant de petites, qui sont chargées de *pe-tun-tse* & de *kao-lin* réduits en forme de briques: car *King-*

te-tching ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine. Les *pe-tun-tse*, dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrieres, & auxquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoi il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieues dans la province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le verd.

Voici quelle est la premiere préparation. On se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre, après quoi on met les morceaux brisés dans des mortiers; & par le moyen de certains leviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même maniere que font les martinets dans les moulins à papier. On prend ensuite cette poussiere, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, & on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on l'a laissé reposer quelques momens, il surnage une espece de crème épaisse de quatre à cinq doigts: on la leve, & on la verse dans un autre

vase plein d'eau. On agite plusieurs fois l'eau de la premiere urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, que son poids précipite d'abord : on le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la seconde urne, où l'on a jetté ce qui a été recueilli de la premiere, on attend qu'il se soit formé au fond une espee de pâte : lorsque l'eau paroît au-dessus fort claire, on la verse par inclination pour ne pas troubler le sédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher : avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achetent par centaines. Cette figure & sa couleur lui ont fait donner le nom de *pe-tun-tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des especes de caisses fort grandes & fort larges. Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur ce lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la caisse : alors on y verse la matiere, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des

autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matiere de la porcelaine, qui, en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoutumés à altérer leurs marchandises : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussiere de poivre pour les en couvrir, & les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre des *pe-tun-tse*, sans y mêler du marc : c'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King-té-tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao-lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe-tun-tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au-dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes : on y trouve par grumeaux la matiere en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée, par rapport aux *pe-tun-tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle

la terre de saint Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao-lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées dont est semé le *kao-lin*.

C'est du *kao-lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté : il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe-tun-tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois est commun aux deux nations) firent acheter, il y a quelques années, des *pe-tun-tse* qu'ils emportèrent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine ; mais que n'ayant point pris de *kao-lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi, le marchand Chinois me disoit en riant : ils vouloient avoir un corps dont les chairs se foutinssent sans ossements.

Outre les barques chargées de *pe-tun-tse* & de *kao-lin*, dont le rivage de *King-te-tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blanchâtre & liquide. Je sçavois depuis long-temps que cette substance étoit l'huile qui donne à la porcelaine sa blancheur & son éclat ;
mais

mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il me semble que le nom Chinois *yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huiles, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *tse*, qui signifie vernis, & je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels & des huiles de la terre, qui se mêlent & qui s'unissent étroitement ensemble.

Quoique l'espece de pierre dont se font les *pe-tun-tse*, puisse être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, & dont les taches sont les plus vertes. L'histoire de *Feou-lean*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de la feuille de cyprès, *pe-chu-ye-pan*, ou qui a des marques rouffes sur un fond un peu brun à-peu-près comme la linaine, *ju-tchi-ma-tam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations que pour les

pe-tun tse : quand on a, dans la seconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la première, après toutes les façons ordinaires; sur cent livres ou environ de cette crème, on jette une livre de pierre ou d'un minéral semblable à l'alun, nommé *che-kao* : il faut le faire rougir au feu, & ensuite le piler : c'est comme la présure qui lui donne de la consistance, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule; on y en mêle une autre qui en est comme l'ame. En voici la composition : on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre, & les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougere sèche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi on met le feu à la fougere. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougere sèche; cela se fait au moins cinq ou six fois de suite, on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'histoire de *Feou-lean*, outre la fougere, on y em-

ployoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *se-tse* : à en juger par l'âcreté du fruit, quand il n'est pas mûr, & par son petit couronnement, je croirois que c'est une espece de neflle : on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare en ce pays-ci. Peut-être est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux & de la fougere contribue aussi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celles qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres, il faut y dissoudre une livre de *che-kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse, & qu'on jette dans une seconde urne, & cela à plusieurs reprises. Quand il s'est formé une espece de pâte au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination; on conserve ce fond liquide, & c'est la seconde huile qui doit se mêler avec

la précédente. Pour un juste mélange, il faut que ces deux especes de purée soient également épaisses : afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une & dans l'autre de petit carreaux de *petun-tse*, en les retirant, on voit sur leur superficie, si l'épaississement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huiles. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougère : ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils aient d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume : ils n'ont qu'à jeter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajouter du *che-kao* à proportion, qui empêche la matiere d'être trop liquide.

Avant que d'expliquer la maniere dont cette huile ou plutôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de *King-te-tching*. Là, dans une en,

ceinte de murailles, on bâtit de vastes apentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une piece de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personnes, & cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vite.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *pe-tun-tse* & le *kao-lin* du marc qui y reste quand on les vend. On brise le *pe-tun-tse* & on les jette dans une urne pleine d'eau; ensuite, avec une large espatule, on acheve, en remuant, de les dissoudre: on les laisse reposer quelques momens, après quoi on ramasse ce qui surnage, & ainsi du reste, de la maniere qui a été expliquée ci-dessus.

Pour ce qui est des pieces de *kao-lin*, il n'est pas nécessaire de les briser: on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau: le *kao-lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Au bout d'un

an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un sable blanc & spongieux, dont il faut vuider le lieu où l'on travaille. Ces deux matieres de *pe-tun-tse* & de *kao-lin* ainsi préparées, il en faut faire un juste mélange : on met autant de *kao-lin* que de *pe-tun-tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on emploie quatre quarts de *kao-lin* sur six de *pe-tun-tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une partie de *kao-lin* sur trois de *pe-tun-tse*.

Après ce premier travail, on jette cette masse dans un grand creux, bien pavé & cimenté de toutes parts : puis on la foule, & on la pétrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse ; ce travail est fort rude : ceux des Chrétiens qui y sont employés ont de la peine à se rendre à l'église ; ils ne peuvent en obtenir la permission, qu'en substituant quelques autres en leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers sont arrêtés.

De cette masse ainsi préparée, on tire différens morceaux qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pétrit & on les roule en tous les sens, observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps.

étranger. Un cheveu, un grain de sable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclate, coule & se déjette. C'est de ces premiers élémens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, & se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la première façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la roue, n'est qu'une espece de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on souhaite, & elle sort de ses mains presque aussitôt qu'il l'a commencée; car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche est garnie de 26 pieces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diametre qu'il doit avoir, & qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est seche, & qu'elle a de la consistance, c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornemens qu'on veut lui donner. Effectivement, cette tasse, au sortir de la roue, est d'abord

reçue par un second ouvrier qui l'asseoit sur sa base. Peu après elle est livrée à un troisieme qui l'applique sur son moule & lui en imprime la figure. Ce moule est sur une espece de tour. Un quatrieme ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, sur-tout vers les bords, & la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour lui donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu si elle est trop seche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler doucement sur ce même moule sans la presser plus d'un côté que de l'autre, sans quoi il s'y fait des cavités, ou bien elle se déjette. Il est surprenant de voir avec quelle vîtesse ces vases passent par tant de différentes mains. On dit qu'une piece de porcelaine cuite a passé par les mains de soixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vu moi-même ; car ces grands laboratoires ont été souvent pour moi comme une espece d'Aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous sortons pour devenir des vases de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pieces de porcelaine se

font à deux fois ; une moitié est élevée sur la roue par trois ou quatre hommes qui la soutiennent chacun de son côté pour lui donner sa figure : l'autre moitié étant presque sèche s'y applique : on l'y unit avec la matiere même de la porcelaine délayée dans l'eau , qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces pieces ainsi collées sont tout-à-fait seches , on polit avec le couteau , en dedans & en dehors , l'endroit de la réunion , qui par le moyen du vernis dont on le couvre , s'égalé avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases des anses , des oreilles , & d'autres pieces rapportées. Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules ou entre les mains , telles que sont les pieces canelées ou celles qui sont d'une figure bisarre , comme les animaux , les grotesques , les idoles , les bustes que les Européens ordonnent , & d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulés se font en trois ou quatre pieces qu'on ajoute les unes aux autres , & que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser , à polir , & à rechercher différens traits qui échappent au moule. Pour ce qui est des fleurs & des autres ornemens qui ne sont point en

relief, mais qui sont comme gravées, on les applique sur la porcelaine avec des cachets & des moules : on y applique aussi des reliefs tout préparés, de la même maniere à peu près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voici ce que j'ai vu depuis peu touchant ces sortes de moules. Quand on a le modele de la piece de porcelaine qu'on desire, & qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du Potier, on applique sur ce modele de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, & le moule se fait de plusieurs pieces, dont chacune est d'un assez gros volume : on le laisse durcir quand la figure y est imprimée. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque temps ; après quoi on le remplit de la matiere de porcelaine à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner : on presse avec la main dans tous les endroits ; puis on présente un moment le moule au feu. Aussi-tôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, qui consume un peu de l'humidité qui colloie cette matiere au moule. Les différentes pieces d'un tout tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matiere de porcelaine

un peu liquide. J'ai vu faire ainsi des figures d'animaux qui étoient toutes massives : on avoit laissé durcir cette masse, & on lui avoit donné ensuite la figure qu'on se proposoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciseau, où l'on y ajoutoit des parties travaillées séparément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin, tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis & on le cuit : on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pieces de porcelaine, ainsi travaillées, se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater quand ils ne sechent pas également. C'est pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune ; on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *King-te-tching*. Cette terre se pêtrit ; & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on

fouhaite , on la laisse sécher ; après quoi on la façonne sur le tour. Ce travail se paye chèrement. Pour expédier un ouvrage de commande , on fait un grand nombre de moules , afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand on a soin de ces moules , ils durent très-long-temps. Un marchand qui en a de tout prêts pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européen demande , peut donner sa marchandise bien plutôt à meilleur marché , & faire un gain plus considérable qu'un autre qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent , ou qu'il s'y fasse la moindre brèche , ils ne sont plus en état de servir , si ce n'est pour des porcelaines de la même figure , mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour , & on les rabotte , afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est temps d'ennoblir la porcelaine en la faisant passer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa-peï*, ou Peintres de porcelaine, ne sont gueres moins gueux que les autres ouvriers : il n'y a pas de quoi s'en étonner , puisqu'à la réserve de quelques-uns d'eux , ils ne pourroient passer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la science de ces Peintres , & en

général de tous les Peintres Chinois, n'est fondée sur aucun principe, & ne consiste que dans une certaine routine, aidée d'un tour d'imagination assez bornée. Ils ignorent toutes les belles regles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux & des payfages qui se font admirer sur la porcelaine, aussi-bien que sur les éventails & sur les lanternes d'une gase très-fine.

Le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine; l'autre trace des fleurs que peint un troisieme: celui-ci est pour les eaux & les montagnes; celui-là pour les oiseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées; certains payfages & certains plans de ville enlumines, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois sur la maniere dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond

blanc. Je crois pourtant que nos marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardents : il y en a d'entièrement rouges ; & , parmi celles-là , les unes sont d'un rouge à l'huile , *yeou-li-hum* ; les autres sont d'un rouge soufflé , *tchoui-hum* , & sont semées de petits points à-peu-près comme nos mignatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages réussissent dans leur perfection , ce qui est assez difficile , ils sont infiniment estimés & extrêmement chers.

Enfin , il y a des porcelaines où les paysages qui y sont peints , se forment du mélange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles , si l'on y fait de la dépense : autrement la porcelaine ordinaire de cette espèce , n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le feu azur. Les annales de *King-te-tching* disent qu'anciennement le peuple ne se servoit que de porcelaine blanche : c'est apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Jao-tcheou* , un azur moins précieux que celui qu'on emploie pour la belle porcelaine , lequel vient de loin & se vend assez cher.

On raconte qu'un marchand de por-

celaine ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesse qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la côte, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des débris du vaisseau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur, y étoient très-communes : il en apporta avec lui une grosse charge ; & jamais, dit-on, on ne vit à *King-te-tching* de si bel azur. Ce fut vainement que le marchand Chinois s'efforça, dans la suite, de retrouver cette côte, où le hasard l'avoit conduit.

Telle est la maniere dont l'azur se prépare : on l'ensevelit dans le gravier qui est à la hauteur d'un demi-pied dans le fourneau ; il s'y rôtit durant vingt-quatre heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de même que la tête du pilon qui sert à broyer.

Le rouge se fait avec la couperose, *tsao-fan* : peut-être les Chinois ont-ils en cela quelque chose de particulier ; c'est pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperose

dans un creuset qu'on lutte bien avec un second creuset : au-dessus de celui-ci est une petite ouverture, qui se couvre de telle sorte qu'on puisse aisément la découvrir, s'il en est besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus grand reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matière n'est pas encore en état ; mais elle l'est aussi-tôt qu'il sort une espee de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiere, on la délaye dans l'eau, & on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on retire le brasier qui environne & couvre en partie le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attachée au creuset d'enhaut. Une livre de couperose donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit blanche de sa nature, & que l'huile qu'on lui donne serve encore à augmenter sa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur desquelles on applique un blanc particulier sur la porcelaine qui est peinte de différentes couleurs. Ce

blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demi-once de cette poudre on met une once de céruse pulvérisée; c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs; par exemple, pour faire le verd, à une once de céruse & à une demi-once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *tom-hoa-pien*. Je croirois, sur les indices que j'en ai, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de verd préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes du blanc préparé comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois dragmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déjà cuite, après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre Chinois, avec la céruse, le salpêtre & la couperose. Les Chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la céruse, qui se mêle avec la couleur quand on la dissout dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile se prépare en mêlant le rouge *tom lou hum*, ou même le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, & avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la première espèce d'huile : on ne m'a pas sçu dire la quantité de l'une & de l'autre, ni combien on délayoit de rouge dans ce mélange d'huiles : divers essais peuvent découvrir le secret. On laisse ensuite sécher la porcelaine, & on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuisson le rouge fort pur & brillant, sans qu'il y paroisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne résonnent point lorsqu'on les frappe.

L'autre espèce de rouge soufflé se fait ainsi : On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gase fort serrée ; on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gase se charge, après quoi on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chère & plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus

difficile, si l'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix & sa beauté; on l'appelle *ou-mien*: ce noir est plombé & semblable à celui de nos miroirs ardents. L'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est sèche, & pour cela on mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange, selon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est sèche, on cuit la porcelaine; après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il se fait ici une autre sorte de porcelaine que je n'avois pas encore vue; elle est toute percée à jour en forme de découpure: au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vu d'autres porcelaines où des dames Chinoises & Tartares étoient peintes au naturel. La draperie, le teint & les traits du visage, tout y étoit recherché. De loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espece particuliere, qu'on appelle ici *tsoui - ki*. Elle est toute marbrée, & coupée en tous les sens d'une infinité de veines : de loin on la prendroit pour une porcelaine brisée, dont toutes les piéces demeurent dans leur place ; c'est comme un ouvrage à la mosaïque. La couleur que donne cette huile est d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute azurée, & qu'on lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée & marbrée, lorsque la couleur fera sèche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le dissout au fond d'une porcelaine, jusqu'à ce qu'on voye au-dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, & lorsqu'on doit l'employer, on le dissout par partie dans une quantité suffisante d'eau gommée : avec trente parties d'or on incorpore trois parties de céruse, & on l'applique sur la porcelaine de même que les couleurs.

Enfin, il y a une espece de porcelaine qui se fait de la maniere suivante : On lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, ensuite on la peint de diverses

couleurs & on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessein qu'on réserve la peinture après la première cuisson : quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des irrégularités sur ces sortes de porcelaines, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est sèche aussi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits; mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vu étoit de la hauteur d'un homme, & presque aussi large que nos plus grands tonneaux de vin : il étoit fait de plusieurs pièces, de la matière même dont on fait les caisses de la porcelaine; c'étoit de grands quartiers épais d'un tra-

vers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils étoient placés les uns sur les autres, & bien cimentés : le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi-pied ; il étoit placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses, mais peu larges : autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre soubiraux, qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laissoit jusqu'au fourneau un vuide d'un demi-pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, & qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on élève en même temps & le fourneau & l'enceinte, sans quoi le fourneau ne sçauroit se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pieces dans les grandes, ainsi que je l'ai dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pieces de poterie semblables à celles du côté du fourneau : ces pieces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au milieu

une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau, on en allume pareillement sur la couverture, d'où l'on en jette des morceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui est au-dessus du fourneau se couvre d'une piece de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de temps en temps par cette ouverture, & lorsque la porcelaine paroît éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le brasier, & ensuite la porcelaine.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite & vernissée par le moyen de la céruse, à laquelle, selon les annales de *Feou-leam*, on joignoit autrefois du salpêtre & de la couperose; si l'on employoit pareillement de la céruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'ensuite on leur donnât une espece de seconde cuisson, cette céruse ainsi employée ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, sans lui rien ôter de sa transparence. C'est de quoi on pourra juger par l'épreuve,

Ce secret que nous avons perdu , me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus ; ils avoient l'art de peindre sur les côtés d'une porcelaine des poissons , ou d'autres animaux , qu'on n'appercevoit que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espece de porcelaine *kia-tsim* , c'est-à-dire , azur mis en presse , à cause de la maniere dont l'azur est placé. Voici ce qu'on a retenu de ce secret ; peut-être imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porcelaine qu'on veut peindre ainsi doit être fort mince ; quand elle est seche , on applique la couleur un peu forte , non en dehors , selon la coutume , mais en dedans sur les côtés ; on y peint communément des poissons , comme s'ils étoient plus propres à se produire , lorsqu'on remplit la tasse d'eau. La couleur une fois séchée , on donne une légère couche d'une espece de colle fort déliée faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche serre l'azur entre ces deux especes de lames de terre. Quand la couche est seche , on jette de l'huile en dedans de la porcelaine ; quelque temps après on la met sur le moule & au tour. Comme elle a reçu

du

du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui se peut, sans percer jusqu'à la couleur; ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrêmement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de temps en temps de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu, qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit presque réussi.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle; lorsqu'il est sec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à-fait, & la porcelaine paroît toute blanche; les couleurs sont alors ensevelies sous le vernis; le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautés, de même à peu près que la chaleur naturelle fait fortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajouterai une circonstance qui n'est pas à omettre, c'est qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on acheve de la polir, & de

lui ôter les plus petites inégalités. On se sert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très-fines, on humecte le pinceau avec un peu d'eau, & on le passe par-tout d'une main légère.

Au reste, il y a beaucoup d'art dans la maniere dont l'huile se donne à la porcelaine, soit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, soit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine, qui est fort mince & fort déliée, on donne à deux fois deux couches légères d'huile; si les couches étoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, & ils plieroient sur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine, qui est plus robuste. Elles se mettent, l'une par asperision, & l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, & la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser par-tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses; les premières se trouvant seches en dedans, on leur donne l'huile au dehors de la maniere suivante; on tient une main dans la tasse, & la soutenant avec un petit bâton sous

le milieu de son pied , on la plonge dans le vase plein de vernis, d'où on la retire aussi-tôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeurait massif ; en effet , ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'huile & qu'elle est sèche , qu'on la met sur le tour pour creuser le pied , après quoi on y peint un petit cercle , & souvent une lettre Chinoise. Quand cette peinture est sèche , on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la tasse , & c'est la dernière main qu'on lui donne , car aussi-tôt après elle se porte du laboratoire au fourneau , pour y être cuite.

J'ai été surpris de voir qu'un homme tient en équilibre sur ses épaules deux planches longues & étroites sur lesquelles sont rangées les porcelaines , & qu'il passe ainsi par plusieurs rues fort peuplées sans briser sa marchandise. A la vérité , on évite avec soin de le heurter tant soit peu , car on seroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait ; mais il est étonnant que le porteur lui-même règle si bien ses pas & tous les mouvemens de son corps qu'il ne perde rien de son équilibre.

L'endroit où sont les fourneaux présente une autre scène. Dans une espèce

de vestibule qui précède le fourneau ; on voit des tas de caisses & d'étuis faits de terre, & destinés à renfermer la porcelaine. Chaque piece de porcelaine, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas ; ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la partie d'en bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits & les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du soleil ne les pénètre que peu-à-peu, & que son action au-dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espece de petit duvet de fable ; on le couvre de poussiere de *kao-lin*, afin que le fable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de fable, après l'avoir pressé en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle ;

un second étui, de la figure du premier, garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte qu'il le couvre tout-à-fait sans toucher à la porcelaine d'en bas; & c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites pièces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une soucoupe de terre de l'épaisseur de deux écus, & de la largeur de son pied; ces bases sont aussi semées de poussière de *kao-lin*. Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y seroit trop éloignée des côtés, que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir & s'enfoncer, ce qui seroit du ravage dans toute la colonne. Il est bon de sçavoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entièrement celles qui ont déjà été cuites, & qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la maniere dont la porcelaine se met dans ces caisses; l'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main; il pourroit ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la faner, ou lui faire des inégalités. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisés & ouverts selon la largeur de la porcelaine c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'éleve doucement, & qu'il la pose dans la caisse sur la petite soucoupe. Tout cela se fait avec une vitesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi-pied de gros gravier; ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colonne sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile demeure vuide. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à

l'endroit qui est immédiatement sous le foupirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine ; dans le fond , celles qui le sont moins ; & à l'entrée on met celles qui sont un peu fortes en couleur , qui sont composées d'une matiere où il entre autant de *pe-tun-tse* que de *kao-lin* , & auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rouffes , parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort près les unes des autres , & liées en haut , en bas , & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique , de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous côtés ; & peut-être est-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus pour réussir dans son entreprise , afin d'éviter certains accidens à peu près semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine ; il y en a de trois sortes qu'on met en usage : l'une qui est jaune & assez commune ; elle domine par la quantité

& fait la bafe. L'autre s'appelle *lao-tou*, c'est une terre forte. La troisiéme, qui est une terre huileuse, se nomme *yeou-tou*. Ces deux sortes de terre se tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. Si on les méloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caiffes dureroient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros village qui est au bas de la riviere à une lieue de *King-te-tching*. Avant qu'elles soient cuites elles sont jaunâtres : quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les caiffes ne durent gueres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne sont que légèrement fêlées ou fendues, on les entoure d'un cercle d'osier, le cercle se brule, & la caiffe sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caiffes neuves, lesquelles n'ayent pas encore servi : il y en faut mettre la moitié qui ayent déjà été cuites. Celles-ci se placent en haut & en bas ; au milieu des piles se

mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de *Feou-leam*, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour faire cuire la porcelaine : sans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule qui sert comme de soufflets, & qui en est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verreries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, selon le livre Chinois, ils n'avoient que six pieds de hauteur & de largeur : maintenant ils sont hauts de deux brasses, & ont près de quatre brasses de profondeur. La voûte aussi-bien que le corps du fourneau est assez épaisse pour pouvoir marcher dessus sans être incommodé du feu : cette voûte n'est en dedans ni plate, ni formée en pointe, elle va en s'allongeant, & elle se rétrécit à mesure qu'elle approche du grand

soupirail qui est à l'extrémité, & par où sortent les tourbillons de flamme & de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures qui en font comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassés, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air & le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caisses. La porcelaine est en état, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les caisses sont embrasées, & surtout quand les couleurs paroissent avec tout leur éclat. Alors on discontinue le feu, & l'on acheve de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds, on le passe sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure aussitôt la porte, n'y laissant que l'ouverture nécessaire pour y jeter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais assez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, en-

suite deux hommes qui se relevent, ne cessent d'y jeter du bois : on en brûle communément pour une journée jusqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger par ce qu'en dit le livre Chinois, cette quantité ne devoit pas être suffisante : il assure qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus si le temps étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fussent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours & sept nuits; le huitième jour on faisoit un feu très-ardent ; & il est à remarquer que les caisses de la petite porcelaine étoient déjà cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On observoit encore une chose qui se néglige aujourd'hui : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne demuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours pour les petites : maintenant on diffère à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pieces de porcelaine, car sans cette précaution elles éclateroient : mais pour ce

qui est des petites, si le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à son col.

J'ai été surpris d'apprendre qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendre dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux soient bien accoutumés au feu : on dit qu'ils mettent du sel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent sans en être incommodés; j'ai peine à comprendre comment il se peut faire que cette liqueur salée les désaltere.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être surpris que la porcelaine soit si chère en Europe : on le fera encore moins, quand on sçaura qu'outre le gros gain des marchands Européens, & celui que font sur eux leurs commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réussisse entièrement, que souvent elle est toute perdue, & qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines &

les caisses réduites à une masse dure comme un rocher; qu'un trop grand feu ou des caisses mal conditionnées peuvent tout ruiner; qu'il n'est pas aisé de régler le feu qu'on leur doit donner; que la nature du temps change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, & celle du bois qui l'entretient. Ainsi, pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui se ruinent, & qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'espérance dont ils se flattent de pouvoir amasser de quoi lever une boutique de marchand.

D'ailleurs, la porcelaine qu'on transporte en Europe, se fait presque toujours sur des modèles nouveaux, souvent bizarres, & où il est difficile de réussir: pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Européens qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'est pas de leur goût. Il faut par conséquent que les pièces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'histoire de *King-te-tching*, le gain qu'on faisoit autrefois étoit beaucoup plus considérable que celui qui se

fait maintenant ; c'est ce qu'on a de la peine à croire , car il s'en faut bien qu'il se fît alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je crois , pour moi que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin & à grands frais ; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes ; & qu'enfin les ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces temps reculés, & que par-là ils sont moins sûrs de réussir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces sortes d'ouvrages , dont ils font des présens à leurs protecteurs de la cour, payent mal les ouvriers ; ce qui cause le renchérissement des marchandises & la pauvreté des Marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modeles venus d'Europe , est une des choses qui augmente le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les ouvriers puissent travailler sur tous les modeles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il

s'y fait des ouvrages qui surprennent les étrangers, & qu'ils ne croient pas possibles. En voici quelques exemples. J'ai vu ici un fanal ou une grosse lanterne de porcelaine qui étoit d'une seule piece, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre : cet ouvrage fut commandé, il y a sept ou huit ans, par le Prince héritier. Ce même Prince commanda aussi divers instrumens de musique, entr'autres une espece de petite orgue appelée *tseng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui est composée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable : mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réussit mieux aux flutes douces, aux flageolets, & à un autre instrument qu'on nomme *yun-lo*, qui est composé de diverses petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier : on en suspend neuf dans un cadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon ; il se fait un petit carrillon qui s'accorde avec le son des autres instrumens, & avec la voix des musiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaisseur & le degré de cuisson convenables, pour avoir tous

les tons nécessaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le secret d'insérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les sons : mais on m'a détrompé; le métal est si peu capable de s'allier avec la porcelaine, que si l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce dernier venant à se fondre, perceroit toutes les caisses & toutes les porcelaines de la colonne, qui se trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui est renfermé dans le fourneau : aussi assure-t-on que tout y est comme fluide & flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques & dans la représentation des animaux : les ouvriers font des canards & des tortues qui flottent sur l'eau. J'ai vu un chat peint au naturel, on avoit mis dans sa tête une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'assura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantés. On fait encore ici beaucoup de statues de *Kouan in* (c'est un Déesse célèbre dans toute la Chine) on la re-

présente tenant un enfant entre ses bras, & elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Venus & de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan-in* sont très-modestes.

Il y a une autre espèce de porcelaine dont l'exécution est très-difficile, & qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié, & la surface en est très-unie au-dedans & au-dehors : cependant, on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens semblables. Voici de quelle manière on la travaille : au sortir de dessus la roue on l'applique sur un moule, où sont des gravures qui s'y impriment en dedans : en dehors on la rend la plus fine & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau, après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les marchands Européens demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de porcelaines, dont une pièce fasse le dessus d'une table & d'une chaise ou des cadres de tableau : ces ouvrages sont impossibles : les plaques les plus

larges & les plus longues font d'un pied ou environ : si on va au-de-là, quelque épaisseur qu'on leur donne, elles se déjettent : l'épaisseur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces sortes d'ouvrages, & c'est pourquoy au lieu de rendre ces plaques épaisses, on les fait de deux superficies qu'on unit en laissant le dedans vuide : on y met seulement une traverse, & l'on fait aux deux côtés deux ouvertures pour les enchasser dans des ouvrages de menuiserie, ou dans le dossier d'une chaise, ce qui a son agrément.

L'histoire de *King-te-tching* parle de divers ouvrages ordonnés par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur régnant commanda des urnes à peu près de la figure des caisses où nous mettons des oranges ; c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorés & argentés, ce qui fait un ornement des maisons ; peut-être aussi vouloit-il s'en servir pour y prendre le bain, car elles devoient avoir trois pieds & demi de diametre, & deux pieds & demi de hauteur ; le fond devoit être épais d'un demi-pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à

ces ouvrages, & on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pût réussir. Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte; chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds & demi, & épaisse d'un demi-pied: tout cela, disent les anciens de *King-te-tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette province présenterent une requête à l'Empereur, pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant, les Mandarins qui sçavent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les Chrétiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modeles; car les Mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos Marchands, lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable; & il y a souvent bien des bastonnades données, avant que le Mandarin abandonne un dessein dont il se promettoit de grands avantages.

Comme chaque profession a son Idole

particulière, & que la divinité se communique ici aussi facilement que la qualité de Comte & de Marquis se donne en certain pays d'Europe; il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou-sa* (c'est le nom de cette Idole) doit son origine à ces sortes de desseins qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il donna: on lui représenta diverses fois que la chose étoit impossible; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les Empereurs sont durant leur vie les divinités les plus redoutées à la Chine, & ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs desirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, & ils usèrent de toute sorte de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, & il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda

pas davantage. Depuis ce temps-là cet infortuné passa pour un heros, & il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sçache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vue d'un semblable honneur.

La porcelaine étant dans une si grande estime depuis tant de siècles, peut-être souhaiteroit-on sçavoir en quoi celle des premiers temps differe de celle de nos jours, & quel est le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ses Antiquaires, qui se préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même est naturellement porté à respecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenseurs du travail moderne ; mais il n'en est pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la science des temps reculés. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caractères Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'histoire ; ainsi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs qui la leur font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir oui dire, lorsque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit

avoir été long-temps ensevelie en terre : c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'histoire de *King-te-tching*, parlant de la plus belle porcelaine des premiers temps, dit qu'elle étoit si recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les Marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtimens, & sur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnés, on y trouve quelquefois de belles pieces de porcelaines qui y ont été cachées dans des temps de révolution : cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avisoit gueres d'enfouir que celle qui étoit précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conservée, & cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres ustensiles de simple poterie dont se servoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont régné plusieurs siècles avant la Dynastie des *Tang*, au-

quel temps la porcelaine commença d'être à l'usage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieillissant dans la terre, c'est quelque changement qui se fait dans son coloris, ou si vous voulez, dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre & à l'ivoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'insinuer si aisément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé dans de vieilles mafures des pieces de porcelaine qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier : s'il est vrai qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'ouvrier elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à présent, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les annales de *King-te-tching*, il y a eu autrefois des urnes qui se vendoient chacune jusqu'à 58 & 59 taëls, c'est-à-dire plus de 80 écus. Combien se seroient-elles vendues en Europe? Aussi, dit le livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépense n'y étoit pas épargnée.

Le Mandarin de *King-te-tching*, qui m'honore de son amitié, fait à ses protecteurs de la Cour des présens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même. Je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la basse antiquité; il emploie à cet effet quantité d'ouvriers. La matiere de ces faux *Kou-tong*, c'est-à-dire de ces antiques contrefaites, est une terre jaunâtre qui se tire d'un endroit assez près de *King-te-tching*, nommé *Mangan-chan*. Elles sont fort épaisses. Le Mandarin m'a donné une assiette de sa façon qui pese autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en forte que cette dernière domine : ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un vert de mer. Quand elle a été cuite on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapons & d'autre viande : elle s'y cuit une seconde fois, après quoi on la met dans un égoût le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois & davantage. Au sortir de cet égoût elle passe pour être de trois ou quatre cent ans,

ans, ou du moins de la Dynastie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur & de cette épaisseur étoient estimées à la Cour. Ces fausses antiques sont encore semblables aux véritables, en ce que lorsqu'on les frappe, elles ne résonnent point, & que si on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une grosse boutique, une petite assiette que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'assiette un Crucifix entre la sainte Vierge & saint Jean : on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon se servoient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos Mysteres : ces porcelaines confondues dans des caisses avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la religion : ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, & rendu inutile par des recherches plus exactes ; & c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à *King-te-tching* ces sortes d'ouvrages.

On est presque aussi curieux à la Chine des verres & des crystaux qui viennent d'Europe, qu'on l'est en Europe des porcelaines de la Chine : cependant, quelque estime qu'en fassent les Chinois, ils n'en sont pas venus encore jusqu'à traverser les mers pour chercher du verre en Europe, ils trouvent que leur porcelaine est plus d'usage : elle souffre les liqueurs chaudes ; on peut tenir une tasse de thé bouillant sans se brûler, si on la sçait prendre à la chinoise, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une tasse d'argent de la même épaisseur & de la même figure : la porcelaine a son éclat ainsi que le verre ; & si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile ; ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine, rien ne marque mieux une constitution de parties à peu près semblables ; la bonne porcelaine a un son clair comme le verre ; si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble & coudre en quelque sorte des piéces de porcelaine cassées ; c'est même un métier à la Chine, on y voit des ouvriers uniquement occupés à remettre dans leurs

places des pieces brisées : ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelaissent un fil de laiton très-délié, & par-là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

Je dois, avant que de finir cette lettre, qui vous paroîtra peut-être trop longue, éclaircir un doute que j'ai infailliblement fait naître. J'ai dit qu'il vient sans cesse à *King-te-tching* des barques chargées de *pe tun tse* & de *kao lin*, & qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à *King-te-tching*; que ces fourneaux se remplissent de caisses & de porcelaines; que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, & que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela quel est l'abîme où, depuis près de treize cens ans, on jette tous ces débris de porcelaine & de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé.

La situation même de *King-te-tching*; & la maniere dont on l'a construit, donneront l'éclaircissement qu'on souhaite.

King-te-tching, qui n'étoit pas fort étendu dans ses commencemens, s'est extrêmement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours: chaque édifice est environné de murailles: les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées de plat les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe: les murailles de la Chine ont plus de grace & moins de solidité. De longues & de larges briques incrustent, pour ainsi-dire, la muraille: chacune de ces briques en a une à ses côtés, il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux, mise au tour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble. Les briques sont disposées de la même manière au revers de la muraille; ces murailles vont en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élevent, de sorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique; les éperons ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé. Par-là le corps de la muraille est comme une espece de coffre

vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassés, sur lesquels on verse de la terre délayée, en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout & n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse; & celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaisseur des briques qui sont au-dessous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres grises, quarrées & polies avec le ciseau: ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans; à la vérité, elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soutenue par des colonnes de gros bois; elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces fortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajouter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la riviere qui passe au bas de *King-te-tching*: il arrive

par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la rivière : ces décombres , humectés par la pluie , & battus par les passans , deviennent d'abord des places propres à tenir le marché , ensuite on en fait des rues. Outre cela , dans les grandes crues d'eau , la rivière entraîne beaucoup de ces porcelaines brisées : on diroit que son lit en est tout pavé , ce qui ne laisse pas de réjouir la vue. De tout ce que je viens de dire , il est aisé de juger quel est l'abîme où , depuis tant de siècles , on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaine.

Mais pour peu qu'un Missionnaire ait de zèle , il se présente à son esprit une pensée bien affligeante. Quel est l'abîme , me dis-je souvent à moi-même , où sont tombés tant de millions d'hommes qui , durant cette longue suite de siècles , ont peuplé *King te-tching*. On voit toutes les montagnes des environs couvertes de sépulcres : au bas d'une de ces montagnes , est une fosse fort large , environnée de hautes murailles ; c'est-là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas de quoi avoir un cercueil , ce qu'on regarde ici comme le plus grand de tous les malheurs ; cet endroit s'appelle *Ouan min kem* , c'est-à-dire , fosse à l'infini ,

fosse pour tout un monde. Dans les temps de peste, qui fait presque tous les ans de grands ravages dans un lieu si peuplé, cette large fosse engloutit bien des corps, sur lesquels on jette de la chaux vive, pour consumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hiver, les Bonzes, par un acte de charité fort intéressée, car il est précédé d'une bonne quête, viennent retirer les ossemens pour faire place à d'autres, & ils les brûlent durant une espece de service qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette sorte, les montagnes qui environnent *King-te-tching*, présentent à la vue la terre où sont rentrés les corps de tant de millions d'hommes qui ont subi le sort de tous les mortels. Mais, quel est l'abîme où leurs âmes sont tombées, & quoi de plus capable d'animer le zèle d'un Missionnaire pour travailler au salut de ces Infideles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une si longue suite de siècles. *King-te-tching* est redevable aux libéralités de M. le Marquis de Broissia, d'une Eglise qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente considérablement chaque année. Plaise au Seigneur de verser de plus en plus ses bénédictions sur ces nouveaux Fideles!

Je les recommande à vos prieres : si elles étoient soutenues de quelques secours pour augmenter le nombre des Catéchistes , on seroit édifié à la Chine de voir que ce n'est pas seulement le luxe & la cupidité des Européens qui font passer leurs richesses jusqu'à *King-te-ching* ; mais qu'il se trouve des personnes zélées qui ont des desseins beaucoup plus nobles , que celles qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect , &c.

E X T R A I T

D'une lettre du Révérénd Pere Laureati , à M. le Baron de Zea , écrite de Fokien le 26 Juillet 1714, & traduite de l'Italien.

IL seroit difficile, Monsieur, de satisfaire entièrement votre curiosité sur tout ce que vous me demandez : appliqué par goût, autant que par devoir, à la conversion de mes freres, vous devez bien penser que des travaux de cette nature ne laissent que très-peu de momens aux Missionnaires, jaloux de gagner des ames au Seigneur. Cependant, je vais

vous faire part, Monsieur, des observations que j'ai faites dans le vaste pays que j'ai parcouru. Lorsque nos Missions seront un peu plus tranquilles, je vous écrirai plus amplement sur les différens points que vous me priez d'éclaircir.

La Chine est fertile en toute sorte de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle & du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux; la terre les produit deux ou trois fois chaque année dans la plûpart des Provinces, ce qui prouve autant l'industrie des peuples que la fécondité de la terre.

Il y a plusieurs sortes de fruits, entre autres des poires, des pommes, des coings, des citrons, des limons, des figes appellées bananes, des cannes de sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots & des cocos; mais on n'y voit ni olives, ni amandes. Les figes qu'on y a transportées d'Europe n'ont point dégénéré sous ce climat; vous sçavez, Monsieur, la réputation que les oranges de la Chine se sont acquises en Europe, elles sont ici aussi communes que les pommes en Normandie, & à

un si bas prix , que pour dix sols on en peut avoir la charge d'un cheval. De tous les fruits qui nous sont inconnus , & qui sont communs en ce pays , le *mangle* , & le *licy* ou *litchy* m'ont paru les meilleurs. Le *mangle* ravit par son odeur ; sa chair est jaune & pleine d'un suc si acide , que les taches qu'il fait sont ineffaçables ; on prétend que son noyau est un remede certain contre le flux de sang. Le *litchy* a le goût du raisin muscat ; il est de la grosseur d'une prune , ou d'une nefle ; son écorce est rude , quoiqu'elle soit assez fine ; sa chair est ferme , & a la couleur d'un raisin dont on a ôté la pelure ; le noyau en est gros & noir ; quand on a fait sécher ce fruit , il a le goût du raisin sec. Les Chinois en conservent toute l'année , & le mêlent avec le thé , à qui ce fruit donne alors un petit goût d'aigreur fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine des grenades , des grenadilles , des ananas , des avogados & autres fruits semblables , qui croissent dans toutes les Indes , tant orientales qu'occidentales. Outre les fruits , la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres , des laitues , des épinards , des choux , & toutes sortes de racines.

Les cannes de sucre se cultivent dans presque toutes les Provinces méridionales, & le sucre candi ne se vend que quatre sols la livre aux *Européens*, c'est-à-dire, que les naturels du pays l'achètent à meilleur marché. Le peuple mange beaucoup de ces cannes, & je suis surpris que l'usage de ce fruit, qui est pernicieux & nuisible à la santé dans nos colonies Françaises, ne cause ici aucune maladie.

Il n'y a point de chênes à la Chine, mais il y a une espèce d'arbre que nous appellons arbre de fer, à cause de sa dureté, & qui supplée au défaut du chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers & des cèdres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès; c'est l'arbre fatal, ils s'en servent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun & le plus utile est le *bambou*, dont les branches ressemblent à des roseaux. C'est un bois dur & creux, qui a des nœuds & des jointures comme le roseau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaises, des éventails, & mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis,

Il y a auffi des herbes & des racines médecinales qui feroient inconnues en Europe , fi notre commerce avec les Chinois ne les avoit fait connoître. La rhubarbe est la principale & la plus célèbre. Elle se vend ici à un très-bas prix, & il semble que les Chinois n'en connoissent l'usage que pour les teintures jaunes. Je ne sçaurois leur pardonner de nous vendre cette racine , après en avoir extrait presque toute la vertu par leurs teintures. En effet, qu'elle vertu n'auroit-elle point , si nous pouvions l'avoir dans toute sa perfection. Je ne parle point du *quina* , du *santum*, si connus en Portugal, & de cent autres racines ou herbes que la Pharmacie employe quelquefois bien , plus souvent mal-à-propos , à la guérison de nos corps.

On trouve ici plusieurs especes de cire. Outre celle que forment les abeilles du suc des fleurs , il y en a une autre qui est beaucoup plus blanche, & qui répand une lumiere plus claire & plus éclatante. Elle est l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux à-peu-près comme on élève les vers à soie.

Je n'ai pas vu beaucoup de fleurs dans la province de *Fokien* ; mais quand on ne m'auroit pas assuré qu'il y en a de

toutes les especes dans les Provinces plus septentrionales, les ouvrages en broderie où l'on voit des fleurs dont les nuances & les couleurs sont charmantes, me persuaderoient assez qu'il a fallu que la nature en ait produit les modeles.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les peuples orientaux, usent de la feuille de bethel, comme du remede souverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. L'arbrisseau qui porte cette feuille croît comme le lierre, & serpente autour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu & s'élargissant vers la queue; sa couleur est d'un verd naissant. Ils la couvrent le plus souvent de chaux vive, & mettent au milieu une noix d'*areca* qui ressemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muscade. Ils mâchent continuellement ces feuilles, & ils prétendent que cette composition fortifie les gencives, conforte le cerveau, chasse la bile, nourrit les glandes qui sont autour de la gorge, & sert de préservatif contre l'asthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les Provinces méridionales. Ils portent le bethel & l'*areca* dans des boëtes, & offrent ces feuilles, quand ils

se rencontrent, de la même maniere que nous offrons le tabac.

Le thé, qui est la boisson favorite des Chinois, s'appelle ici *theca*. Ce sont les feuilles d'un arbruste qui ressemble au grenadier, mais dont l'odeur est plus agréable, quoi que le goût en soit plus amer. Je ne vous parlerai point de la maniere dont les Chinois préparent cette boisson, personne ne l'ignore aujourd'hui en France, où le thé est devenu autant à la mode que le chocolat l'est en Espagne. J'ai pourtant observé que quoique les Chinois boivent du thé du matin au soir, (car il est rare qu'ils boivent de l'eau froide & pure) ils n'en prennent que très-peu à-la-fois & dans de très-petites tasses. Ils nous regardent comme des gourmands, & prétendent que cette boisson ne nous fait pas tout le bien qu'elle nous feroit si nous en usions à petits coups & souvent.

Le thé le plus excellent croît dans la province de Nanking, je n'en ai vu que deux ou trois plantes dans le jardin du *Tito*, d'*Emoüy*. L'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches : sa fleur tire sur le jaune & a l'odeur de la violette. Cette odeur est sensible lors même que la fleur est sèche. La première

feuille naît & se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle & plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, & on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton. On la transporte par-tout l'Empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier & de roseaux.

Au reste, il y a du thé plus ou moins estimé; celui que nous appellons impérial est le plus cher, & à mon avis le moins bon: ses feuilles sont plus larges, mais aussi elles sont plus amères que les feuilles du thé verd ordinaire. Il faut aussi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, & que celui que nous apportons en Europe, lequel coûte ici 25, 30 & 35 sols la livre, a souvent bouilli plus d'une fois dans les theyeres Chinoises. Ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé sans sucre, sur-tout le vert. Ceux qui y trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. J'ai éprouvé qu'en effet le thé pris en cette manière étoit beaucoup plus agréable & même plus sain.

Je ne sçais si je dois donner le nom

de vin à la liqueur dont ils usent dans leurs repas. Elle est faite de riz & d'eau. Je la trouve fort inférieure au cidre & à la bierre, & elle me paroît détestable quand elle est chaude : ils prétendent qu'elle est très-saine. Je me suis néanmoins apperçu que le bon vin leur plaît pour le moins autant qu'à nous.

Quoiqu'ils ayent quelques vignes, ils en négligent la culture, soit qu'ils ne sçachent pas vendanger, soit que la qualité du terroir ne permette pas que le raisin parvienne à une entière maturité. Ils font chauffer l'eau & le vin & généralement toutes les liqueurs dont ils usent, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est accoutumé à boire à la glace dans la province de Peking, cette coutume n'ayant point encore pénétré dans les Provinces méridionales. Je ne sçais si je dois attribuer à cette habitude de boire chaud, la fanté dont ils jouissent, la goutte & la gravelle sont des maux qui leur sont inconnus. Ils ne laissent pourtant pas de boire avec excès de ce vin de riz : ils s'enivrent même assez souvent ; mais ils attendent la nuit, ne pouvant souffrir que le soleil soit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet Empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, &c. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc, qui est si fin & si purifié, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonois en apportent à la Chine d'une autre espece, qui est jaune, & qui se vend en lingot, il a la touche de l'or, & les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de verd-de-gris.

L'or de la Chine est moins pur que celui du Brésil; mais aussi, proportion gardée, on l'achette bien moins cher, & il y a soixante-dix pour cent à gagner, quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ont quelques vases d'or ou d'argent, mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur plus grand luxe.

J'ai oui dire que les Empereurs Chinois des anciennes races, avoient interdit à ces peuples le travail des mines d'or, & que le fondement de cette loi étoit, qu'il n'étoit pas naturel de rendre cet Empire florissant, en exposant les peuples à la mort que causent les vapeurs malignes sortant de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux, & il est certain que les Chinois font un

très-grand commerce d'or ; mais il faut être bien connoisseur pour se fier à eux , à cause de la grande ressemblance qu'il y a entre l'or & ce cuivre jaune du Japon dont j'ai parlé.

Leurs Rois , dit le Pere Martini , n'ont jamais voulu permettre qu'on frappât de la monnoie d'or ou d'argent , afin de prévenir les fraudes ordinaires de cette Nation , qui est fort avide. Ils reçoivent & donnent l'or & l'argent au poids , & ils distinguent très-bien s'il est pur ou s'il y a de l'alliage. Quelquefois ils se servent de l'or dans leurs achats ; mais en ce cas il passe pour marchandise & non pour monnoie. De-là vient que l'argent est continuellement coupé en petits morceaux.

Il n'y a point d'autres monnoies courantes que certaines pieces de cuivre , plattes & rondes , avec un trou quarré au milieu , pour les enfiler plus commodément. Tout s'achette & se vend au poids. Le *pic* ou quintal est de cent *catis* ou livres ; le *catis* de seize *taels* ou onces ; le *taels* de dix *masses* ou gros ; la *masse* de dix *condorins* ou sols ; le *condorin* de dix petits ou deniers qui sont ces pieces de cuivre. Ainsi il faut mille petits pour faire un tael , dont la valeur est de cinq

livres de notre monnoie. Le poids de la Chine surpasse le nôtre de vingt-quatre pour cent.

Chacun porte sa balance & pese ce qu'il achete & ce qu'il vend ; il faut pour pouvoir s'en servir que les Comis du Houpou l'ayent examinée. La balance, qui sert aux petites emplettes, ressemble au poids Romain, & on la porte dans un petit étui : elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurrence de vingt-cinq taels.

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles & pour habits, des étamines, des gros-de-tours appelés *gourgourans*, des taffetas, des fatins unis & à fleurs, des *lampas*, &c. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres : cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, & leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau. Je crois même que si on vouloit faire travailler les ouvriers dans notre goût, & les payer à proportion de leur travail, ils ne seroient pas inférieurs à ceux de France ; mais on doit considérer que nous achetons plus cher en Europe la soie brute, qu'on ne paye à la Chine les soies mises en œuvre.

Si l'histoire des Chinois est véritable, il paroît qu'ils ont inventé la maniere d'élever les vers à soie, deux mille ans avant la naissance de Jesus-Christ. Je laisse cette question à décider aux personnes curieuses des antiquités Chinoises; je vous dirai seulement, sur la relation de plusieurs de mes confreres, que la province de *Tche-Kiang* fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe ensemble. Les vers la filent deux fois chaque année, & on la travaille dans les provinces de *Peking*, de *Nanking* & de *Canton*; mais je préfere les soieries de *Nanking* à celles de *Canton*, parce qu'elles me semblent plus douces & mieux travaillées, & que les ouvriers de cette dernière Province mêlent dans leurs étoffes une partie considérable de soie crue & de filofelle.

Comme les Chinois n'ont ni lin ni chanvre, leurs toiles, quoique très-fines, sont faites de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent aussi des draps fort légers, dont ils se servent en hiver au-lieu d'étoffes de soie. Dans les provinces du nord ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moscovites & les Tartares font un grand commerce avec eux.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine; mais la plus belle se fabrique à *King-te-tching*, bourgade dépendante de *Jao-tcheou-fou*. Ce bourg où sont les vrais ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes villes de la Chine : il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de ville. On y compte plus d'un million d'ames : il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons, sans parler des autres animaux dont les habitans se nourrissent.

On trouve dans la province de *Nanking* la matiere dont on fait la porcelaine; mais comme les eaux n'y sont pas propres, pour la paîtrir on la transporte à *Jao-tcheou*. Les paysans de ce bourg fabriquent tous les ouvrages de porcelaine que l'on débite dans ce Royaume. C'est un travail long & pénible, & je ne sçaurois comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare & la plus précieuse est la porcelaine jaune; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelque ouvrage que ce soit, est affectée au Prince.

Quoique le tabac ne soit pas si généralement en usage à la Chine qu'en Europe, ce pays en produit néanmoins une très-

grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce qu'on ne s'en sert que pour fumer. On cueille les feuilles lorsqu'elles sont bien mûres, & on les carde à peu près comme on carde la laine. On les met ensuite sous un pressoir, & on les foule de la même manière que nos tanneurs foulent les restes de tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous estimons tant en Europe, sont ici très-communs & à un prix fort modique; cependant si l'on demandoit aux ouvriers des ouvrages qu'ils n'ont pas coutume de faire, ils se feroient payer très-cher. Le vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine & au Japon. Les Hollandois ont en vain tenté de transporter cette gomme en Europe: elle perd sa force au bout de six mois. Toutes les tables & les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le riz est la nourriture la plus ordinaire des habitans de la Chine, & ils le préfèrent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, & l'abondance y regne au défaut de la propreté & de la délicatesse. Les vivres sont par-tout à très-grand

marché, à moins que la mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres d'entrées.

Outre la chair de pourceau qui est la plus estimée & qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chevres, des poules, des oyes, des canards, des perdrix, des faisans & quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse & de chien. Ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles & des bœufs; mais, dans la plupart des provinces, la superstition ou les besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à peu près la manière dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le suc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faisans, &c. & ils se servent de cette substance pour cuire les autres viandes. Ils diversifient ces ragoûts par un mélange d'épicerie & d'herbes fortes. On sert toutes les viandes, coupées par morceaux, dans des jattes de porcelaine, & il est rare qu'on mette sur leurs tables des pièces entières, si ce n'est lorsqu'ils invitent quelques Européens, dont ils veulent, par courtoisie, imiter les usages.

Parmi ces ragoûts si différens des nôtres, il y en a quelques-uns dont vous n'oseriez manger, & dont je me regale quelquefois avec plaisir. Ce sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux, accommodés d'une maniere particuliere. Ces nerfs sont exposés au soleil pendant l'été, & conservés avec de la fleur de poivre & du macis. Lorsqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de riz pour les amollir, & on les fait cuire dans du jus de chevreau, assaisonné de plusieurs épiceries. Les nids d'oiseaux viennent du Japon, & sont de la grosseur d'un œuf de poule. La matiere en est inconnue, mais elle ressemble beaucoup à la mèche qu'on tire du sureau, ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en seroit insipide, s'il n'étoit relevé par des épiceries qu'on y mêle : c'est le plat le plus chéri des Chinois. Ils font aussi une certaine pâte de riz qu'ils filent, & que nous appellons *vermicelli* de riz. Ces trois mets sont à mon avis très-supportables. Les fleuves qui arrosent toutes les provinces de la Chine, les lacs, les étangs & la mer fournissent abondamment toutes sortes de poissons. Les Chinois les font sécher, & ils en font un très-grand commerce. Ils élevent

dans

dans leurs maisons certains petits poissons bigarrés de cent couleurs différentes, leurs écailles sont dorées ou argentées, & leur queue, dont la figure est extraordinaire, est aussi longue que tout leur corps. J'en nourris dans ma Mission, sans cependant espérer de pouvoir les transporter en Europe, à cause de l'eau douce qu'il faut changer tous les jours, & qui est rare dans les vaisseaux.

Quoique les Chinois ayent des brebis & des chevres, dont ils peuvent traire le lait, ils ne sçavent point néanmoins faire le beurre, & ils en ignorent absolument le goût & l'usage. J'ai fait enseigner à un jeune Néophyte la maniere de le faire par un de nos matelots, qui est un payfan des côtes de Bretagne, mais il n'a jamais la couleur & la perfection du nôtre, ce qui procede sans doute de la qualité des pâturages. Au lieu de beurre ils se servent de sain-doux, ou d'une espece d'huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'est tout à fait inconnu, & dont on n'a jamais pu me donner aucune connoissance.

Les chemins publics sont très-bien entretenus, & la quantité des rivieres & de lacs, dont ce pays est arrosé, n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a prise

d'opposer des digues aux débordemens des eaux. On se sert rarement de chevaux dans les voyages. On s'embarque dans des bateaux, ou dans des barques longues à rames; & comme le même fleuve parcourt souvent plus d'une province, il est aisé & commode de voyager.

Dans les provinces où les rivières sont plus rares ou moins navigables, on se fait porter en chaise à porteur, & on trouve de lieu en lieu des villages & des bourgs où l'on change de porteur. Il y a aussi des postes réglées & disposées de trois en trois milles; mais il n'est pas permis aux particuliers de s'en servir, & elles sont réservées pour les courriers de l'Empereur, & pour les affaires qui concernent le gouvernement public.

Les chevaux Chinois n'ont ni la beauté, ni la vigueur, ni la rapidité des nôtres, & les habitans du pays ne savent point les dompter; ils les mutilent seulement, & cette opération les rend doux & familiers. Ceux qu'ils destinent aux exercices militaires, sont si timides, qu'ils fuient au hennissement des chevaux Tartares. D'ailleurs, comme ils ne sont point ferrés, la corne de leurs pieds s'use; en sorte que le meilleur

cheval à six ans est presque incapable de service.

Les provinces de *Canton*, de *Quang-si*, de *Hou-quang*, de *Se-tchuen* & de *Pe-tcheli*, sont les plus fécondes en animaux rares & curieux. On y trouve entr'autres une espèce de tigres sans queue, & qui a le corps d'un chien. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course. Si l'on en rencontre quelqu'un, & que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, & à l'instant on en voit arriver plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent & le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en défaire; ils s'assemblent vers le soir en certain nombre, & forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment; ensuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs; & tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Chinois s'arment de fleches & les tuent, sans courir aucun danger.

On voit aussi des couleuvres & des vipères dont le venin est très présent.

Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, & se répandant soudain dans toutes les veines, il cause des défaillances, ensuite le délire & puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leur morsure.

Ce qu'on rapporte constamment de l'animal appelé *sinfin*, me fait juger que c'est une espèce de singe que j'ai eu souvent occasion de voir; il diffère des autres par sa grandeur qui est égale à celle d'un homme d'une taille médiocre, par une plus juste conformité d'actions presque humaines, & par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière.

Ce qu'on dit pareillement du *Ginhiung* ou l'*homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de *Chen-si*, ne

doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparés à la grandeur des hommes. Il n'est pas moins certain que le *ma-lou* ou *cheval-cerf*, n'est qu'une espèce de cerf plus haut & plus long que les chevaux de la province d'*Yunnan*.

Les voyageurs Chinois parlent d'un certain animal qu'ils appellent *cheval-tigre*, & qui ne diffère du cheval qu'en ce qu'il est couvert d'écaïlle; il ressemble au tigre par ses ongles, & sur-tout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le printemps, pour dévorer les hommes & les animaux.

J'ai suivi presque toute la rivière de *Han*, qui arrose le territoire de *Siang-Yang*, où les Chinois font naître cet animal. J'ai parcouru les montagnes affreuses d'*Yun-Yang*, & je n'y ai ni vu ni entendu parler d'un animal semblable, quoique les gens du pays ne manquaient pas de me faire remarquer tout ce qui pouvoit piquer ma curiosité, & que je m'informasse exactement de tout.

Je suis très-persuadé que cet animal n'existe pas plus que le *Fong-hoang*, dont vous avez sans doute entendu parler. Ce qu'on dit du *Hiang-tchang-tse* ou dain odoriférant, est quelque chose de plus

certain. Cet animal se trouve principalement dans les provinces méridionales. C'est une espece de dain sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse, qui est pleine de musc, est composée d'une pellicule très-fine, & couverte d'un poil fort délié. La chair en est bonne à manger, & on la sert sur les meilleures tables.

On met avec raison au rang des beaux oiseaux, celui qu'on appelle *Hai-tsing*. Il est fort rare, & l'on n'en prend que dans la province de *Chen-si*, & dans quelques cantons de la Tartarie. Cet oiseau est comparable à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros, plus vigoureux & plus fort. On peut sans témérité le regarder comme le roi des oiseaux de proie de la Chine & de la Tartarie; car c'est le plus curieux, le plus vif, le plus adroit & le plus courageux: aussi est-il si estimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la Cour, l'offrent à l'Empereur qui les récompense généreusement, & le remettent ensuite aux Officiers de la Fauconnerie.

On voit dans la province de Canton, & principalement sur le penchant d'une montagne appelée *Lo-Feou-Chan*, des

papillons si estimés, qu'on ne manque jamais de les envoyer à la Cour, où on les fait servir à certains ornemens qu'on fait au palais. Leurs couleurs sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que les nôtres, & ont les aîles bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, & ils s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauve-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

Je n'ai touché qu'en passant l'article des poissons dans le cours de cette lettre; je vais actuellement vous donner quelque détail. Quant aux autres curiosités naturelles, je me réserve à vous en parler plus amplement dans la suite.

On voit en Chine presque toutes les espèces de poissons que nous avons en Europe. Mais mon dessein n'est pas de les passer en revue; je me borne à ceux qui sont particuliers au pays.

Le poisson le plus curieux sans contredit, est celui qu'on appelle *kin-yu*, ou poisson d'or. On le nourrit dans de petits étangs; dont les maisons de plaisance des

Princes & des grands Seigneurs de la Cour font embellies, ou dans des vases larges & profonds, dont on orne assez communément les cours des maisons. On ne met dans ces bassins que les plus petits qu'on peut trouver : plus ils sont minces & déliés, plus ils paroissent beaux. Ils sont d'un rouge doux & tempéré, & comme semés de poudre d'or, sur-tout vers la queue, qui est à deux ou trois pointes. On en voit aussi d'une blancheur argentée, & d'autres qui sont blancs & semés de taches rouges. Les uns & les autres sont d'une vivacité & d'une agilité surprenantes ; ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau ; mais leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air, & aux secousses même un peu violentes du vase, qu'ils meurent aisément & en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs sont de diverse grandeur, & on les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une cliquette dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'on prétend qu'il ne faut rien leur donner pendant l'hiver, si on veut les entretenir en bon état. Il est certain qu'on les laisse manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi

vivent-ils? c'est ce qui n'est pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui sont sous la glace durant l'hiver, trouvent dans les racines, dont le fond des étangs est plein, ou de petits vers, ou d'autres alimens propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours & qu'on garde l'hiver dans une chambre, sans qu'on prenne le soin de pourvoir à leur subsistance, ne laissent pas, vers le printemps qu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

Je pourrois vous parler ici de certains cancrs qu'on trouve entre les bords de la mer de *Cao-tcheou*, & de l'isle de *Hainan*; ils se changent en pierre & conservent cependant leur figure naturelle: mais c'est une chose commune en Europe, où ces sortes de pétrifications ne sont pas rares. Les Médecins Chinois attribuent à celles-ci une vertu que nous ne reconnoissons pas dans les nôtres: ils l'emploient volontiers comme un remede propre à chasser les fièvres chaudes & aiguës; c'est ce qu'il faudroit vérifier par des expériences qui servissent à déterminer, au moins en gros, quel degré de force peut avoir ce remede.

J'ai vu sur les bords de la mer de *Fo-kien* un poisson appelé *Hai-seng*. Je le pris d'abord pour un rouleau de matière inanimée ; mais l'ayant fait couper en deux par des matelots Chinois, ils me dirent tous qu'il étoit vivant. Je le jettai aussi tôt dans un bassin, il y nagea, & vécut même encore assez long-temps. Ces matelots m'ajoutèrent que cet animal avoit quatre yeux, six pieds & une figure semblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque soin que je prisse à le bien observer, je ne distinguai que deux endroits, par où il paroïssoit voir ; car il témoignoît de la frayeur, lorsqu'on lui passoit la main dans ces endroits. Si l'on veut regarder comme des pieds tout ce qui lui sert à se mouvoir, on doit en compter autant qu'il a sur le corps de petites excroissances qui sont comme des boutons. Il n'a ni épine ni os ; il meurt dès qu'on le presse. On le conserve aisément, sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'un peu de sel. C'est en cet état qu'on le transporte par-tout l'Empire, comme un mets estimable : peut-être l'est-il en effet au goût des Chinois, quoiqu'il ne paroisse pas tel au nôtre.

Les Européens n'en peuvent soutenir

la vue, à cause de sa laideur & de sa difformité, & c'est peut-être ce qui leur a donné une si forte répugnance à manger de ce poisson.

Outre le poisson doré dont je vous ai fait la description, il en est une autre espèce qui lui ressemble beaucoup, soit pour la grandeur, soit pour la vivacité, soit pour la couleur, soit enfin pour la forme. Ce poisson s'appelle *Hoa-hien*, du nom de la petite ville de *Tchang-hoa-hien*, dépendante de *Han-tcheou*, & située au trentième degré vingt-trois minutes de latitude. Près de cette ville est un petit lac, qui fournit le poisson dont je parle; son écaille est d'un jaune clair & pâle; mais les taches rougeâtres dont il est semé relevent beaucoup sa couleur. Il est environ de la longueur du poisson d'or: sa nature est à-peu-près la même; mais son prix est bien différent, vu son extraordinaire rareté. On le met enfin dans un vase, où on a grand soin de lui donner chaque jour une certaine quantité de nourriture: ce vase doit être fermé pendant l'hiver; on y laisse cependant une petite ouverture, soit pour en changer l'eau, soit pour y renouveler l'air, soit pour y laisser pénétrer la chaleur de l'appartement où il est.

On diroit que ce poisson connoît celui qui est chargé de lui apporter à manger, tant il est prompt à sortir du fond de l'eau dès qu'il sent qu'il arrive. J'ai vu de très-grands Seigneurs prendre plaisir à lui donner de la nourriture de leur propre main, & passer des deux & trois heures à considérer l'agilité de ses mouvemens & de ses différens petits jeux.

Ce poisson passe pour être très-fécond. Quand on voit ses œufs furnager, on cesse de changer l'eau du vase, & on les ramasse avec toutes les précautions possibles, on les conserve avec soin, & la chaleur de la saison ne manque jamais de les faire éclore.

Je vous ai parlé autrefois, Monsieur, du grand fleuve *Yang-tse-Kiang*. C'est delà que les Chinois tirent tous leurs poissons. En certains temps de l'année il s'assemble un nombre prodigieux de barques pour y acheter des semences de provision. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différens endroits avec des nattes & des claies l'espace d'environ dix lieues, & ne laissent que ce qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies; ils sçavent la distinguer à

L'œil, quoiqu'on n'apperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de femence, & en remplissent quantité de vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là plusieurs marchands viennent avec des barques pour l'acheter, & la transporter dans diverses provinces; mais ils ont soin de l'agiter de temps en temps, & ils se relevent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers & des étangs domestiques. Au bout de quelques jours on apperçoit dans l'eau des femences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espece; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le peuple ne se nourrit pour ainsi dire que de poisson.

Vous m'avez demandé, Monsieur; dans votre dernière lettre quelques détails intéressans sur l'état de la Religion à *Emouy*, où j'ai fait quelques temps ma résidence. Je voudrois bien satisfaire votre piété. Mais comme il n'a point encore plu à Dieu de répandre ses bénédictions sur les travaux de son serviteur, je ne puis que vous tracer un tableau

affligeant des progrès de l'idolâtrie dans cette chere & malheureuse contrée.

Je ne crois pas, Monsieur, que dans le reste de l'Asie la superstition ait érigé à l'esprit du mensonge de si beaux temples, que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques sont au dehors des villes, & on commet aux Bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Ces édifices ou pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le côté des montagnes, & il semble que dans la construction de leurs pagodes, les Chinois veuillent tout devoir à l'art & rien à la nature. Quoique les montagnes soient arides, les Bonzes entretiennent dans ces pagodes un printemps éternel. Ce sont des solitudes charmantes; tout y est pratiqué avec tant d'ordre que le goût le plus bizarre n'y trouve rien à désirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par plusieurs canaux, & il les distribuent aux environs & dans l'intérieur du pagode, où il y a des bassins & des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des

bosquets & des avenues d'arbres dont l'hiver semble respecter les feuilles. Je me contenterai de vous faire une courte description du pagode principal de l'isle d'*Emouy*, parce que tous ces édifices ont beaucoup de rapport les uns aux autres quant à la situation & à l'architecture.

Le grand pagode d'*Emouy* est à deux milles de la ville, & est situé dans une plaine qui se termine d'un côté à la mer & de l'autre à une montagne fort haute. La mer, par différens canaux, forme devant ce temple une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours verd. La face de cet édifice est de trente toises; le portail est grand & orné de figures en relief, qui sont les ornemens les plus ordinaires de l'architecture Chinoise. On trouve en entrant un vaste portique pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel il y a un autel où l'on voit une statue de bronze doré, qui représente *Foé*, sous la figure d'un colosse assis les jambes croisées. Aux quatre angles de ce portique, il y a quatre autres statues qui ont dix-huit pieds de hauteur quoiqu'elles soient représentées assises: elles n'ont rien de régulier; mais on ne peut assez en admirer la dorure. Chacun de ces colosses est fait d'un seul

morceau de pierre : ils ont en main différens symboles qui désignent leurs qualités , comme autrefois dans Rome payenne , le trident & le caducée désignoit Neptune & Mercure. L'un tient entre ses bras un serpent qui fait plusieurs replis autour de son corps ; l'autre tient un arc bandé & un carquois ; les deux autres ont, l'un une espee de hache d'armes , l'autre une guitare , ou quelque chose d'approchant.

En sortant de ce portique , on entre dans une avant-cour quarrée , & pavée de longues pierres grises , dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre pavillons qui se terminent en dômes , & qui se communiquent par un corridor qui regne tout autour. Dans l'un il y a une cloche qui a dix pieds de diametre ; on ne peut trop admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre il y a un tambour d'une grandeur démesurée & qui sert aux Bonzes à annoncer les jours de la nouvelle & pleine lune. Il faut remarquer que le battant des cloches Chinoises est en dehors , & qu'il est fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les

ornemens du temple, & servent souvent de retraite aux voyageurs que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger.

Au milieu de cette cour on voit une grande tour isolée qui se termine aussi en dôme : on y monte par un escalier construit de belles pierres, lequel regne tout autour. Au milieu du dôme, il y a un temple dont la figure est quarrée. On y admire une grande propreté ; la voûte est ornée de mosaïques & les murailles sont revêtues de figures de pierre en relief qui représentent des animaux & des monstres. Les colonnes qui soutiennent le toit de cet édifice sont de bois vernissé ; & aux jours solennels on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le temple est pavé de petits coquillage qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, &c.

Les Bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'autel & entretiennent le feu des lampes qui sont pendues à la voûte du temple ; à l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, & qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité il y a une machine de bois creuse & faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire, que le son de l'un

& de l'autre instrument accompagne leurs voix lorsqu'ils chantent les louanges de l'idole tutélaire du pagode.

Le Dieu *Poussa* est placé au milieu de cet autel : il a pour base une fleur de bronze doré, & il tient un jeune enfant entre ses bras. Plusieurs idoles (qui sont sans doute des Dieux subalternes) sont rangées autour de lui, & marquent par leurs attitudes leur respect & leur vénération.

Les Bonzes ont aussi tracé sur les murs de ce temple plusieurs caracteres hyéroglyphiques à la louange de *Poussa*. On y voit un tableau historique ou allégorique peint à fresque, qui représente un étang de feu où semblent nager plusieurs hommes, les uns portés sur des monstres, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination du peintre ; les autres environnés de toutes parts de dragons & de serpens ailés. On apperçoit au milieu du gouffre un rocher escarpé, au haut duquel le Dieu est assis, tenant un enfant entre ses bras, qui semble appeler tous ceux qui sont dans les flammes de l'étang ; mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever jusqu'à la cîme du rocher, & paroît vouloir les

écarter à coups de massue. Ce redoutable vieillard sera sans doute quelqu'un de ces Dieux ou génies malfaisans dont je vous ai déjà parlé. Au reste, les Bonzes ne sçurent répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau.

Il y a derriere l'autel une espèce de bibliotheque, dont les livres traitent du culte des Idoles, & du sacrifice qu'on a coutume de faire dans ce pagode.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, & on entre dans une espèce de galerie dont les murs sont lambrissés. J'y comptai vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius : au bout de cette galerie on trouve une grande salle qui est le réfectoire des Bonzes : on traverse ensuite un assez grand appartement, & on entre enfin dans le temple de *Fo*, où l'on monte par un grand escalier de pierre. Il est orné de vases de fleurs artificielles, ouvrage dans lequel les Chinois excellent, & l'on y trouve les mêmes instrumens de musique & les autres ornemens dont j'ai déjà fait mention. On ne voit la statue du dieu qu'à travers une gaze noire qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'autel ; le reste du pagode

consiste en plusieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées: les jardins & les bosquets sont pratiqués sur le côteau de la montagne, & l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes, où l'on peut se mettre à l'abri des chaleurs excessives du climat.

J'ai souvent visité les Bonzes de ce pagode, & ils ont toujours paru me recevoir avec plaisir: on peut entrer librement dans leurs temples, mais il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni entrer dans les appartemens, où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on est mal accompagné; car les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous des peines rigoureuses, & qui en gardent souvent dans des lieux secrets, pourroient, dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrete.

Il y a plusieurs autres pagodes de cette espece aux environs & dans l'enceinte d'*Emouy*: il y en a un entr'autres qu'on appelle pagode des dix mille pierres, parce qu'il est bâti sur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nombre de petits rochers, sous lesquels les Bonzes ont pratiqué des grottes & des réduits très-agréables. On y voit

régner une certaine simplicité champêtre qui plaît & qui charme.

Quoique les Bonzes soient les amis & les confidens des dieux, ils sont cependant fort méprisés à la Chine, & les peuples, qui dans leur idolatrie n'ont aucun systême bien suivi, ne respectent pas plus la divinité que le ministre. Ils sont tirés de la lie du peuple, & lorsqu'ils ont amassé quelque somme d'argent, ils achètent des esclaves dont ils font des disciples, qui sont ensuite leurs successeurs, car il est bien rare qu'un Chinois un peu à son aise embrasse cette profession.

Les Bonzes ont des supérieurs & des dignités parmi eux; & pour être initié aux mystères extravagans de leur secte, il faut passer par un très-rude noviciat. Celui qui postule pour l'état de Bonze, est obligé de laisser croître sa barbe & ses cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, & d'aller de porte en porte chanter les louanges des Idoles auxquelles il se consacre. Il s'acquitte de ce devoir sans lever les yeux; & la populace, pour éprouver sa vocation, ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de sarcasmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton, & l'hum-

ble candidat souffre tout avec une patience qui mériterait un objet plus noble. Il ne mange, durant une année, aucune chose qui ait eu vie; il est pâle, maigre, défiguré: si le sommeil, auquel il résiste constamment, le surprend quelquefois, un compagnon impitoyable le réveille aussi-tôt; en un mot, rien n'est comparable aux tourmens qu'on lui fait endurer.

Lorsque le jour est arrivé où il doit prendre l'habit, les Bonzes des pagodes voisins s'assemblent, & se prosternant tous devant l'Idole, ils récitent à haute voix, comme s'ils psalmodioient, des prières dont souvent ils n'entendent pas le sens: ils ont une espece de chapelet autour du col, dont les grains sont très-gros, & qui ressemble aux nôtres, à la réserve de la croix, dont ils n'ont pas le bonheur de connoître le mystere; ensuite ils entonnent je ne sçai quels hymnes, & accompagnent leur chant du son de plusieurs petites clochettes.

Cependant le novice, prosterné la face contre terre à l'entrée du temple, attend la fin de ces cérémonies, pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les Bonzes le conduisent aux pieds de l'autel, & lui mettent une longue robe

grise , que j'ose dire être semblable , quant à la forme , aux robes ou manteaux de nos religieux d'Europe , le capuchon & la couleur à part. On lui met aussi sur la tête un bonnet de carton , sans bords , doublé de toile grise ou noire , & la fonction finit par l'accolade. Le novice régale ensuite tous les Bonzes , & l'ivresse , qui succède à ce repas , termine cette cérémonie.

Ils sont obligés de garder la continence ; mais , malgré les punitions attachées au commerce des femmes , ils cherchent sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions , & au défaut des femmes , ces scélérats recourent à d'autres objets pour assouvir leur brutalité. Leur extérieur grave & composé cache souvent une ame noire , abandonnée à toutes fortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités , que les Chinois mêmes , qui ne se piquent pas d'une foi bien vive , ni d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée & solitaire que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire , laquelle est en effet leur unique ressource.

Lorsqu'ils se sont enrichis dans cette indigne profession , ils peuvent la quitter & en embrasser une autre ; mais le

changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils se sont acquise. Etrange aveuglement de ces peuples , d'adorer des dieux dont ils méprisent les ministres , & de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte.

Quoique l'art de deviner soit fort commun à la Chine , comme je l'ai déjà remarqué , les Bonzes néanmoins se l'attribuent par excellence , & croient être les véritables & seuls organes des volontés du destin. La plus grande superstition des Chinois consiste à consulter les dieux & les hommes sur le succès heureux ou malheureux de leurs affaires.

S'ils sont malades , ils veulent connoître la durée de leur maladie ; & pour cet effet , ils consultent la divinité bienfaisante , dont l'attribut est d'en procurer la guérison. Ils viennent dans un Pagode & après avoir présenté à l'Idole plusieurs mets différens , dont les Bonzes profitent , ils se prosternent la face contre terre , tandis que le Bonze principal fait brûler du papier doré dans une urne de bronze , & prépare plusieurs petits bâtons , sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir brouillés , ils en tirent un du fond d'un sac ou d'une boîte ,

boîte , si la décision de l'oracle ne leur plaît pas , ils recommencent , & sont obligés de s'en tenir à cette seconde décision , favorable ou contraire. C'est ainsi que parmi eux le hasard décide de l'avenir.

Un Bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme , est puni très-sévérement : ses confreres sont ses bourreaux , & vengent en apparence l'injure faite à leur Religion , en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes , ou qu'ils brûlent de commettre. On met au col du coupable un ais fort pesant , & on le traîne par la ville pendant une lune entière , en le frappant continuellement. Au reste , ces châtimens sont rares , & les Bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions , que d'avidité à la satisfaire.

Il y avoit autrefois près de *Fotcheou* ; (ville où réside le Pere de Zea) un Pagode fameux , où demeuroient les Bonzes les plus distingués de la Province. La fille d'un Docteur Chinois , allant à la maison de campagne de son pere , suivie de deux servantes , & portée , suivant l'usage du pays , dans une chaise couverte , eut la curiosité d'entrer dans le Temple , & envoya prier les Bonzes

de se retirer, tandis qu'elle y feroit sa priere. Le Bonze principal, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derriere l'autel ; il ne la vit que trop, & il en devint si épris, que son imagination échauffée écarta l'idée du péril, & ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à enlever une fille foible & mal accompagnée. L'exécution suivit de près le projet. Il ordonna aux autres Bonzes, ses confidens, d'arrêter les deux suivantes, & il ravit cette fille malgré ses cris & ses larmes.

Le Docteur n'ignora pas long-temps l'absence de sa fille ; il sçut qu'elle étoit entrée dans le Pagode, & qu'elle y avoit disparu. Les Bonzes répondirent à toutes les demandes qu'il fit, qu'il étoit bien vrai qu'elle avoit visité le Pagode ; mais qu'elle en étoit sortie après avoir fait sa priere. Le Docteur, élevé dans le mépris pour les Bonzes, comme le sont tous les Lettrés, qui se mettent au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, s'adressa au Général des Tartares de cette Province, & lui demanda justice contre les ravisseurs de sa fille. Les Bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que *Fo*, étant devenu amoureux de la jeune

filles, l'avoit enlevée. Le Bonze, auteur du rapt, voulut ensuite, par une harangue fort pathétique, faire comprendre au Docteur combien Fo avoit fait d'honneur à toute sa famille, en jugeant sa fille digne de sa tendresse & de sa société; mais le Général Tartare, sans s'amuser à ces fables, s'étant mis à examiner curieusement tous les réduits les plus cachés du Pagode, entendit quelques cris confus sortir du fond d'un rocher: il s'avança vers ce lieu, & apperçut une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte: l'ayant fait abattre, il entra dans un lieu souterrain, où il trouva la fille du Docteur, & plus de trente autres femmes qui s'y trouvoient renfermées. Elles sortirent de leur prison & du Pagode, & aussitôt après, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, & brûla le Temple, les autels, les Dieux & leurs infâmes Ministres.

Le culte que les Bonzes rendent aux Idoles, ne s'étend pas loin. Uniquement occupés à entretenir les lampes des Pagodes, & à recevoir ceux qui viennent faire leurs prières, ils mènent une vie molle & voluptueuse. La plupart d'entr'eux n'ont aucun revenu fixe, & ils vont de porte en porte, une clochette

à la main , mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans sa maison , il appelle les Bonzes , qui , revêtus de longues chapes brodées , portent l'Idole par les rues : ils marchent deux à deux , tenant en main plusieurs banderoles garnies de sonnettes , & le peuple les fuit par curiosité bien plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle & pleine lune , ils se levent pendant la nuit & récitent des prieres. Il m'a semblé qu'ils répétoient toujours la même chose , avec autant de modestie & de dévotion que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une grande humilité dans les premiers complimens qu'ils se font dans leurs visites ; ils se prosternent les uns devant les autres ; ils se régalent ensuite , & s'enivrent le plus souvent ; en sorte que la visite , qui commence par les complimens , finit presque toujours par les invectives.

Tel est , Monsieur , le déplorable aveuglement d'un peuple , à la conversion duquel tant de zélés Missionnaires travaillent depuis si long-temps. S'ils n'ont point encore réuffi à le tirer des épaisses ténèbres où il est plongé , c'est que le

temps des miséricordes n'est point venu pour lui ; le Seigneur nous réserve d'autres fatigues , & après avoir éprouvé notre constance , nous espérons qu'il la couronnera un jour par la conversion entiere de cette nation. J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

*Du Pere Parnnin , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus.*

A Peking , le 27 mars 1715.

J'EUS l'honneur de vous écrire , il y a un mois , de *Geho-ell* , & je vous mandois que le Frere Bernard Rhodes , âgé de plus de soixante & dix ans , n'étoit plus en état de continuer ses longs voyages de Tartarie , à la suite de l'Empereur . Je ne sçavois pas pour lors que c'étoit-là le dernier voyage que nous ferions ensemble. Le Seigneur a voulu le récompenser & nous affliger , en l'enlevant le dixieme de ce mois , à une journée de Peking. Cette perte a été très-sensible , non-seulement aux Missionnaires & aux

Chrétiens, mais encore aux Infideles.

Avant que d'entrer dans cette Mission, il avoit déjà passé plusieurs années dans celle des Indes. Les Hollandois ayant assiégé & pris Pondichery, il fut fait prisonnier de guerre avec le feu Pere Tachard, & conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux Missions, & après tant de fatigues essuyées, il ne balançoit point d'entreprendre le voyage de la Chine, & plus long & plus dangereux que ceux qu'il avoit faits. Il s'embarqua donc avec le Pere Peliffon, sur un petit bâtiment, nommé le petit Saint-Jean: ils passerent au Bresil, de-là ils toucherent à l'Isle d'Anjouan. Des Flibustiers qui occupoient l'Isle, ayant pris ce qu'ils avoient, ils continuerent comme ils purent leur voyage jusqu'aux Indes. L'année suivante ils s'embarquerent sur des vaisseaux Anglois, & ils arriverent heureusement, l'an 1699, à *Hia-men*, qui est un port de la province de *Fo-kien*, d'où le Frere Rhodes fut conduit à la Cour par les Mandarins, que l'Empereur avoit chargé de cette commission.

La douceur, la modestie, & l'humilité qui éclatoit dans ses discours & dans ses actions, lui attirerent d'abord l'estime & l'amitié des Chinois : mais quand ses talens furent connus, & que l'expérience eut fait voir quelle étoit son habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie, & même dans la connoissance du pouls & des maladies, on l'estima bien davantage. L'Empereur lui confia plusieurs malades auxquels il s'intéressoit, & que les Médecins Chinois n'avoient pu guérir. Le Frere Rhodes leur rendit la santé, & l'Empereur témoigna combien il en étoit satisfait.

Les Mandarins du palais qui étoient chargés de rendre compte à l'Empereur des cures que faisoit le Frere Rhodes, revinrent bientôt de la folle prévention qu'ont presque tous les Chinois contre les Médecins étrangers ; prévention que les Médecins de la Chine ont grand soin d'entretenir. Ils le prièrent de voir quelques-uns de leurs domestiques qui étoient malades, & ils furent si contents de ses services, que dans la suite ils mirent en lui leur confiance, & ne voulurent point avoir d'autre Médecin.

« Qu'il y a de différence, me disoient-ils

» souvent, entre ce Médecin Européen
» & les Médecins de notre Nation.
» Ceux-ci mentent hardiment, & en-
» treprennent également, au grand pé-
» ril des malades, de donner des re-
» medes pour des maladies qu'ils ne
» connoissent pas, comme pour celles
» qu'ils connoissent. Si l'on paroît se
» défier de leurs ordonnances, ils nous
» inondent d'un déluge de mots bar-
» bares, auxquels nous ne comprenons
» rien. En un mot, ils n'ont que le ta-
» lent & l'adresse de tirer une bonne
» somme du malade avant que de l'en-
» voyer au tombeau. Celui-là au con-
» traire parle peu, promet peu, & fait
» beaucoup. S'il dit qu'il n'y a rien à
» craindre, nous pouvons compter sur
» ce qu'il nous dit, & il ne se trompe
» point. S'il a de la peine à nous répon-
» dre, s'il a un air triste, c'est un signe
» de mort; & une continuelle expé-
» rience nous a convaincus de la cer-
» titude avec laquelle il prononçoit sur
» les diverses maladies. Mais ce que
» nous admirons davantage, c'est sa
» patience & sa douceur: rien ne le
» rebute, il est toujours le même. Sa
» charité s'étend indifféremment à tout
» le monde, aux pauvres comme aux

» riches. Au sortir de nos appartemens,
» il va dans nos écuries visiter nos do-
» mestiques : il les traite , il les con-
» sole , il les guérit. La seule chose qui
» nous fait de la peine , c'est que nous
» ne sçaurions l'engager à recevoir la
» moindre bagatelle : lui en faire feu-
» lement la proposition , c'est le cha-
» griner , c'est l'obliger de prendre la
» fuite ».

En effet , il visitoit encore plus volontiers les pauvres que les grands Seigneurs : il quittoit tout dès qu'ils le demandoient. Quand il n'avoit plus de remedes , il en composoit exprès pour eux. Plusieurs venoient à notre porte en demander , il ne refusoit personne ; il en laissoit à distribuer pendant son absence. Des familles entieres doivent leur conservation à ses soins charitables. A combien de petits-enfans , même du sang royal , n'a-t-il pas ouvert la porte du ciel quand il ne pouvoit pas leur rendre la santé du corps par le moyen de ses remedes ?

Je me suis trouvé avec lui à la fuite de l'Empereur dans plus de dix voyages , dont la plupart ont été de six mois. C'est-là qu'il exerçoit sa profession selon l'étendue de son zèle. J'étois témoin

qu'il étoit occupé presque tout le jour à traiter les pauvres malades ; car combien n'y en a-t-il pas dans une suite de plus de trente mille personnes ? Et parmi ces malades, ceux qui faisoient le plus d'horreur & qui causoient le plus de dégoût, étoient les premiers objets de sa charité. J'ai entendu plus d'une fois les Chinois se récrier avec admiration : « Ah ! qu'il est extraordinaire de voir » un étranger faire gratuitement ce que » nos Médecins les plus intéressés ne » feroient pas même pour de l'argent ! » Un homme de qualité qui est idolâtre, me dit un jour qu'il étoit grand dommage que le Frere Rhodes ne fût pas Chinois ; « s'il étoit né parmi nous, di- » soit-il, ce feroit un grand saint, & » on élèveroit plus d'un monument à » sa gloire ». Je pris de-là occasion de lui expliquer les motifs bien plus relevés qui faisoient agir le Frere Rhodes, & je m'étendis assez au long sur les vues qui nous avoient portés à quitter notre terre natale pour venir à la Chine. Ce que je lui dis lui parut admirable, il nous donna de grands éloges ; mais il n'alla pas plus loin, & il ne songea nullement à se convertir.

C'est sur-tout dans ce dernier voyage

que le Frere Rhodes a travaillé au-delà de ses forces. Jamais il n'y eut plus de malades ; en moins de quatre mois il épuisa les caisses pleines de remedes que l'Empereur avoit fait apporter à *Geho-ell* selon sa coutume : il en donna des siens , & ceux-ci ayant manqué , il en fit venir d'autres de notre maison de Peking. Vers la fin du mois de juin jusqu'au 25 juillet , l'Empereur eut une tumeur fâcheuse sur la levre supérieure. Il appella le Frere Rhodes pour le traiter , & moi pour lui servir d'interprête : quelques années auparavant il avoit donné des preuves de son habileté , en guérissant Sa Majesté de violentes palpitations de cœur qui faisoient craindre pour sa vie , & auxquelles la Médecine Chinoise n'avoit point de remedes. Le Frere Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la satisfaction de l'Empereur , qui fut parfaitement guéri. Mais lui-même il se trouva incommodé de ce qu'il avoit eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. Il lui falloit depuis le matin jusqu'à la nuit demeurer dans le palais , resserré dans une petite chambre , pour éviter de voir les femmes & d'en être vu , marcher à pied une demi-lieue lorsqu'il venoit au palais & qu'il en sortoit , &

cela durant les plus grandes chaleurs de l'été. Ces fatigues affoiblirent extrêmement un vieillard qui étoit déjà très-infirmes. Cependant il se trouva mieux vers la mi-octobre : c'étoit le temps auquel l'Empereur avoit accoutumé de retourner à Peking : mais des raisons particulières l'obligerent cette année-là de prolonger son voyage de quinze jours. La saison changea tout-à-coup, le vent de nord commença à souffler, & en peu de jours tout fut glacé à *Geho-ell*. Le Frere Rhodes fut saisi d'un froid si subit, il lui prit un catarre accompagné de fièvre. Il ne laissoit pas de traiter les malades, & l'on s'empressoit d'autant plus à avoir recours à lui, que le départ de l'Empereur étoit plus proche. Je lui proposai d'user de quelques remedes. « Je ferai ce » qu'il vous plaira, me répondit-il; mais » si vous voulez que je vous dise fran- » chement ce que je pense, je crois les » remedes inutiles : mes voyages de Tar- » tarie sont finis, & il faut me préparer » à celui de l'éternité ».

Bien qu'il se disposât depuis longtemps à la mort, & que sa vie ne fût qu'un exercice continuel de charité & d'oraison, il se confessa le vendredi, & reçut Notre-Seigneur dans la petite cha-

pelle où je disois la messe. Le dimanche il fit la même chose, & le mardi suivant nous partîmes. Deux jours après se trouvant extrêmement foible, il me fit une confession générale avec les sentimens d'un prédestiné, & avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. L'Empereur lui fit prendre les devants, & ordonna au Pere Tillisk, Jésuite Allemand, de l'accompagner. Sa Majesté me retint auprès d'elle, parce que sçachant mieux la langue chinoise, j'étois plus en état de lui répondre. Le mal augmenta de plus en plus, & sa foiblesse devint extrême. Il conserva néanmoins la connoissance jusqu'au dernier soupir. Il mourut le 10 de novembre à huit heures du matin en récitant les Litanies de la sainte Vierge, & n'étant qu'à une journée de Peking.

Le Pere Tillisk fit porter le corps au lieu destiné à notre sépulture, qui est hors de la ville. Tous les Jésuites de Peking allerent le recevoir, & après les prieres ordinaires, ils l'enterrèrent le 25^e du même mois: les pleurs & les gémissemens d'une foule de chrétiens & d'infideles redoublèrent la douleur que nous avions de le perdre. Ce qui nous console, c'est que nous sommes persuadés

qu'il est allé recevoir la récompense de ses longs travaux & de sa sainte vie. Il étoit doux, modeste, humble, patient, fidele observateur de nos regles, affable, toujours prêt à obliger, infatigable dans le travail & dans le soin qu'il prenoit des pauvres. Enfin, pendant seize ans que j'ai vécu avec lui, je n'ai jamais vu personne qui ne m'ait fait son éloge.

A mon retour de Tartarie j'ai lu dans le dixieme volume des Lettres édifiantes & curieuses un extrait d'une de mes lettres, dans laquelle je parlois d'une Mission naissante que j'avois formée à *Coupekeu* au passage de la grande muraille. J'ajouterai ici que depuis ce temps-là Dieu y a donné sa bénédiction : ce n'est plus une Mission commencée, c'est une Mission établie, & où l'on trouve beaucoup de ferveur. L'église que j'avois fait bâtir est maintenant trop petite : elle ne peut pas même avec la cour contenir la moitié des hommes. En passant par-là le mois dernier, j'en baptisai encore plus de trente. Ces bonnes gens me proposerent d'abandonner cette église aux femmes pour y tenir leurs assemblées, & d'en bâtir une autre beaucoup plus grande pour les hommes. Ils offriront même d'y contribuer selon leurs forces :

mais ce qu'ils peuvent est fort peu de chose ; comme ils sont la plupart soldats, ils n'ont pour tout bien que leur paye, qui est assez modique. J'allai voir une maison qui est assez propre à ce dessein : elle coûtera 5 à 600 tael, qui ne sont pas aisés à trouver. Nous ferons ce que nous pourrons avec le secours de la Providence.

Ces nouveaux Fideles sont remplis de piété. Comme ils sont plus maîtres de leur temps que les gens de commerce, ils ne manquent pas d'aller tous les jours à l'église, où les chefs les instruisent. Ils récitent soir & matin la priere au son des instrumens : ils en ont acheté pour plus de cinquante écus, & ont appris à en jouer à de jeunes chrétiens. Ils ont pareillement acheté un lieu pour leur sépulture, & les ornemens nécessaires pour enterrer les morts avec décence. Comme je ne puis visiter cette chrétienté qu'en passant, il n'y a alors qu'une partie des chrétiens qui se confessent & qui communient. Le Pere Contancin y va de temps en temps pour suppléer à ce que je n'ai pu faire : il doit y aller au premier jour. Quand j'étois à *Geho-ell*, ceux qui y venoient pour quelque affaire, ou qui y étoient envoyés par leurs

Mandarins, ne manquoient pas de venir me trouver pour participer aux Sacrements. Plusieurs y venoient à leurs dépens, sans y avoir d'autre affaire que celle de s'acquitter de ce devoir : c'étoit pour eux un voyage de trente lieues. Je ne sçais si l'on trouveroit le même empressement dans les anciens Fidèles de l'Europe. Je recommande cette Mission aux prieres & à la charité de ceux qui ont du zele pour aggrandir le Royaume de Jesus-Christ parmi les idolâtres, & suis, &c.



L E T T R E

*Du Pere d'Entrecolles , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , au Pere de Broissia ,
de la même Compagnie.*

A Jao-tcheou , le 10 Mai 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Paix de Notre Seigneur.

Il est juste que je vous rende compte de la Mission de *King-te-tching*, puisqu'elle doit ce qu'elle est à votre illustre famille. Elle a été fondée, & elle est entretenue des libéralités de M. le Marquis de Broissia votre frere : c'est l'ouvrage du feu Pere de Broissia, qui l'a conduite plusieurs années avec un zele vraiment apostolique. Sa mémoire est toujours chere à nos Néophytes, qui ont grand sujet de le regretter, puisqu'il s'en faut bien que j'aie les qualités nécessaires pour remplacer un si fervent Missionnaire.

Je partis de Jao-tcheou dans le mois

de décembre , afin de me rendre à *King-te tching* , quelques jours avant les fêtes de Noël ; ma barque s'étant arrêtée par hasard près d'un hameau , un habitant du lieu aborda mon Catéchiste qui avoit mis pied à terre , & il lui demanda si l'Européen qu'il voyoit n'étoit pas *Si-lao-ye* (c'étoit le nom Chinois du Pere de Broiffia votre frere) , qu'il avoit connu autrefois à *Jao-tcheou* : non , ce n'est pas lui , répondit le Catéchiste. Et moi , tout confus de ma tiédeur au souvenir de la sainte vie de *Si-lao-ye* , je répétai plusieurs fois ces paroles de saint Jean : Non , je ne le suis pas , *non sum*.

Ce fut la veille de saint Thomas que j'arrivai à *King-te-tching*. Je trouvai qu'il s'y étoit fait de grands changemens parmi les Mandarins : de quatre qu'ils étoient , il n'en restoit pas un seul , & d'autres leur avoient succédé qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Le premier de ces Mandarins étoit monté au rang de Gouverneur d'une ville du premier ordre ; & comme il m'honoroit de son amitié , il m'en donna aussi-tôt des marques , en se déclarant hautement le protecteur de la nouvelle église que notre Mission Françoisé y a établie depuis peu. Le second Mandarin venoit de perdre

son pere ; & il étoit obligé , selon les loix de l'Empire , de quitter sa charge , pour n'y rentrer qu'après les trois années de son deuil. Le troisieme Mandarin étoit mort durant mon absence ; & le quatrieme venoit d'être chargé de chaînes , à cause des injustices & des vexations qu'il avoit faites. Un Commissaire envoyé de la Cour , parcouroit diverses villes , & s'informoit secrètement de la conduite des Mandarins ; ayant assisté à quelques jugemens iniques de notre Mandarin , il le fit arrêter sur le champ ; & il instruisoit son procès selon toute la rigueur des loix , sans nul égard aux intercessions réitérées du Viceroi qui le protégeoit.

Je n'avois nulle habitude avec les nouveaux Mandarins , dont la protection nous est cependant si nécessaire pour la liberté de nos fonctions , & pour le repos de nos Néophytes. J'appris , en arrivant , que celui qui nous a vendu le terrain où est bâtie notre Eglise , songeoit à nous inquiéter , pour peu que les Mandarins ne parussent pas favorables à la Religion. C'est pourquoi je résolus de les visiter au plutôt , & de ménager leur amitié & leur protection par quelques présens d'Europe , qu'on ne peut se dispenser de leur faire.

Je différâi néanmoins ma visite jusqu'après la solemnité de Noël, afin de n'être occupé que du soin de préparer les Chrétiens à célébrer dignement cette grande fête. Ils avoient déjà amassé une petite somme pour avoir la simphonie Chinoise; je leur représentai qu'ils honoreroient bien mieux la pauvreté de Jesus naissant, si l'argent destiné à leurs fanfares de haut-bois, de flutes, de tambours & de trompettes, ils le distribuoient aux pauvres. C'est ce qui se fit avec beaucoup d'édification. Grand nombre de confessions & de communions ferventes, jointes au chant des prieres, firent tout l'agrément de cette nuit, qui nous rappelloit les merveilles opérées depuis tant de siècles. Au reste, sans les libéralités de M. le Marquis de Broissia, ce langage des cieux n'auroit pas, selon les apparences, été si-tôt entendu à *King-te-tching*.

Outre la multitude des Néophytes que j'eus à confesser, pendant les deux mois que j'y demeurai, je conférai encore le baptême à soixante & dix Infideles, presque tous adultes; j'en aurois baptisé un plus grand nombre, si j'avois pu y faire un plus long séjour. J'y laissai plusieurs Catéchumenes qui s'assem-

bloient régulièrement dans ma petite maison , & qui se partageoient en diverses troupes , que les Catéchistes , les principaux Chrétiens , & moi , nous instruisions de nos saints mysteres. Je prenois plaisir à les voir s'échauffer quelquefois dans la dispute ; car il ne faut pas croire que les Chinois aient toujours autant de flegme qu'on leur en attribue.

Plusieurs pêcheurs qui étoient occupés pendant tout le jour de leur travail , venoient me trouver la nuit pour entendre la parole de Dieu , & cette divine semence , qui tomboit dans des cœurs dociles , fructifioit au centuple. J'étois charmé de la naïveté avec laquelle ils me propofoient leurs doutes , & de l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour être régénérés dans les eaux du baptême.

Aussi-tôt que j'eus un peu de loisir , j'allai visiter les nouveaux Mandarins , & j'en fus bien reçu. Le principal de ces Mandarins agréa mes présens , & m'admit jusques dans l'intérieur de son hôtel , où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après , un valet de l'audience vint m'avertir que son maître approchoit , & il parut tout-à-coup avec

tout son train, qui bordoit la rue des deux côtés. J'allai le recevoir à la porte de mon église, où il entra, & où il demeura plus d'une heure. On lui présenta ensuite du thé dans des porcelaines très-fines, & par-là j'eus occasion de lui dire que ces porcelaines étoient un gage de l'amitié dont m'honoroit son prédécesseur.

Notre entretien roula sur les sciences & sur les curiosités d'Europe, & nous tombâmes insensiblement sur les matieres de la Religion. Il avoit reçu, parmi les présens que je lui avois faits, un livre qui en prouve la vérité; il me répéta plusieurs fois ces paroles: « Ce que vous » me dites, & ce que vos livres en- » seignent du premier principe de tou- » tes choses, est conforme à la saine » doctrine: je fais que l'Empereur es- » time votre Religion, & effective- » ment elle est bonne ».

Quand il aperçut, au haut de la salle où nous étions, le saint Nom de Jesus, ainsi qu'on le peint en Europe, auquel le vernis & la dorure donnoient un vif éclat, il me fit diverses questions, qui m'engagerent à l'entretenir quelque temps de ce signe de notre sainte Religion. « C'est-à-dire, reprit-il, que toutes

» les maisons qui ont sur la porte une
 » semblable figure , sont habitées par
 » des familles Chrétiennes ». Vous
 voyez , mon Révérend Pere , que la
 croix se montre ici à découvert , & que
 nos Chrétiens ne rougissent pas d'y faire
 une profession publique du Christia-
 nisme. On auroit compté pour beaucoup
 cet avantage dans les premiers siècles
 de l'Eglise , & que ne devons-nous pas
 faire pour le grand Prince de qui nous
 tenons un tel bienfait ?

Toute la ville eut connoissance de
 l'honneur que nous faisoit le Mandarin ,
 parce que pour parvenir de son hôtel
 à notre église, il traversa presque toutes
 les rues de *King-te-tching*. Il me fit , à
 son tour , quelques présens selon la cou-
 tume qui se pratique à la Chine à l'égard
 des étrangers. Il m'envoya de la vo-
 laille , de la farine , du vin , des chan-
 delles , &c. La somme d'argent qu'on
 est obligé de distribuer aux domestiques
 dans une pareille occasion , est souvent
 plus considérable que les présens ; mais
 c'est une distinction que les principaux
 d'une ville acheteroient bien chere , afin
 de se mettre à couvert des avanies , &
 d'être en droit d'en faire impunément.
 Ce fut un vendredi que ce magistrat

visita notre église : quelques-uns de nos Chrétiens passèrent ce jour-là dans des exercices continuels de piété. Vous avez pu voir, dans une de mes lettres, combien le Seigneur a répandu de bénédictions sur la retraite de huit jours que j'ai donnée à nos Néophytes, à l'imitation de celles qui se donnent dans nos maisons de Bretagne : plusieurs de ces Néophytes ont formé d'eux-mêmes une espece de société, pour s'assembler un vendredi de chaque mois, & pour faire ce jour-là, en abrégé, tous les exercices de la retraite. Je fus surpris & édifié d'une si sainte pratique, que je ne leur avois pas inspirée. Ainsi, tandis qu'un grand du siècle rendoit au lieu saint un honneur de pure cérémonie, & où le cœur n'avoit pas beaucoup de part, nos Chrétiens faisoient monter au ciel leurs prieres ferventes, & adoroient le vrai Dieu en esprit & en vérité.

Vous ne doutez pas, mon Révérend Pere, que nous n'ayons beaucoup à souffrir de la gêne que nous impose le commerce qu'il nous faut avoir malgré nous avec ces grands de l'Empire, presque sans aucune espérance de les convertir. Le jour que je visitai le Mandarin, en habit de cérémonie, j'avois porté

porté dès le matin le viatique, & donné l'extrême-onction à un bon vieillard qui étoit logé dans une méchante chaumière. Ce font-là les véritables délices d'un Missionnaire : quand il fait pour un temps un autre personnage, c'est toujours contre son gré, & il en gémit au fond du cœur.

La ferveur de nos Chrétiens nous dédommage d'une contrainte si importune, mais en même-temps si nécessaire pour le bien de la religion. Je ne pouvois retenir mes larmes, quand je les voyois venir se purifier dans le sacrement de la Pénitence pour des fautes très-légères & presque imperceptibles. Ils étoient inconsolables, par exemple, lorsqu'ils avoient donné entrée dans leurs cœurs à quelques petits sentimens de vanité, en expliquant les mystères de la Foi à leurs parens ou à leurs amis. Un d'eux me disoit avec une simplicité admirable « on me doit, & je » souffre beaucoup de ce qu'on ne me » paye pas; mais je ne veux aucun » mal à ces débiteurs injustes : depuis » que j'ai fait la retraite, je me regarde » comme un homme qui seroit déjà » mort, & je ne fatigue plus ceux qui » me doivent. »

Le frere de ce Néophyte qui demeure à neuf lieues de *King-te-tching*, n'eut pas plutôt appris mon arrivée, qu'il partit à l'instant pour se rendre à l'église nonobstant la rigueur de l'hyver, & sans faire nulle attention à un dangereux abcès qui lui étoit venu sur le pied. Il fallut le mettre aussi-tôt au lit; je l'allai voir souvent, & je le trouvois toujours occupé de la priere & de la lecture des livres saints : il étoit beaucoup moins inquiet de son mal que je ne l'étois moi-même.

Il ne se trouve gueres de Catéchumènes qui n'ayent à souffrir quelque persécution de leurs familles, lorsqu'ils embrassent la Religion. Un de ces Catéchumenes vient d'être mis pour cette raison à une rude épreuve : il tenoit le livre de compte de son oncle, qui est un riche marchand; il n'eut pas plutôt reçu le baptême qu'il fut chassé de la maison, & il fut réduit pendant plus d'un an à une extrême misere. De faux amis, semblables à ceux du célèbre Eléazar, lui conseilloient d'abandonner la Foi en apparence, & de mener en secret une vie Chrétienne, parce que c'étoit là l'unique moyen de rentrer dans son emploi. Il rejetta bien loin cette indigne

proposition ; il aima mieux conduire sa femme & ses enfans dans un village où il en coûte peu pour vivre , tandis qu'il subsistoit lui-même d'un travail auquel il n'étoit nullement accoutumé. Son oncle touché enfin de sa misere , vient de lui rendre son amitié , & de le rappeler à son service : il m'en informa aussitôt , & je l'exhortai à modérer son zèle ; car l'ardeur avec laquelle il prêchoit les vérités de la Religion , rassemblloit autour de lui tous les ouvriers qui quittoient leur travail pour l'entendre , & c'est principalement ce qui lui avoit attiré la disgrâce de son oncle. Il fera bientôt en état d'affister les Chrétiens qui sont dans l'indigence , & peut-être ceux-là-mêmes dont il a reçu du secours.

Les artisans & les ouvriers font le plus grand nombre des Chrétiens de *King-te-tching* : ils ont raisonnablement de quoi vivre , lorsqu'ils sont en santé , & qu'ils ont de l'ouvrage ; mais s'ils viennent à tomber malades , ou que les ouvrages cessent , ils sont à plaindre dans un lieu où les vivres sont chers , & où éloignés la plûpart de leurs pays , ils ne trouvent nulle ressource. La charité qui regne parmi

les Chrétiens, les porte à s'aider les uns les autres; j'administrerai, il y a peu de jours, les derniers sacremens à un jeune ouvrier étranger qui étoit attaqué d'une dyffenterie maligne; une famille Chrétienne, quoique logée à l'étrait, l'avoit recueilli, & lui rendoit les services les plus rebutans, sans s'éfrayer d'un mal, qui de sa nature est infect & contagieux. Le malade mourut le dernier jour de l'an Chinois; c'est une circonstance qui rendoit cette œuvre de charité plus recommandable, surtout parmi les Infideles; car c'étoit, selon leurs idées superstitieuses, un très-mauvais présage pour l'année suivante; une coutume du dernier jour de l'an est de ne souffrir chez soi aucun étranger, pas même les plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit descendre sur la maison, & ne le détourne chez lui au préjudice de son hôte. Ce jour-là chacun se renferme dans son domestique, & se réjouit uniquement avec sa famille.

Rien n'est plus ordinaire à la Chine; que de voir des peres de famille vendre jusqu'à leurs propres enfans. Quand l'enfant est Chrétien, & qu'il est livré à

un Infidele , son ame est, pour ainsi dire, vendue avec son corps : c'est ce que j'ai eu la douleur de voir dans mon dernier voyage de *King-te-tching*. Un Chrétien avoit acheté un de ces enfans pour le préserver de tomber en des mains infidelles. Le pere de cet enfant avoit un second fils , & se voyant pressé par des créanciers intraitables , il le vendit à un Idolâtre. Les Chrétiens qui vouloient prévenir ce malheur, se taxerent volontairement pour le racheter ; mais il n'étoit plus temps , & le marché étoit conclu.

C'est dans ces tristes conjonctures, mon Révérend Pere, qu'un Missionnaire voudroit donner tout ce qu'il a, & s'il le pouvoit, sans nuire à la prédication de l'Evangile, se donner lui-même à l'exemple du grand Evêque saint Paulin, pour racheter ses freres en Jesus-Christ. Je n'ai pas laissé de trouver dans ma pauvreté, de quoi soulager la misere extrême de deux pauvres Chrétiens. Le premier avoit vu brûler sa maison, ses meubles, & tous les outils propres de son métier. Le second étoit un Médecin de profession, & des voleurs lui avoient enlevé pendant la nuit ses habits les plus propres : c'étoit lui avoir dérobé

sa science & sa réputation; car ici un Médecin mal vêtu passe toujours pour ignorant, & n'est employé de personne.

Lorsque je voyois des Chrétiens mourir de pure misere, ou des enfans devenir les esclaves des Infideles, j'ai pensé plusieurs fois, que si des personnes zélées pour la conversion des Chinois ménageoient un fonds dont le revenu servît de ressource dans ces besoins extrêmes, rien ne feroit plus d'honneur à la Religion, ni ne serviroit davantage à l'étendre.

Vous me demanderez peut-être si je compte beaucoup de lettrés parmi le grand nombre de pauvres Néophytes, qui font profession du Christianisme à *King-te-tching*. A cela je vous répondrai que quelques-uns d'eux se font un plaisir de me voir & de m'entretenir. J'en connois un sur-tout, avec qui j'ai de fréquentes conversations, & qui paroît s'approcher du Royaume de Dieu. Il est peu de nos mysteres, sur lesquels il ne m'ait proposé ses difficultés; il a de l'esprit, il est réglé dans ses mœurs, & j'espère de la divine miséricorde, qu'elle lui donnera la force d'exécuter ce qu'elle lui a inspiré. Il vient de faire baptiser une de ses filles qui étoit à

l'extrémité, & cet enfant est maintenant au ciel qui presse la conversion de son pere.

Un autre Lettré habile & riche tout ensemble, me témoigne de l'amitié, mais il n'en est pas plus affectionné au Christianisme. Sa tante est Chrétienne & sa mere se dispose à recevoir le baptême. A peine ce Lettré fut informé du dessein de sa mere, qu'il éclata contre elle par toute sorte de reproches & d'invectives. Il en vint jusqu'à la menacer que le jour même qu'elle seroit baptisée, il prendroit un habit de deuil, & qu'en cet état il parcoureroit toutes les rues de *King-tetching* pour déplorer publiquement sa malheureuse destinée.

J'instruis actuellement plusieurs Catéchumenes d'une même famille que j'espere baptiser au premier jour; un Lettré de leurs parens qui brigue le Mandarinat, est allé les trouver pour s'opposer à leur dessein, mais il en a reçu une réponse qui l'a couvert de confusion. Quoi, lui ont-ils dit: « Vous » sçaviez, il y a quelque-temps, que » nous manquions de tout dans notre » maison, & que nous n'avions pas » même de riz à manger; vous ne pa- » rûtes point alors pour nous aider de

» vos libéralités; & aujourd'hui que vous
 » apprenez la disposition où nous som-
 » mes de nous faire Chrétiens, vous
 » accourez avec empressement pour
 » nous en détourner? Vous craignez
 » fans doute que cette démarche ne vous
 » deshonore, mais notre parti est pris, &
 » vous ne devez pas croire que pour
 » vous obliger, nous nous privions d'un
 » bonheur que nous préférons à tous
 » les biens de la terre ».

Voici encore un trait de l'aversion que l'esprit d'orgueil inspire aux Lettrés pour le Christianisme. La fille d'un de nos Chrétiens avoit été promise dès le berceau au fils d'un Lettré : ces fortes de promesses sont ordinaires à la Chine, & les loix les autorisent. Cette jeune fille étoit élevée dans la maison de son beau-pere ; c'étoit pour elle une très-mauvaise école. Elle tomba peu à peu dans un état de langueur, dont nul remede ne pouvoit la guérir ; on la renvoya chez ses parens, dans l'espérance qu'elle se rétablirait par leurs soins. Ceux-ci qui venoient d'embrasser la Foi, l'instruisirent des vérités Chrétiennes, & je la baptisai qu'elle n'avoit encore que dix ans. Aussi-tôt qu'elle fut rétablie, sa belle-mere la rappella auprès

d'elle. Quand le Lettré s'aperçut qu'elle étoit Chrétienne, il se répandit en toute forte d'invectives & de calomnies contre les Chrétiens, & courut sur le champ au Tribunal du Mandarin, pour y porter ses plaintes : mais le principal Officier auquel il s'adressa d'abord, l'empêcha de passer outre. « Vous n'y pensez pas, lui » dit-il ; comment parlez-vous de la » Religion Chrétienne ? Ne sçavez-vous » pas que le Mandarin mon maître & » le vôtre, en juge autrement que vous ? » Direz-vous qu'il se trompe ? & quand » cela seroit vrai de lui, oseriez-vous » en dire autant de l'Empereur qui » autorise cette Religion, & qui en » fait l'éloge » ? C'est ainsi que fut conjuré l'orage qui étoit tout prêt de se former.

Les Lettrés de *King-te-tching* ont peine à me croire, quand je leur dis, qu'il y a dans plusieurs villes grand nombre de Bacheliers & de Docteurs qui font profession du Christianisme. Ce seroit un grand bien pour cette Mission si nos Lettrés se rendoient dociles aux vérités de la Foi ; car le peuple est prévenu pour eux d'une grande estime, & leur exemple fait de fortes impressions sur les esprits. Vos prières, celles

de votre illustre famille, & de tant d'âmes saintes qui s'intéressent aux progrès de la Religion, procureront peut-être la conversion de ces Lettrés : c'est à ces prières que j'attribue principalement les bénédictions que Dieu répand sur cette Chrétienté naissante.

J'ai baptisé un vieux *Sieou-tsai*, ou *Gradué*, qui demeure dans les montagnes à une lieue de *King-te-tching*. C'est un homme d'esprit & d'une candeur admirable. Il y a deux ans qu'à cause de son grand âge, il fut exempté des examens que les Gradués doivent subir de trois en trois ans. La Cour a coutume d'envoyer un examinateur dans chaque province : il punit les Gradués dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est au-dessous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès-là privé de son titre, & est mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser légitimement ; sçavoir, quand il est malade, ou bien quand il porte le deuil de son pere ou de sa mere. Les vieux Gradués, après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieillesse, sont dispensés pour tou-

jours de ces fortes d'examens , & ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachés à l'état de Gradué. Tel étoit celui dont je parle. Il est le seul Chrétien de son village, & je l'ai entendu gémir plusieurs fois, de ce qu'il n'avoit pu encore persuader à ses parens d'imiter son exemple.

Les jugemens de Dieu, sur la conversion des infideles, sont impénétrables. Tel qu'on désespere de gagner à Jesus-Christ, se convertit tout-à-coup, lorsqu'on s'y attend le moins : tel autre dont la conquête paroissoit comme assurée, trompe l'attente la plus certaine, & persévère dans son aveuglement. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples parmi une infinité d'autres, qui vérifient ces terribles paroles du Sauveur : (1) *On prendra l'un , & on laissera l'autre.*

Je m'étois souvent entretenu des vérités de la Religion avec un Chinois, qui me paroissoit en être vivement touché, & qui ne soupiroit, ce semble, qu'après la grace du baptême. Dans un

(1) *Unus assumetur , & alter relinquetur.* Luc, chap. 17. v. 35.

repas où il se trouva chez une de ses parentes , un os de poulet s'arrêta au milieu de son gosier , & quelques efforts qu'il fît , il ne put ni le jeter dehors , ni le pouffer en dedans. On le conduisit à demi-mort dans sa maison ; & comme il passoit devant notre église , il m'envoya dire de prier Dieu pour lui , en m'assurant que s'il guérissoit , il se feroit aussi-tôt Chrétien. J'envoyai à l'instant un Catéchiste pour invoquer sur lui le saint Nom du Seigneur , & pour le baptiser en cas de nécessité. Les ministres de satan nous avoient prévenus : un de ses amis idolâtre lui avoit donné un breuvage , sur lequel il avoit jetté un sort que les infideles employent en de pareilles occasions , & qu'ils nomment *Kieou-long-hia-hai* ; c'est-à-dire , que les neuf dragons se précipitent dans la mer. Le malade se trouva soulagé , & l'enfer conserva sa proie que j'étois prêt de lui ravir.

L'autre exemple que j'ai promis de vous rapporter est plus consolant. Le pere de deux de mes Chrétiens , âgé de 80 ans , perséveroit dans son infidélité avec une opiniâreté que je n'avois jamais pu vaincre. L'un de ses deux enfans eut un voyage à faire : il communia

avec beaucoup de piété avant que de s'embarquer. Trois jours après, comme il passoit pendant la nuit le lac de *Jao-tcheou*, qui a trente lieues de circuit, sa barque toute remplie de passagers heurta contre une autre beaucoup plus forte qui étoit à l'ancre, & qu'on n'avoit pas apperçue : elle se brisa à l'instant, & presque tous les passagers périrent. Ce jeune homme fut de ceux qui se sauvèrent ; il revint au plus vîte à *King-tetching* : Son pere reconnut la protection de Dieu dans la maniere dont son fils s'étoit tiré de ce péril : il l'exhorta à en remercier le Seigneur, & il vint aussi-tôt me trouver à l'église, pour me prier de l'instruire & de le baptiser.

La providence m'adressa en même-temps un autre vieillard âgé de 68 ans, & qui étoit plein de force & de vivacité. La seule curiosité l'avoit conduit à l'église ; il souhaitoit avec passion de voir un Européen ; & comme la porte étoit entr'ouverte, il cherchoit à me rencontrer des yeux. Un Catéchiste l'apperçut, & l'invita honnêtement à entrer : je le reçus avec amitié, & je lui laissai tout le temps de me contempler à loisir. Je l'entretins ensuite des vérités de la Religion ; il les goûta : je sentis

même qu'il avoit un autre maître qui l'instruisoit au fond du cœur. Il vint me revoir le lendemain , & le troisieme jour il m'amena un de ses amis qui revenoit de la campagne , auquel il vouloit , me disoit-il , faire part du trésor qu'il avoit découvert. Celui-ci de retour à son village , en devint , pour ainsi dire , l'apôtre : il enseigna à ses concitoyens les vérités qu'il venoit d'apprendre , & plusieurs ne demandent maintenant qu'à être instruits. C'est dans ces occasions où je voudrois , s'il étoit possible , me multiplier moi-même. Du moins si j'avois trois ou quatre Catéchistes de plus , combien d'ames ne gagnerois-je pas à Jesus-Christ? Ce bon vieillard m'apporta quelques jours après un sac rempli d'idoles , dont quelques-unes étoient de prix : elles furent mises en pieces & jettées au feu. Je le baptisai ensuite aussi bien que plusieurs ouvriers qui travaillent dans sa maison , & qui ont été touchés de ses instructions & de son exemple.

Un autre infidele vient d'éprouver un effet non moins sensible de la miséricorde de Dieu à son égard. Un Chrétien avec lequel il étoit associé , l'avoit instruit de nos saints mystères ; il tomba malade , & il demanda le baptême. Le

Chrétien négligea de m'en avertir sur l'heure; le malade fut surpris tout-à-coup d'un délire qui le menaçoit d'une mort prochaine. Son ami le voyant sans connoissance, douta s'il lui étoit permis de le baptiser, & ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'il se détermina à le faire. Le malade reçut donc le baptême, & il expira un moment après l'avoir reçu. Ce doute qu'avoit eu le Chrétien, m'engagea à faire une instruction publique à tous les Néophytes assemblés, sur la maniere dont ils devoient se comporter dans de semblables conjonctures.

La petite vérole avoit réduit la fille d'un infidèle à la dernière extrémité, & elle étoit désespérée des Médecins. Son pere sçut qu'un Chrétien avoit sauvé deux de ses enfans attaqués de la même maladie, par un remède que le Missionnaire lui avoit donné. Il alla le trouver, le pria de lui procurer le même secours. Le Chrétien vint m'en donner avis; la résolution fut prise de baptiser la petite fille à l'insçu des parens, en tirant d'eux néanmoins une promesse, que si elle guérissoit, ils permettroient qu'elle fût instruite des vérités de la Religion. Ses parens s'y engagerent volontiers; mais

le remède vint trop tard. Du reste, & c'est ce qui importoit le plus, la fille fut baptisée vers le midi, & le soir elle entra en possession de l'héritage des enfans de Dieu. Son pere ne laissa pas d'avoir recours aux superstitions qui sont en usage pour honorer la déesse de la petite vérole; & comme on lui représentoit que cette fausse divinité ne lui avoit pas été propice, & qu'elle étoit devenue indigne des honneurs qu'il lui rendoit: » N'importe, répondit-il, » j'ai d'autres enfans, & si je manquois » à mon devoir, elle pourroit bien me » les enlever, comme elle m'a enlevé » celle-ci ».

La maniere dont quelques Médecins Chinois traitent ceux qui ont la petite vérole, mérite d'être rapportée: ils se vantent d'avoir le secret de la transplanter en quelque sorte, & ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao*; c'est le nom qu'on donne au riz en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre, & aux œufs de poisson déjà animés dont on peuple les étangs. Voici donc comme ils s'y prennent; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite vérole sort avec abondance, & sans aucun fâcheux accident, ils en

prennent les croutes qu'ils font sécher, qu'ils pulvérisent, & qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils apperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite vérole naissante, ils aident la nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton, où cette poussière est semée, & ils s'imaginent que ces esprits passant du cerveau dans la masse du sang, forment une espece de levain, qui produit une fermentation utile, & que par ce moyen la petite vérole sort abondamment & sans aucun danger, parce qu'elle se trouve entée, pour ainsi dire, sur une bonne espece. Pour moi j'ajoute peu de foi à ce remede, & je lui préférerois sans difficulté une prise de poudre de vipere si j'en avois.

Vous jugerez sans doute de ce que j'ai l'honneur de vous dire, que je me mêle quelquefois de donner des remedes. Il est vrai, mon Révérend Pere, & je vous avouerai même qu'il n'y a point de métier que je ne fisse de bon cœur, pour peu qu'il pût contribuer à la conversion des ames. J'ai souvent regret de n'avoir pas pris des leçons de pharmacie, lorsque j'étois en Europe. Vous seriez étonné de voir le gros volume

tout rempli de recettes que j'ai écrit de ma main. Je m'imagine que ce recueil fera dans la suite entre les mains de quelque fervent Missionnaire , encore plus de bien que dans les miennes.

L'église de *King-te-tching* est trop petite pour contenir la multitude de mes Néophytes , sur-tout aux grandes fêtes : je viens d'acquérir un emplacement pour l'aggrandir , & je juge ce besoin si pressant , que je suis résolu d'y employer une partie de la somme qu'on m'envoie pour ma propre subsistance. Je me repose sur la providence , & j'espère qu'elle me procurera des secours , qui remplaceront l'argent que je tire de mon petit fonds. Deux cens taëls suffiront pour exécuter mon projet. Il faudra ensuite bâtir un petit logement pour le Missionnaire , mais je n'y penserai que quand j'aurai acheté une maison dont je puisse faire une autre église que je dédierai à la sainte Vierge , & où j'assemblerai nos Dames Chrétiennes. A mon dernier voyage elles tinrent leur assemblée dans une boutique qu'on tint fermée pendant ce temps-là. Le lieu , comme vous voyez , n'étoit gueres décent pour la célébration de nos saints mysteres , & pour l'administration des sacremens.

Je ne puis m'empêcher, mon Révérend Pere, d'ajouter encore ici quelques traits du zèle qu'ont nos Chrétiens pour la conversion de leurs concitoyens. Une jeune femme, dont le mari est chrétien, n'étant encore que Catéchumene, a sçu gagner à Jesus-Christ sa grand'-mere, sa mere, son pere, ses deux freres, & une belle-sœur. Outre cela, elle trouva le moyen de mettre dans le ciel un grand nombre de petits enfans d'infideles, qu'elle baptisoit secrètement dans un temps de mortalité. Je ne balançai pas à répandre au plutôt les eaux salutaires du baptême sur un Profélite, qui les avoit fait couler si à propos sur tant d'autres.

Au reste, on ne doit pas s'imaginer que notre Catéchumene ait trouvé de la facilité à toutes ces conversions qu'elle a opérées. Sa grand'-mere qui a 86 ans, a long-temps exercé son zele & sa patience. Ce qu'on appelle en Europe le sexe dévot, est ici le sexe superstitieux à l'excès. Celle dont je parle faisoit profession du jeûne le plus austere : elle vivoit selon toute la rigueur de sa secte, & depuis quarante ans, elle n'avoit rien mangé qui eût vie. De plus, c'étoit une dévote du Dieu *Fo*, à longues prie-

res : elle étoit enrôlée dans la confrérie du fameux temple de la montagne *Ki-cou-hoa-chan*. On va de fort loin en pèlerinage à ce temple ; les Pèlerins, dès qu'ils font au bas de la montagne, s'agenouillent & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pèlerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout au tour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les dévots & les dévotes au Dieu *Fo*, prononcent mille fois cette priere *Na-mo-o-mi-to-Fo*, à laquelle ils ne comprennent rien, car elle leur est venue des Indes avec la secte de *Fo*. Ils font de plus cent gémissements, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte. De temps en temps on invite les Bonzes à venir à la maison pour y faire des prieres, & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes, c'est ce qu'ils appellent *Lou-in*, c'est-à-dire,

passé-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passé-port ne s'accorde point qu'il n'en coûte quelques taëls, mais aussi, selon eux, on est assuré d'un voyage heureux.

La grand'-mere de notre Catéchumene avoit lieu d'être contente de ses faux Dieux sur la durée de sa vie future, dont elle avoit un bon garant dans ses prétendus mérites. Son *Lou-in* étoit rempli, & lui avoit coûté trente taëls à diverses reprises. Vous voyez par là combien de liens l'attachoient au Dieu *Fo*, & s'il étoit facile de mettre en liberté cette fille d'Abraham, que le démon tenoit captive depuis tant d'années. Néanmoins, elle jetta elle-même au feu son *Lou-in*, & elle renonça à ses indulgences imaginaires, pour être régénérée dans les eaux du baptême. On ne voulut point lui laisser une espece de chapelet, quoiqu'on eût pu le consacrer à un saint usage, afin d'effacer de son esprit toute idée de ses superstitions, & je louai fort ce trait de prudence. Les dévots de cette secte ont continuellement pendu au col ou autour du bras une sorte de chapelet de prix composé de cent grains médiocres, & de huit plus gros. A la tête & dans l'endroit où

nous plaçons une croix, se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatières faites en forme de callebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses, *Na-mo-o-mi-to-Fo*; l'usage de ces chapelets dans la secte de *Fo*, est de beaucoup de siècles plus ancien que celui du saint Rosaire parmi les Chrétiens.

Quand on expliqua à cette bonne Catéchumene l'auguste signe de la croix, & combien il est redoutable aux démons, elle fit une remarque que je ne dois pas omettre; cela est admirable, s'écria-t-elle; n'avez-vous pas fait réflexion qu'aux réjouissances du cinquième jour de la cinquième lune, nous faisons aux petits enfans qu'on mène dehors, une croix avec du vermillon au milieu du front, & cela afin de les préserver du malin esprit. En effet, un de mes Chrétiens qui est du même village, convient de cette coutume; c'est ce qui confirme ce que quelques-uns assurent, que la religion chrétienne a été connue anciennement à la Chine, sous le nom de *Che-tse-kiao*, c'est-à-dire religion de la Croix.

Un de mes Chrétiens étant allé dans

son pays, qui est éloigné de 30 lieues de *King-te-tching*, prêcha la foi à ses concitoyens, & en convertit cinquante par ses exhortations & par ses bons exemples. Le Missionnaire qui les a baptisés m'en a rendu témoignage. *King-te-tching* étant l'abord d'une infinité d'étrangers que le commerce y attire, l'église qui y est placée, sert infiniment à étendre la foi, & il se peut faire, que bien que je l'ignore, d'autres Chrétiens qui seront retournés dans leurs provinces, y auront jetté la semence évangélique avec un égal succès. C'est ainsi que M. le Marquis de Broissia, sans avoir traversé les mers, recevra la récompense due aux hommes Apostoliques (1), & que Jesus-Christ lui tiendra compte de tout le bien qui se fait à *King-te-tching*, où il se trouve tant de Chrétiens qui doivent à ses libéralités leur conversion & leur salut.

Je finirai ce qui regarde nos Chrétiens par un dernier trait de l'attachement qu'ils ont pour leur religion, qui me donnera lieu de vous instruire des mœurs & des coutumes Chinoises. Un servent

(1) *Mercedem Prophetæ accipiet.* Matth. c. 10.
v. 41.

Chrétien fut atteint d'une phtisie l'année dernière ; il voyoit les approches de la mort avec une fermeté & une constance que tout le monde admiroit : il n'avoit d'inquiétude que par rapport à sa femme qui étoit près de ses premières couches, & il craignoit avec raison qu'elle ne fût livrée à quelque Infidele qui la pervertiroit, ou du moins qui ne lui laisseroit pas la liberté de faire une profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur, il ne donna point de repos à un Chrétien de ses amis, qu'il ne lui eût promis de l'épouser après sa mort, & il détermina sa femme par de pareilles instances à consentir à de secondes noces.

C'est la coutume à la Chine que les veuves, quand elles sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage ; & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre. Les parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le mari est arrêté & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a
une

une fille, & qu'elle soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de se délivrer de cette oppression, c'est qu'elle ait de quoi subsister, & qu'elle se fasse Bonzesse : mais cette condition est fort décriée, & elle ne peut gueres l'embrasser sans se déshonorer.

La femme dont je parle accoucha d'une fille trois jours après la mort de son mari. La succession appartenoit de droit au neveu qui étoit Infidele ; car c'est encore une coutume de la Chine, que les filles n'héritent pas des biens immeubles, & le défunt n'avoit pour tout bien qu'un laboratoire en porcelaine. Ce neveu comme le plus proche héritier, vendit aussi-tôt la veuve à un Infidele, & celui-ci ne manqua pas dès le lendemain matin d'envoyer une chaise à porteur, avec bon nombre de gens affidés, qui enleverent cette pauvre veuve, & la transporterent dans la maison du nouveau mari. Une pareille violence la désespéra ; elle mit en pieces la chaise où on l'avoit enfermée, & quand elle fut arrivée dans la maison de celui à qui on venoit de la livrer, elle ne fit que pleurer & gémir ; elle ne man-

geoit point, & elle menaçoit de se laisser mourir de faim, plutôt que d'être la femme d'un Idolâtre, qui ne lui permettroit pas l'exercice de sa religion, & qui vendroit sa fille à quelqu'autre Idolâtre.

Cependant les Chrétiens délibérèrent ensemble des mesures qu'ils avoient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie étoit riche, & il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent; on empêche même les requêtes d'aller jusqu'au Mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porteroit une plainte à son tribunal. Un Chrétien, quoique parent éloigné du premier mari de cette femme infortunée, eut le courage de se faire chef de l'accusation; il va à l'hôtel du Mandarin, & frappe trois coups sur une espece de timbale qui est à côté de la salle où l'on rend justice. C'est un signal qui ne se donne que dans les malheurs extrêmes, & alors le Mandarin, quelque occupé qu'il soit, doit tout quitter sur l'heure, pour accorder l'audience qu'on lui demande; il est vrai qu'il en coûte la bastonnade à celui qui donne l'alarme, à moins qu'il ne s'agisse de quelque injustice criante, qui mérite un prompt remede,

Notre charitable Chrétien s'étoit préparé au châtement. Il le reçut, & ensuite il présenta sa requête au Mandarin. Il n'eut garde d'alléguer pour raison qu'il n'étoit pas permis à une Chrétienne d'épouser un Infidele, mais il prit l'affaire au criminel, il la traita d'un rapt violent, & il se plaignit de l'inexécution de la loi qui défend de vendre une femme à un nouvel époux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deuil. Cette loi est souvent négligée; néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embarrasse le Mandarin, pour peu qu'il cherche à conniver. Le Mandarin ne put donc se dispenser de répondre la requête, & les parties furent citées.

Comme cette généreuse Néophyte sçait lire, ce qui est ici aussi rare parmi les personnes du sexe, qu'il est ordinaire parmi les hommes; on trouva le moyen de lui faire tenir plusieurs billets, qui lui donnoient avis des mesures qu'on avoit prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soutint que presque aussi-tôt après la mort de son mari, elle avoit été enlevée de force; preuve de cela, dit-elle, c'est que me trouvant alors sans défense, je mordis à l'épaule celui qui

m'enleva, & qui me jetta dans la chaise, c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Comme le Mandarin bialisoit, & qu'il cherchoit des tempéramens pour accommoder l'affaire, elle tira des ciseaux, & fit semblant de vouloir se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimoit mieux renoncer tout-à-fait au mariage, que de consentir à être l'épouse de celui qui l'avoit ravie. Le Mandarin se vit obligé de prononcer, & il ordonna qu'elle seroit mise en liberté.

Tout étoit fini, ce semble, après ce jugement, & les Chrétiens se retirèrent fort satisfaits. Mais leur joie fut bien courte. A peine cette pauvre femme fut-elle dans la rue, qu'on l'enleva une seconde fois. On comprit aisément que ce ravisseur injuste se sentoit appuyé. La Néophyte s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, laquelle, jointe aux insomnies & à l'abstinence, lui causa une fièvre des plus violentes. Alors son prétendu mari consentit à la remettre entre les mains de celui qui le rembourseroit de son argent. Le Chrétien qui avoit promis de l'épouser, accepta la condition; & c'est ainsi que se termina cette fâcheuse affaire. Notre Néophyte fut long-temps l'admiration des Chinois,

ils ne parloient d'elle que comme d'une héroïne. A mon arrivée à *King-te-tching*, je baptisai sa petite fille, dont le salut avoit couru tant de risques.

Vous voyez, mon Révérend Pere, combien il y a d'obstacles à surmonter pour embrasser ou conserver la foi au milieu de ces Nations infidelles : au lieu que dans le regne de l'église, pour se damner, il faut en quelque sorte s'obstiner à sa perte, & franchir toutes les barrières que les loix ecclésiastiques & civiles opposent au libertinage. On trouve à chaque pas de pieux monumens qui prêchent la vertu, & qui inspirent l'horreur du vice. Mais ici combien de sortes de professions auxquelles il faut absolument renoncer, quand on veut se faire Chrétien ; & où trouver des ressources pour subsister ? Un de nos Missionnaires a baptisé depuis peu deux Bonzes ; j'en baptiserai un dans trois ou quatre jours qui est sorti de son Monastere, & qui a quitté l'habit de Bonze : nous regardons la conversion de ces gens-là comme un miracle de la grace de Jesus-Christ ; non pas qu'il soit difficile de leur persuader la vérité & la nécessité de notre sainte religion ; mais c'est qu'étant la plupart sur l'âge, & incapables de faire autre chose

que de mendier leur vie avec quelque forte d'honneur, ils ne peuvent se résoudre à une mendicité qui devient honteuse hors de leur profession de Bonze. Néanmoins il arrive, je ne sçais comment, qu'on s'endurcit sur l'aveuglement des Bonzes, aussi-bien que sur celui des Magiciens, & de ceux qui disent la bonne fortune, lesquels inondent cet Empire. Ce qui nous touche infiniment, c'est de voir les écueils continuels que nos Chrétiens de tout état ont à éviter pour se maintenir purs de toute superstition. Il faut qu'ils aient toujours en main, ainsi que s'exprime l'Apôtre, *les armes* (1) *de la justice pour se défendre à droite & à gauche*, & qu'ils soient continuellement en garde contre une infinité de superstitions qui régnerent dans la forme des contrats, dans les corvées qu'on impose, dans les voyages qui se font de compagnie, dans les réjouissances & les fêtes publiques, dans les maladies populaires, dans les grandes calamités causées par la sécheresse ou par la pluie, dans les cérémonies des mariages, dans l'appareil des obsèques; & pour s'en pré-

(1) *Per arma justitiæ à dextris & à sinistris.*
Cor. chap. 6. vers. 7.

server, nos Néophytes sont souvent obligés de renoncer à un gain considérable, de rompre avec des amis ou avec des parens, de perdre un protecteur, de résister à un maître, ou de s'exposer à la colere d'un Magistrat. Après tout, les Chinois devenus une fois Chrétiens, trouvent dans leur foi des armes puissantes pour vaincre tous ces différens obstacles.

Mais à quels stratagêmes ridicules, les ministres de satan n'ont-ils pas recours pour aliéner les esprits du Christianisme? Il semble que le commerce que les Marchands de porcelaine font aux Indes & aux Philippines, ne servent qu'à confirmer les extravagances qui se débitent contre la Religion. Les Chinois Idolâtres venus de Manille, de Malacca, de Batavie, veulent paroître instruits de nos pratiques, & donnent cours à une infinité de calomnies; telles que sont celles-ci, par exemple, que nous arrachons les yeux aux malades, (ils parlent de l'Extrême-Onction que nous leur donnons); que nous tramons sourdement une révolte pour nous emparer de l'Empire; que nous faisons des Disciples à force d'argent; que l'argent ne nous manque pas, puisque nous avons le secret

de le contrefaire ; enfin , que notre Religion est infâme , & que les deux sexes se trouvent confondus dans des assemblées fecrettes. Tout cela se débite à *King-te-tching* , & nuit infiniment au progrès de la Foi.

Je viens d'apprendre tout récemment qu'on avoit tâché de séduire par de semblables extravagances , quelques Néophytes qui ont reçu cette année le baptême. Un Chinois étant allé voir un de ses amis à son retour de Manille , apperçut l'image du Sauveur qui étoit placée dans l'endroit où il mettoit ses idoles avant sa conversion. Je sçais ; lui dit-il , quel est ce *Ye-sou* , (c'est ainsi qu'ils prononcent le saint nom de Jesus) je viens d'un pays de Chrétiens , & je suis au fait de tout ce qui concerne leur Religion. Pauvre aveugle , ne voyez-vous pas que ce que vous adorez est le *Heou-tsin* , c'est - à - dire , l'Esprit singe , dont parle un de nos livres , qui fut chassé du Ciel pour avoir voulu y dominer. Il embellit cette fable avec une confiance capable d'imposer à un esprit crédule. Mais comme on lui proposa de venir à l'église pour m'entretenir , il le refusa ; & le Chrétien indigné de ses blasphêmes , jugea de son refus , que c'étoit

un fourbe, qui feignoit d'être instruit de nos mysteres pour le pervertir.

Un autre Marchand venu de Batavie, affuroit à un Néophyte qu'il avoit découvert le véritable dessein des Prédicateurs de l'Evangile. Ils viennent chez nous, disoit-il, pour faire des recrues d'ames, dont il y a disette en Europe. Quand il meurt des Chrétiens dans cet Empire, comme ils se font livrés aux Européens en recevant le baptême, ils ne peuvent leur échapper; par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutoit-il, à quoi on s'engage quand on se fait Chrétien. Comme on trouve à la Chine des gens assez insensés pour débiter ces imaginations ridicules, il s'en trouve aussi d'assez crédules pour y ajouter foi, ou du moins pour former des doutes qui les éloignent du Christianisme.

Le *lien-tan*, ou le secret de faire de l'argent, qu'on attribue aux Chrétiens, est une autre calomnie qui empêche la conversion de beaucoup d'infideles. La Chine a ses souffleurs, & ce métier auquel on se ruine infailliblement, n'y est gueres moins décrié, que le peut être celui de faux monnoyeur en Europe.

Comme il y en a qui disent que nous arrachons les yeux des Chrétiens pour en faire des lunettes, d'autres prétendent que ces yeux arrachés ont la vertu de transformer le cuivre blanc en argent.

Cependant cette calomnie a donné lieu à la conversion d'une nombreuse famille, & le pere de mensonge a été vaincu par ses propres armes. Le chef de cette famille possédoit une charge dans un Tribunal de Mandarins, & il avoit souvent essayé de faire de l'argent. Un Chrétien alla le trouver, & s'insinua dans ses bonnes graces en flattant sa passion. Je suis Chrétien, lui dit-il, & j'ai sujet de croire que dans ma Religion on a le secret du *lien-tan*. Si vous deveniez Chrétien comme moi, sans doute que ce secret vous seroit communiqué. L'Officier agréa la proposition, & se mit à lire quelques livres qui traitent de la Religion; il les goûta, il avoua même qu'il étoit persuadé que ceux qui avoient de si belles connoissances sur l'origine & la nature des choses, avoient aussi l'admirable secret du *lien-tan*. Vous avez raison, reprit le Chrétien, mais ne croyez pas qu'on vous confie jamais ce secret, que vous ne donniez des preuves certaines de votre habileté dans les

matieres de la Religion. Il continua donc à s'instruire , & peu - à - peu , avec le secours de la grace , il fut convaincu de la vérité de notre sainte Religion , & du prix inestimable des biens qu'elle promet à ceux qui la suivent. On lui découvrit alors le stratagême , & il sçut bon gré à celui qui l'avoit ainsi trompé. Toute sa famille gagnée par ses instructions a été baptisée. Je ne laissai pas de blâmer la conduite du Néophyte qui avoit usé d'un pareil artifice ; car outre le mensonge dont il s'étoit rendu coupable , il appuyoit encore des soupçons , qui ne sont que trop préjudiciables à la propagation de la foi.

Après vous avoir entretenu de la Chrétienté de *King-te-tching* en particulier , il faut vous dire quelque chose de la Mission de la Chine en général. Elle fut , il y a trois ans , sur le penchant de sa ruine , par la malignité d'un des plus puissans & des plus cruels ennemis du Christianisme ; mais la main du Seigneur la protégea d'une maniere sensible , dans le temps même que nous avions le plus de sujet de nous alarmer. J'entrerai sur cela dans un détail , que je ne puis refuser au zèle que vous avez pour cette chere Mission. Vous compâtierez sans

doute à la triste situation où nous nous trouvâmes alors , & vous bénirez les miséricordes du Seigneur , qui a confondu d'une manière si avantageuse à la Religion un ennemi accredité.

Ce fut le 23 décembre de l'année 1711 que *Fan - tchao - tso* , Mandarin , & l'un des Censeurs de l'Empire , attaqua ouvertement le Christianisme , & prit le dessein de le faire proscrire de toute la Chine. Le devoir des Censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'Etat , de relever les fautes des Magistrats , & de ne pas même épargner la personne de l'Empereur , lorsqu'ils le croient repréhensible. Ils se font extrêmement redouter , & je sçais des traits étonnans de leur hardiesse & de leur fermeté. On en a vu accuser des Vice-Rois Tartares , quoiqu'ils fussent sous la protection de l'Empereur. Il est même assez ordinaire que ces sortes de Censeurs , soit par entêtement , soit par vanité , aiment mieux tomber dans la disgrâce du Prince , & être mis à mort , que de se désister de leurs poursuites , quand ils croient qu'elles sont conformes à l'équité & aux regles d'un sage gouvernement.

Le Censeur *Fan* avoit naturellement

de l'averſion pour le Chriſtianiſme : la conſtance d'une jeune Néophyte, fut la cauſe innocente des méſures violentes auxquelles il ſe détermina, pour perdre abſolument tous les Chrétiens de l'Empire. Les Jéſuites François ont une Chréienté nouvelle dans une ville nommée *Ouen-ngan*, qui n'eſt qu'à vingt-quatre lieues de Peking. C'eſt la patrie du Cenſeur. Il avoit un petit-fils aſſez affectionné au Chriſtianiſme, qui épouſa une jeune Néophyte ; on étoit convenu avec lui & avec ſes parens, qu'elle auroit une liberté entiere de pratiquer les exercices de ſa Religion. Cependant le jour même que ſe fit le mariage, après quelques cérémonies indifférentes, on la conduiſit dans une chambre, où il y avoit pluſieurs idoles bien ornées. On lui propoſa de les honorer, & comme elle le reſuſoit conſtamment, ſa belle-mere, & d'autres dames ſes parentes, uſerent de violence, pour la forcer malgré elle de baiſſer la tête & d'adorer les idoles. Après bien des efforts inutiles, voyant qu'elles ne gaignoient rien ſur ſon eſprit ni par leurs careſſes, ni par leurs menaces, elles la traiterent pendant pluſieurs jours avec toute ſorte de rigueur ; mais la Néophyte demeura toujours ferme,

& c'est ce qui offensa infiniment le Censeur, grand-pere du nouveau marié. Il dressa sur-le-champ une requête contre la Religion Chrétienne, & il la présenta à l'Empereur le jour que ce Prince devoit partir pour la chasse. L'Empereur reçut la requête, & mit au bas, selon la coutume, quatre lettres qui signifient :

« Que le *Ly-pou* (1), délibère sur cette » affaire, & qu'il m'en fasse son rapport ».

Le Pere Parennin me fit sçavoir aussi-tôt cette triste nouvelle, en me priant d'ordonner des prieres, parce que la Religion étoit dans un extrême danger. « Vous » verrez, me mandoit-il, dans la gazette » publique, la requête de ce Censeur, » il ne se peut rien imaginer de plus » violent. Pour comble de disgrâce, » l'Empereur a renvoyé l'examen de » cette affaire au *Ly-pou*, & vous sça- » vez combien ce Tribunal est peu fa- » vorable à la Religion. S'il répond » dans quinze jours, ainsi qu'il a accou- » tumé de faire, l'Empereur ne fera pas » de retour, & si la réponse nous est » contraire, quel sera notre embarras ? »

» Peu de jours après, c'est-à-dire, le » 14 janvier, le même Pere m'écrivit

(1) Tribunal des Rits.

» pour m'informer d'un événement qui
» n'a pu être ménagé que par la divine
» Providence. L'affaire, me disoit-il,
» que le Censeur *Fan* nous a fuscitée,
» n'est pas encore finie; mais elle n'est
» pas désespérée. Ce même Censeur
» vient de présenter à l'Empereur un
» autre mémoire sur les digues de *Ouen-*
» *ngan* & de *Pa-tcheou*, qui sont propre-
» ment l'ouvrage de l'Empereur; & il
» propose d'ouvrir un canal pour y
» recevoir la riviere. Sa Majesté a ré-
» pondu à ce mémoire, par un assez
» long raisonnement, qui tend à prou-
» ver que le Censeur est un homme
» ignorant & inconfidéré. C'est ainsi que
» finit le *Tchi* ou la réponse de l'Empe-
» reur, comme vous le lirez dans la
» gazette; *Fan-tchao-tso*, n'entend pas
» l'affaire des digues, ce qu'il propose
» sur le nouveau canal est impratica-
» ble, c'est un étourdi qui ne sçait ce
» qu'il dit, & qui cherche à brouiller.
» Tout ce qu'il a représenté ne con-
» vient nullement; qu'on lui fasse une
» verte reprimande. Les Chrétiens ont
» grand soin de publier ce *Tchi* impé-
» rial, & nous de le montrer au *Ly-pou*,
» car l'affaire des digues est du ressort
» d'un autre Tribunal. On nous fait bien

» espérer ; je crains néanmoins que la
 » délibération ne finisse par quelque
 » clause peu avantageuse à la Religion ;
 » car ces Messieurs ne veulent presque
 » jamais donner le tort aux Censeurs ;
 » ils craignent d'être accusés eux-mêmes.
 » Nous avons fait un mémoire pour
 » être présenté à l'Empereur ; nul de
 » nos amis n'a voulu s'en charger : ils
 » disent pour raison qu'il faut attendre
 » la réponse du Tribunal, auquel Sa
 » Majesté a renvoyé l'affaire ».

Enfin, je reçus une troisième lettre du
 Pere Parennin, datée du 21 Janvier, qui
 étoit conçue en ces termes : « Je sçais
 » quelle est votre inquiétude sur l'affaire
 » présente : je joins ici en Chinois la
 » délibération du *Ly-pou* ; elle partit le
 » 18 pour la Tartarie ; la réponse peut
 » venir dans trois jours. L'Empereur
 » n'a qu'à dire *YY*, que cela soit ainsi.
 » Nous sommes contents. Dieu nous a
 » bien secourus, & que d'actions de
 » grâces ne lui devons-nous pas ? Le
 » Président du *Ly-pou* nous a envoyé
 » par son fils la délibération, afin de la
 » mettre dans nos archives, ne doutant
 » pas qu'elle ne soit confirmée par l'Em-
 » pereur. Hier trois des Conseillers nous
 » firent avertir qu'ils viendroient au-

» jourd'hui pour nous en féliciter; nous
 » préparons quelques curiosités d'Eu-
 » rope, pour leur en faire des présens,
 » avant que de leur rendre la visite.

» On a peine à concevoir que le *Ly-*
 » *pou*, qui nous a toujours été infini-
 » ment opposé, soit devenu si favorable
 » dans cette occasion: on s'attendoit
 » bien que l'édit accordé par l'Empe-
 » reur la trente - unieme année de son
 » regne, empêcheroit ce Tribunal de
 » proscrire la Religion Chrétienne;
 » mais on avoit tout lieu de craindre
 » que, conformément à la requête du
 » Censeur, il ne mît des clauses tout-à-
 » fait contraires à la publication de
 » l'Evangile; qu'il ne défendît, par exem-
 » ple, aux femmes de venir à l'église,
 » aux Chrétiens de mettre sur la porte
 » de leurs maisons le saint nom de Jesus
 » ou l'image de la croix, d'avoir des
 » images de notre Seigneur & de la très-
 » sainte Vierge dans leurs appartemens,
 » &c. Une réforme de cette nature eût
 » ruiné le Christianisme. La délibération
 » du *Ly-pou* fut envoyée en Chine aux
 » *Colaos* (1), qui l'approuverent & la

(1) Ministre d'Etat.

» traduisirent en Tartare, pour l'en-
» voyer à Sa Majesté ».

La lettre du Pere Parennin finit par ces mots consolans : « Le *Tchi* impérial
» est venu, il est tel que nous le sou-
» haitons ; Dieu en soit à jamais béni.
» Ces réponses du *Ly-pou* & de l'Empe-
» reur vont être publiques dans toutes
» les gazettes, & rien ne sera plus hono-
» rable à la Religion ».

Dans une autre lettre du 28 il me par-
loit ainsi : « L'Empereur est de retour,
» & nous eûmes l'honneur de le remer-
» cier avant hier ; il ne nous dit mot,
» mais avant hier il nous envoya le
» *Tchao*, le *Tchang*, & les deux *Ouang*
» (ce sont quatre Mandarins) qui
» nous ayant fait mettre à genoux, nous
» donnerent les avis suivans : Vous êtes
» à milliers dans cet Empire, qui suivez
» la loi Chrétienne, il y en a parmi
» vous de sages, & d'autres qui ne le
» sont pas ; soyez sur vos gardes pour
» ne point donner prise à vos ennemis ».
Nous leur répondîmes, que nous étions
infiniment obligés à l'Empereur des
bontés dont il nous honoroit, que Sa
Majesté vouloit notre bien, & que nous
ne fissions point de faute, que nous
étions résolus de redoubler nos pré-

cautions pour ne donner aucun sujet de plainte.

C'est-là tout ce que j'ai appris de la Cour, touchant le commencement, le progrès, & la fin de l'accusation faite par le Censeur de l'Empire. Comme le maître des Postes est Chrétien, il n'a pas manqué de faire imprimer dans les gazettes la requête du Censeur *Fan* sur les digues, & les réprimandes qui lui ont été faites de la part de l'Empereur; mais il n'a rien dit de celle que ce Censeur a présentée contre le Christianisme. Il n'y a que dans la province de *Cham-si*, où est le Pere du Tartre, que les gazettes en parloient dans un grand détail. Des Officiers du Mandarin firent plus; ils répandirent des copies de cette requête; & pour jeter la consternation parmi les fideles, ils y ajouterent de leur façon une réponse de l'Empereur, qui proscrivoit la Religion Chrétienne de ses Etats. Cet écrit fut porté au Pere du Tartre, qui m'en écrivit dans les termes suivans.

« J'ai quelque soupçon que cette réponse impériale est supposée; ce n'est pas la première fois que les infideles auroient employé un semblable artifice. Quoi qu'il en soit, nous sommes

» entre les mains de Dieu, & graces à sa
» miséricorde, je n'en suis pas plus ému.
» On ne nous accuse, dans la requête
» du Censeur, que d'avoir prêché Jesus-
» Christ, & Jesus - Christ crucifié ; que
» nous avons entrepris de le faire adorer
» dans ses images, au grand mépris de
» la doctrine de l'Empire : si nous souf-
» frons, nous aurons le bonheur de
» souffrir pour des articles de notre foi.
» J'ai fait mettre en gros caractère,
» dans l'église, l'écrit Chinois que le
» Pere Adam - Schall, à ce qu'on dit,
» adressa autrefois à l'Empereur même,
» pour l'instruire du mystere de l'In-
» carnation & de la maternité de la
» sainte Vierge ; ce sont les deux prin-
» cipaux articles de l'accusation du
» Censeur, & nous devons confesser
» hautement que ce sont aussi les deux
» principaux articles de notre foi. Mes
» Chrétiens sont tout disposés à souf-
» frir les plus cruels tourmens pour
» une pareille cause. Quoique l'édit
» de l'Empereur, vrai ou supposé, me
» soit venu immédiatement du Tribu-
» nal d'un grand Mandarin ; on n'agit
» point encore en conséquence, &
» c'est ce qui me le rend suspect, à
» moins que ce ne soit un de ces écrits

» avant-coureurs , lesquels précédent
 » l'authentique de l'Empereur , qui doit
 » émaner par la voie des Tribunaux de
 » Peking ».

Le Pere du Tartre m'écrivit le jour
 suivant une seconde lettre en ces termes :
 « l'Auteur de ce faux édit Impérial ,
 » sçachant que j'instruifois les Mission-
 » naires de Péking de tout ce qui se pas-
 » soit , est venu me découvrir sa su-
 » percherie , & me prier de n'en point
 » parler ».

Je ne vous cite ces divers extraits de
 lettres , que pour vous faire connoître
 ce que contenoit la Requête du Cen-
 seur. J'ajouterai quelques particularités
 à l'idée générale qu'en vient de donner
 le Pere du Tartre.

« Les Européens , dit ce Censeur ,
 » débitent dans l'Empire une doctrine
 » fausse & dangereuse : ils enseignent
 » que le Seigneur du Ciel est né en
 » Judée , au temps que *Han-gai-ti* re-
 » gnoit à la Chine ; qu'il a pris le plus
 » pur sang d'une fille sainte & vierge ,
 » nommée *Ma-li-ya* ; qu'il en a formé
 » un corps humain , qu'il lui a donné
 » l'ame d'un homme , qu'il s'appelle
 » Jesus ; qu'ayant vécu trente-trois ans ,
 » il a souffert sur une croix , qu'il y

» a expié les péchés des hommes. Nous
 » n'avons pas cette croyance , & an-
 » ciennement on ne l'a point eue : ceux
 » qui embrassent cette loi , reçoivent,
 » selon eux , le saint baptême ; les an-
 » ciens Chrétiens sont instruits des mys-
 » teres secrets : ils boivent la sainte sub-
 » stance ; je ne sçais quelle sorte de
 » magie ce peut être. Ils se nomment
 » entr'eux parens de la loi : quand ils
 » parlent d'eux-mêmes , ils s'appellent
 » hommes pécheurs ».

Il parle ensuite de nos fêtes , de nos
 assemblées , des instructions qu'on y fait ;
 & il emploie des termes peu convena-
 bles qu'il a tirés des sectes *Fo* & *Tao*.
 » Ils s'assemblent , dit-il , par troupes ,
 » & cela , durant la nuit ; le jour ils se
 » séparent. (Je crois qu'il fait allusion
 aux solemnités de Noël & de la nuit
 du Jeudi-Saint). « Dans les assemblées ,
 » le maître & le valet sont assis pêle-
 » mêle ; les hommes & les femmes se
 » trouvent réunis dans la même Eglise ;
 » ils parlent avec peu de respect de
 » nos saints & de nos sages ; enfin , ils
 » ne gardent point les coutumes de l'Em-
 » pire ; ils en ont de particulieres qu'ils
 » observent , & ils ont des livres qui
 » leur sont propres ».

Après avoir loué le Gouvernement ,
la morale & la doctrine de l'Empire ,
à quoi , dit-il , il faut absolument s'en
» tenir , il poursuit ainsi : « ces Chré-
» tiens font la plûpart des gens pauvres ,
» ou d'une condition médiocre : ils ont
» dans leurs maisons des images du Dieu
» qu'ils adorent ; ils y récitent leurs
» prieres ; ils mettent des croix sur leurs
» portes. N'est - ce pas là renverser le
» Gouvernement ? Les Européens sça-
» vent l'astronomie & l'algebre. Votre
» Majesté les emploie utilement. Pour-
» quoi se mêlent-ils de troubler la Chine ,
» en voulant la réformer , d'introduire
» de nouvelles doctrines , & de séduire
» un peuple crédule ? Est-ce que notre
» ancienne doctrine n'est pas suffisante ?
» Il y a grand nombre de ces Chrétiens
» dans le voisinage de la Cour , & si l'on
» ne s'oppose que mollement à leurs
» progrès , le mal se répandra par-tout ,
» & ils inonderont l'Empire. On voit
» même beaucoup de Lettrés embrasser
» cette Religion. Or , voici quel est mon
» avis : qu'on défende très-sévèrement
» au peuple de mettre sur les portes de
» leur maison aucune marque de la Reli-
» gion Chrétienne , ou d'avoir chez eux
» des images : qu'on les arrache & qu'on

» les mette en pieces par-tout où on les
 » trouvera : qu'on ne permette plus aux
 » Chrétiens de s'assembler, ni le jour
 » ni la nuit, pour les entretiens & les
 » fonctions de leur Religion: enfin, qu'on
 » publie que les transgresseurs de ces
 » ordres seront punis selon toute la
 » sévérité des loix, & que leurs parens
 » seront mis à mort ».

Telle étoit la Requête du Censeur *Fan*. Le *Ly-pou*, en faisant l'extrait de cette Requête, ne daigna pas rapporter certains articles qui sont également faux & odieux. Par exemple, que les hommes & les femmes s'assemblent dans une même église. Il ne fit pas mention non plus de nos mystères, & il ne cite de la Requête que ce qui tend directement à appuyer les défenses qui en font la conclusion.

Pour répondre à ce Censeur, on commence par citer les édits antérieurs donnés en faveur de la Religion, par lesquels il est permis de la prêcher & de l'exercer. Ce Tribunal, en citant ces édits, dit qu'il ne sçait ce que c'est que de varier dans ses réponses, pour montrer que les édits précédens, n'ayant pas été donnés légèrement, ne devoient pas aussi être révoqués sans de fortes raisons. Il ap-
 puie

puie principalement sa réponse sur l'édit que porta l'Empereur, la trente-unieme année de son regne, & il en fait le précis en neuf lignes: il s'étend sur les services que les Européens ont rendus à l'Empire, & il rend témoignage de leur sage conduite. Enfin, après avoir cité les édits, où les Prédicateurs de l'Evangile sont loués, autorisés & déclarés exempts de tout reproche, & incapables de troubler l'Etat, le Tribunal conclut ainsi en peu de mots, mais d'une maniere claire, & qui ne laisse ni doute ni embarras: « la Re-
 » quête du Censeur *Fan*, par laquelle il
 » demande qu'on proscrive la Religion
 » Chrétienne n'est pas recevable, & l'on
 » ne doit y avoir nul égard. Cela nous pa-
 » roît ainsi; nous le déclarons à Votre
 » Majesté; nous attendons avec respect sa
 » décision ». La décision de l'Empereur fut conforme au sentiment du Tribunal; il répondit: « cela est bien; telle est ma
 » volonté; je confirme cet ordre, qu'il
 » soit enregistré »; car ces deux lettres impériales *YY*, peuvent avoir tous ces sens, qui reviennent au même.

Je suis encore aujourd'hui tout occupé de la protection singuliere que Dieu nous a donnée dans une conjoncture si fâcheuse, & je la regarde comme le

fruit des prieres de tant de saintes ames , qui , loin de la Chine , levent continuellement les mains au ciel pour la conservation de cette église. Peut-être aussi que le Seigneur , touché des larmes & des souffrances de cette jeune Chrétienne de notre Mission Françoise de *Ouen-ngan* , a permis que le Censeur s'aveuglât jusqu'au point de présenter une seconde Requête contre des ouvrages impériaux. Cette seconde Requête n'a pas peu servi à faire échouer la premiere. Du moins elle a fait connoître aux Mandarins quelle étoit la disposition de l'Empereur à l'égard des Européens : il étoit naturel de penser que l'Empereur n'avoit si fort éclaté contre la Requête sur les Dignes , que parce qu'il étoit offensé de l'accusation faite contre la Religion Chrétienne , qu'il protège hautement , & plus encore que les Chinois ne se l'imaginent ; la politique ne lui permettant pas de s'en expliquer trop ouvertement.

Ce sont-là , sans doute , les raisons qui ont déterminé le Tribunal des Rits à nous être favorable. Les Mandarins qui le composent , ont porté d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du Prince ; & par-là ils ont voulu s'attirer des

Éloges de sa part, & quelque marque de reconnoissance de la nôtre. Je crois même qu'ils ont regardé ce jugement comme une espece de récompense des services que l'Empereur a tiré & tire actuellement des Missionnaires, dont plusieurs sont occupés, depuis quelques années, à tracer la carte géographique de son vaste Empire. Les Peres Jartoux & Regis y travaillent encore avec des fatigues incroyables. Mais à quoi toute l'Europe ne nous exhortera-t-elle pas pour le service d'un si grand Monarque, & pour applanir de plus en plus le chemin à la prédication de l'Évangile ?

De tout ce que je viens de rapporter ; mon Révérend Pere, vous voyez que la Chrétienté de la Chine est très-nombreuse, & que la Religion est sur le point de faire encore de plus grands progrès ; que c'est-là même ce que les Gentils appréhendent. Hélas ! pourquoi le monde Chrétien ne s'empresse-t-il pas davantage à seconder ces progrès ?

Vous voyez encore que nous ne cachons pas à nos Néophytes nos saints mysteres de l'Incarnation, de la mort & de la passion du Sauveur. Faut-il que nos Freres nous calomnient en Europe ;

tandis que les Payens nous en font un crime à leurs Tribunaux ?

Enfin , vous voyez quelle est la ferveur & la fermeté de nos Chrétiens : cette jeune Néophyte persécutée , & toujours inébranlable dans sa foi , trouveroit une infinité d'autres qui imiteroient sa constance , si l'occasion s'en présentoit. Elle ne s'est peut-être soutenue dans ce rude combat , que par les exemples des dames Chrétiennes qu'elle a eu devant les yeux. Car l'église de la Chine a ses Confesseurs : cette Mission de *Jaotcheou* , où je suis , en compte plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les Chrétiens du Pere du Tartre ont été mis souvent à ces sortes d'épreuves par les Infideles , & ce qu'il rapporte de la disposition où ils étoient à l'occasion de la Requête du Censeur *Fan* , n'est pas en eux une ferveur nouvelle & passagere. Je vous demande pour eux & pour moi un peu de part dans vos saints Sacrifices , en l'union desquels je suis , avec bien du respect , &c.



L E T T R E

*Du Pere de Mailla , Missionnaire de la
Compagnie de Jesus , au Pere de Colonia ,
de la même Compagnie.*

A Kieou-Kian-fou , dans la province
du Kiamfi , au mois d'août 1715.

M O N R É V É R E N D . P E R E ,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai reçu tout à la fois les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans les années 1713 & 1714. Que je suis consolé de voir qu'une absence si longue & la distance de plusieurs mille lieues , ne m'aient pas encore effacé de votre cher souvenir ! Je vous avouerai pourtant que j'ai été encore plus sensible au zele que vous faites paroître pour cette Mission. La vaste étendue du pays , la multitude innombrable des peuples qui l'habitent , les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent , le peu de secours que nous avons pour les en retirer , les obstacles

infinis qui augmentent chaque jour, ne nous permettent presque pas de goûter le plaisir si touchant que donne le souvenir de nos plus tendres amis.

Je ne prétends pas vous exposer, dans cette lettre, le déplorable état où se trouvent ces Missions : le détail que je vous ferois des églises pillées, des autels profanés, des Idoles mises à la place du Dieu vivant, des Ministres de Jesus-Christ indignement traités par les Infidèles, suites funestes des divisions présentes; ce détail augmenteroit sans doute votre zele, mais en même temps il vous causeroit la plus vive douleur.

A peine m'est-il permis, depuis environ quatre ans, de vaquer, comme je le souhaiterois, aux fonctions de Missionnaire. L'Empereur m'a fait travailler tout ce temps-là à la carte de la Chine. Sa Majesté y a employé, en différens temps, neuf Missionnaires, sept François, dont six sont de notre Compagnie; sçavoir, les Peres Bouvet, Regis, Jartoux, de Tartre, Hinderer & moi, avec le Révérend Pere Bonjour Fabri, Augustin. Les deux autres sont le Pere Fredelli, Allemand, & le Pere Cardoso, Portugais, tous deux Jésuites. Je sçai qu'on attend avec impatience en Eu-

rope le fruit de ces travaux : on fera content de nous , mais il faut nous donner encore quelque temps.

Les quatre Provinces qui nous sont échues en partage , aux Peres Regis , Henderer & à moi , sont sans contredit les plus belles , les plus riches , & les plus importantes de cet Empire. Ce sont les provinces du *Honan* , du *Kiang-nan* ou *Nankin* , du *Tchekiang* , de *Fou-kien* , de *Formose* , & toutes les isles de ces côtes. Ces isles sont la plupart stériles , incultes & inhabitées. Vous ne vous attendez pas , mon Révérend Pere , que je vous fasse un récit exact de tout ce que nous avons remarqué dans nos courses , je passerois les bornes d'une lettre ; je me contenterai de vous faire part de mes dernieres occupations , c'est-à-dire , du voyage que nous avons fait à l'Isle de *Formose* , appelée par les Chinois *Miouan* , & de ce que nous y avons remarqué de particulier.

Il est peu de pays dans le monde dont on n'ait fait en Europe des relations détaillées. *Formose* toute éloignée qu'elle en est , & quoique peu considérable en elle-même , n'y est pas tout-à-fait inconnue. Cependant il est difficile que nos voyageurs donnent des connois-

sances bien exactes des lieux où ils ont été ; ils ne demeurent d'ordinaire que dans les ports ou sur les côtes ; & ils ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vu , ou de ce qu'ils ont appris des peuples avec lesquels ils ont eu quelque habitude. Ces connoissances sont fort bornées. Quand on pénètre dans les terres , on sent combien les mœurs & les usages de leurs habitans ressemblent peu aux mœurs & aux coutumes de ceux qui demeurent sur les bords de la mer. On y trouve quelquefois autant de différence , qu'il y en a entre l'Europe & les trois autres parties du monde. C'est ce qui fait que ces relations sont souvent défectueuses. Les Missionnaires eux-mêmes , quoique beaucoup mieux instruits , ne voient qu'une petite étendue de pays ; & , sans sortir de la Chine , un des plus vastes Empires qui soit au monde , il n'y a point de province où les Missionnaires n'aient porté la foi , ni de villes considérables qu'ils n'aient parcourues. Cependant , parce que leurs voyages se font presque toujours dans des barques , d'où ils ne sortent que pour se rendre dans la maison de quelque Chrétien , ou dans quelque église , la description qu'ils ont faite de cet Empire , n'est pas exempte de

défaut. Nous ferons en cela plus heureux que nos prédécesseurs. La visite que nous avons faite de tous les lieux grands & petits, villes, bourgs, villages, rivières, lacs, montagnes, &c. de cet Empire; les secours que chaque Mandarin avoit ordre de nous donner, & les soins que nous nous sommes donnés nous-mêmes pour que rien n'échappât à nos recherches, nous persuadent que l'Europe n'aura rien à souhaiter en ce genre.

Le troisieme du mois d'avril de l'année 1714, les Peres Regis, Hinderer & moi, nous nous embarquâmes à *Hiamen*: c'est un port de mer de la province de *Foukien*, qu'on appelle en Europe *Emouï*. Quatre Mandarins Tartares, nommés par l'Empereur, nous accompagnerent dans cette expédition géographique. Notre petite escadre étoit de quinze vaisseaux de guerre; il y avoit dans chaque vaisseau cinquante soldats, qui étoient commandés par un Mandarin de guerre Chinois, & quatre autres Officiers subalternes.

Ne pensez pas, au reste, mon Révérend Pere, que les vaisseaux de guerre Chinois puissent se comparer aux nôtres; les plus gros ne sont pas au-dessus de 250 à 300 tonneaux de port. Ce ne sont,

à proprement parler , que des barques plattes à deux mats ; ils ne passent pas 80 à 90 pieds de longueur , 60 à 70 de l'étrave à l'étambort , 10 à 15 pieds de longueur à la façon d'avant , sur 7 à 8 pieds de hauteur ; 7 à 8 pieds de largeur à la façon d'arriere , sur une égale hauteur ; 12 à 15 pieds de largeur au-dehors des membres du vaisseau ; 7 à 8 pieds de profondeur depuis la quille en droite ligne , jusqu'au bout du bau. La proue coupée , & sans éperon , est relevée en haut de deux especes d'aîlerons en forme de corne , qui font une figure assez bizarre : la poupe est ouverte en dehors par le milieu , afin que le gouvernail y soit à couvert des coups de mer ; ce gouvernail , qui est large de 5 à 6 pieds , peut aisément s'élever & s'abaisser par le moyen d'un cable qui le soutient sur la poupe.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon , ni beaupré , ni mâts de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mât & le mât de misene , auxquels ils ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet , qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mât est placé à-peu-près où nous plaçons le nôtre ; celui de misene est fort sur l'avant. La proportion

de l'un à l'autre est communément comme 2 à 3, & celle du grand mât au vaisseau ne va jamais au-dessous, étant ordinairement plus de deux tiers de toute la longueur du vaisseau.

Leurs voiles sont faites de nattes de bambou, ou d'une espece de cannes communes à la Chine, lesquelles se divisent par feuilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas sont deux pieces de bois; celle d'en haut sert de vergue; celle d'en bas, faite en forme de planche, & large d'un pied & davantage sur 5 à 6 pouces d'épaisseur, retient la voile, lorsqu'on la veut hisser, ou qu'on la veut ramasser. Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bon voiliers; ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres; cela vient de la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent; mais aussi, comme la construction n'en est pas avantageuse, ils perdent, à la dérive, l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

Ils ne calfaient point leurs vaisseaux avec du goudron comme en Europe. Leur calfas est fait d'une espece de gomme particuliere; & il est si bon,

qu'un seul puits ou deux , à fond de cale du vaisseau , suffit pour le tenir sec. Jusqu'ici ils n'ont eu aucune connoissance de la pompe. Leurs ancres ne sont point de fer comme les nôtres ; ils sont d'un bois dur & pesant , qu'ils appellent pour cela *tiemou* , c'est-à dire , bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer , parce que , disent-ils , celles-ci sont sujettes à se fausser , ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils emploient.

Les Chinois n'ont sur leur bord ni Pilote ni Maître de manœuvre ; ce sont les seuls Timonniers qui conduisent le vaisseau , & qui commandent la manœuvre. Cependant ils sont assez bons manœuvriers , & bons Pilotes côtiers , mais assez mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap sur le rhumb qu'ils croient devoir faire ; & , sans se mettre en peine des élans du vaisseau , ils courent ainsi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours : mais j'ai éprouvé que quand ils veulent , ils navigent assez bien. Je m'apperçus , dès la sortie du port , du peu de soin que se donnoit le Pilote de mon bord , qui passoit pour un des plus expérimentés

de notre escadre. Je lui fis donner quelques avis par l'Officier que j'avois avec moi ; comme je veillai ensuite autant sur le Pilote , que sur la route , avec un bon compas d'Europe , pour régler mon estime durant notre traversée , je remarquai qu'il gouvernoit assez juste.

Nous partîmes donc le troisieme du mois d'avril de *Hiamen* ou *Emoui*. Le vent n'étoit pas fort favorable : ce jour-là nous ne fîmes que six lieues , & nous allâmes mouiller à l'isle de *Kien-men* à un port nommé *Leaolo*. Le vent tomba tout-à-fait sur le soir : mais le lendemain il s'éleva une tempête qui nous obligea d'y rester jusqu'au neuvieme. Nous ne mîmes à la voile que sur les quatre heures du soir , le vent étant au nord-est & assez frais. Durant notre traversée , nous gouvernâmes toujours à l'est un quart de sud-est , parce que les courans portent extrêmement au sud dans cette manche , ce qui fait que la mer y est toujours grosse , sur-tout en été , qui est le temps de la mousson des vents de sud. Le dixieme , sur les cinq à six heures du soir , nous commençames à découvrir les isles de *Pong-hou* , & sur les neuf heures nous mouillâmes à l'abri de la premiere isle appelée *Si-ffe-yu* , où tous

les Mandarins de guerre de la garnison ; qui est de mille hommes effectifs, vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes qui étoient sous les armes.

Les isles de *Pong-hou* forment un petit archipel de 36 isles stériles qui ne sont habitées que par la garnison Chinoise. Il y a cependant un Mandarin de lettres qui y fait sa résidence pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formose, & de Formose à la Chine. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, & est d'un revenu considérable pour l'état : nous y abordâmes avec plus de 60 vaisseaux marchands qui alloient de la Chine à Formose.

Comme les isles de *Pong-hou* ne sont que sables ou rochers, il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formose, tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage. Nous n'y avons vu ni buissons ni brossailles ; un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le port y est bon ; il est à l'abri de toute sorte de vents : son fond est de sable, sans roche & sans aucun danger ; il a bien 20 à 25 brasses de profondeur. Lorsque les Hollandois étoient maîtres du port de Formose, ils avoient conf-



E 11

ILE DE FORMOSE



les Mandarins de guerre de la garnison ; qui est de mille hommes effectifs, vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes qui étoient sous les armes.

Les isles de *Pong-hou* forment un petit archipel de 36 isles stériles qui ne sont habitées que par la garnison Chinoise. Il y a cependant un Mandarin de lettres qui y fait sa résidence pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formose, & de Formose à la Chine. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, & est d'un revenu considérable pour l'état : nous y abordâmes avec plus de 60 vaisseaux marchands qui alloient de la Chine à Formose.

Comme les isles de *Pong-hou* ne sont que sables ou rochers, il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formose, tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage. Nous n'y avons vu ni buissons ni brossailles ; un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le port y est bon ; il est à l'abri de toute sorte de vents : son fond est de sable, sans roche & sans aucun danger ; il a bien 20 à 25 brasses de profondeur. Lorsque les Hollandois étoient maîtres du port de Formose, ils avoient conf

truit une espece de fort au bout de la grande Isle de *Ponghou* sur le port, pour en défendre l'entrée : aujourd'hui il n'en reste presque plus que le nom *Hong-mao-tchai*, qui veut dire fort des cheveux roux : (c'est ainsi qu'on appelle les Hollandois à la Chine.) Ce port quoique dans un pays inculte & inhabité, est absolument nécessaire pour la conservation de Formose, qui n'a aujourd'hui aucun port où les vaisseaux tirans plus de huit pieds puissent aborder. Nous employâmes quatre jours à prendre les différentes situations de ces Isles, leurs distances, & leur grandeur, telles que vous pouvez les voir dans la carte que je joins ici. Nous avons trouvé le port de la grande Isle qui porte particulièrement le nom de *Pong-hou* à la hauteur de 23 degrés 28 minutes & 10 secondes, & par la comparaison d'*Emoui* & notre estime à 3 degrés 9 minutes 50 secondes à l'est du méridien de Peking où nous avons établi le premier méridien par rapport aux cartes de la Chine.

Le 15^e d'avril nous mîmes à la voile à une heure après minuit avec un bon vent de nord-est. Après avoir doublé la grande Isle, nous fîmes la route de

PEst jusqu'au jour, de peur de tomber sur les Isles de *Tong-ki* & de *Si-ki*. A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Isles, & nous commençâmes à découvrir les montagnes de *Formose*. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le port de *Formose*, où est la capitale de l'Isle. tous les Mandarins d'armes & de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traitèrent avec toute sorte d'honneur & de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la *Chine* dans cette Isle.

Après avoir demeuré deux jours dans la capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les *Peres Regis* & *Hinderer* & deux de nos Compagnons *Tartares* choisirent la partie du nord de l'Isle : pour moi, j'eus avec deux autres *Tartares* qui m'accompagnoient, le département de la capitale, toute la partie du sud, & les Isles de la côte.

Toute l'Isle de *Formose* n'est pas sous la domination des *Chinois*, elle est comme divisée en deux parties, est & ouest, par une chaîne de hautes mon-

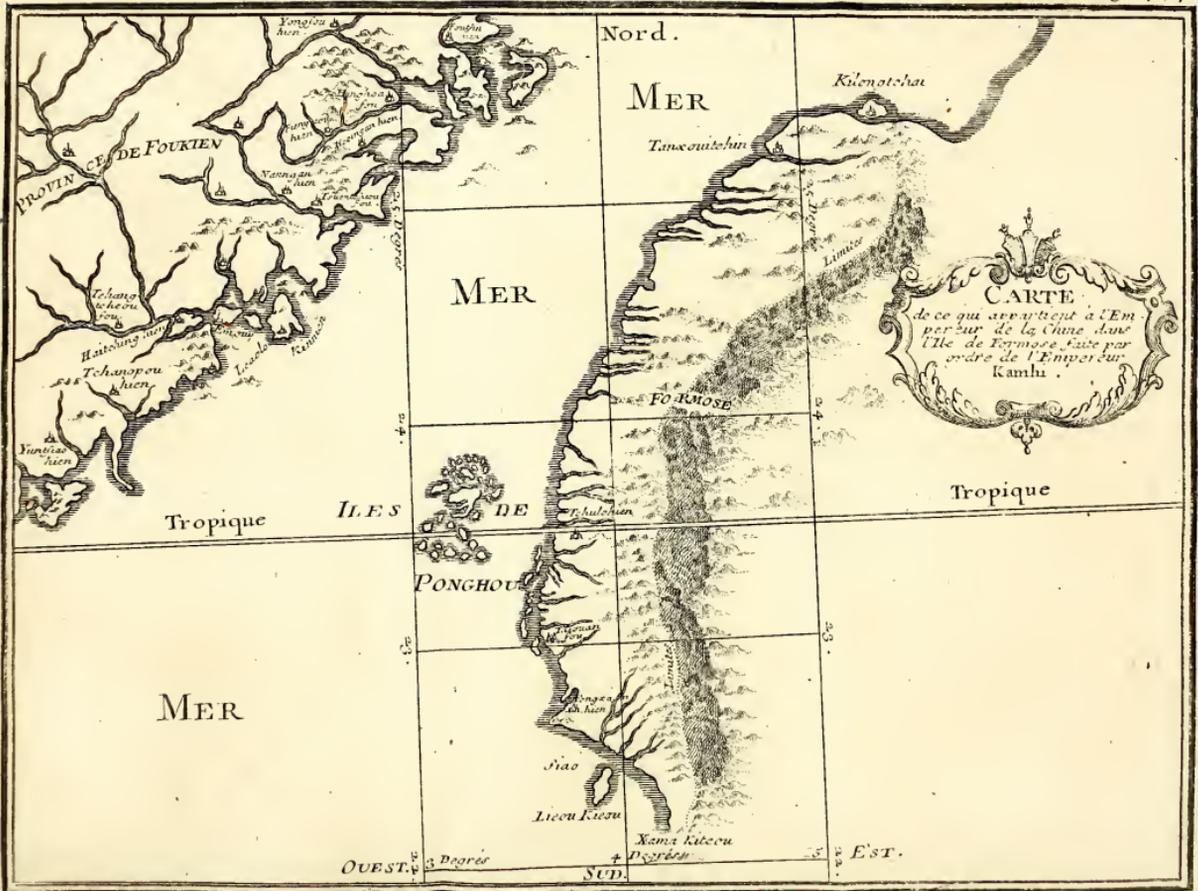


EST.

L'Est jusqu'au jour, de peur de tomber sur les Isles de *Tong-ki* & de *Si-ki*. A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Isles, & nous commençâmes à découvrir les montagnes de Formose. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le port de Formose, où est la capitale de l'Isle. tous les Mandarins d'armes & de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traitèrent avec toute sorte d'honneur & de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la Chine dans cette Isle.

Après avoir demeuré deux jours dans la capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les Peres Regis & Hinderer & deux de nos Compagnons Tartares choisirent la partie du nord de l'Isle : pour moi, j'eus avec deux autres Tartares qui m'accompagnoient, le département de la capitale, toute la partie du sud, & les Isles de la côte.

Toute l'Isle de Formose n'est pas sous la domination des Chinois, elle est comme divisée en deux parties, est & ouest, par une chaîne de hautes mon-



Nord.

MER

Kienatchai

Tancoutchin

MER

CARTE

de ce qui appartient à l'Empereur de la Chine dans l'Isle de Formose faite par ordre de l'Empereur Kamhi.

FORMOSE

Tropique

ILES



PONGHOU

Tropique

MER

Siao

Lieu Kieu

Xama Kiteou

OUEST.

SUD.

EST.



tagnes qui commence à la pointe méridionale de *Za-ma-ki-teou*, & ne finit proprement qu'à la mer septentrionale de l'Isle, à la forteresse que les Espagnols avoient autrefois fait bâtir, appelé *Ki-long-tchai* par les Chinois. Il n'y a que ce qui est à l'ouest de ces montagnes qui appartienne à la Chine, c'est-à-dire, ce qui est renfermé entre les 22 degrés 8 minutes & 25 degrés 20 minutes de latitude septentrionale.

La partie orientale n'est habitée, disent les Chinois, que par des barbares : le pays est montagneux, inculte, & sauvage. Le caractère qu'ils nous ont fait des peuples qui l'habitent, ne diffère gueres de ce qu'on dit des sauvages de l'Amérique. Ils nous les ont dépeint moins brutaux que les Iroquois, beaucoup plus chastes que les Indiens, d'un naturel doux & paisible ; s'aimant les uns les autres, se secourant mutuellement, nullement intéressés, ne faisant nul cas de l'or ni de l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines ; mais vindicatifs à l'excès, sans loi, sans gouvernement, sans police, ne vivant que de la chasse & de la pêche ; enfin sans Religion, ne reconnoissant nulle Divinité. Tel est le caractère que les Chinois nous ont fait des peuples qui habitent la partie

orientale de Formose. Mais comme le Chinois n'est pas trop croyable quand il s'agit d'un peuple étranger, je n'ose garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a aujourd'hui nulle communication entre les Chinois & ces peuples, & qu'ils se font depuis près de 20 ans une guerre continuelle.

Les Chinois, avant même que d'avoir subjugué Formose, sçavoient qu'il y avoit des mines d'or dans l'Isle. Ils ne l'eurent pas plutôt soumise à leur puissance, qu'ils cherchèrent de tous côtés ces mines : comme il ne s'en trouva point dans la partie occidentale, dont ils étoient les maîtres, ils prirent la résolution de les chercher dans la partie orientale, où on leur avoit assuré qu'elles étoient. Ils firent équiper un petit bâtiment afin d'y aller par mer, ne voulant point s'exposer dans des montagnes inconnues où ils auroient couru risque de la vie. Ils furent reçus avec bonté de ces Insulaires, qui leur offrirent généreusement leurs maisons, des vivres en abondance, & tout le secours qu'ils pouvoient attendre d'eux. Les Chinois y demeurèrent environ huit jours; mais tous les soins qu'ils se donnerent pour découvrir les mines furent inutiles, soit faute d'interprete qui expliquât leur

dessein à ces peuples; soit crainte & politique, ne voulant point faire ombre à une nation qui avoit lieu d'appréhender la domination Chinoise. Quoi qu'il en soit, de tout l'or qu'ils étoient allé chercher, ils ne découvrirent que quelques lingots exposés dans les cabanes, dont ces pauvres gens faisoient très-peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois. C'est pourquoi peu contents du mauvais succès de leur voyage, & impatiens de posséder ces lingots exposés à leurs yeux, ils s'aviserent du stratagème le plus barbare. Ils équipèrent leur vaisseau, & ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour leur retour. Ensuite ils inviterent leurs hôtes à un grand repas qu'ils avoient préparé, disoient-ils, pour témoigner leur reconnoissance. Ils firent tant boire ces pauvres gens qu'ils les enivrèrent, & comme ils étoient plongés dans le sommeil causé par l'ivresse, ils les égorgerent tous, se firent des lingots & mirent à la voile. Le chef de cette barbare expédition est encore vivant dans Formose, sans que les Chinois aient songé à punir un tel forfait. Néanmoins il ne demeura pas absolument impuni, mais les innocens

porterent la peine que méritoient les coupables. Le bruit d'une action si cruelle ne se fut pas plutôt répandu dans la partie orientale de l'Isle, que ces insulaires entrèrent à main armée dans la partie septentrionale qui appartient à la Chine, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes, enfans, & mirent le feu à quelques habitations Chinoises. Depuis ce temps-là ces deux parties de l'Isle sont continuellement en guerre. Comme j'étois obligé d'aller à la vue des habitations de ces Insulaires, on me donna deux cens soldats d'escorte pour tout le temps que j'employai à faire la carte de la partie du sud : nonobstant cette précaution ils ne laisserent pas de descendre une fois au nombre de 30 à 40 armés de fleches & de javelots : mais comme nous étions beaucoup plus forts qu'eux, ils se retirèrent.

La partie de Formose que possèdent les Chinois, mérite certainement le nom qu'on lui a donné : c'est un fort beau pays, l'air y est pur & toujours serein, (1) il est fertile en toute sorte de grains,

(1) Cette abondance n'est-elle pas préférable à l'or pour lequel on commet par-tout tant de cruautés & de perfidies ?

arrosé de quantité de petites rivières, lesquelles descendent des montagnes qui la séparent de la partie orientale. La terre y porte abondamment du bled, du riz, &c. On y trouve la plupart des fruits des Indes, des oranges, des bananes, des ananas, des goyaves, des papayas, des cocos, &c. La terre porteroit aussi nos arbres fruitiers d'Europe si on les y plantoit. On y voit des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des chataignes, des grenades. Ils cultivent une sorte de melons qu'ils appellent melons d'eau; ces melons sont beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, d'une figure oblongue; quelquefois ronde: la chair en est blanche ou rouge: ils sont pleins d'une eau fraîche & sucrée qui est fort au goût des Chinois; ils ne sont pas cependant comparables à ceux qui viennent de Fernambouc, & dont j'ai mangé à la baye de tous les saints dans l'Amérique méridionale. Le tabac & le sucre y viennent parfaitement bien. Tous ces arbres sont si agréablement arrangés, que lorsque le riz est transplanté à l'ordinaire au cordeau & en échiquier, toute cette grande plaine de la partie méridionale ressemble bien moins à une simple campagne, qu'à un

vaſte jardin que des mains induſtrieuſes ont pris ſoin de cultiver.

Comme le pays n'a été juſqu'ici habité que par un peuple barbare & nullement policé, les chevaux, les moutons & les chevres y ſont fort rares; le cochon même ſi commun à la Chine y eſt encore aſſez cher : mais les poules, les canards, les oyes domeſtiques, y ſont en grand nombre : on y a auſſi quantité de bœufs; ils ſervent de monture ordinaire faute de chevaux, de mulets & d'ânes. On les drefſe de bonne heure; & croiriez-vous, mon Révérend Pere, qu'ils vont le pas auſſi bien & auſſi vîte que les meilleurs chevaux; ils ont bride, ſelle, & croupiere, qui ſont quelquefois de très-grand prix. Ce que je trouvois de plaiſant, c'étoit de voir le Chinois auſſi fier ſur cette monture, que ſ'il eût été ſur le plus beau cheval de l'Europe.

A la réſerve des cerfs & des ſinges qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves y ſont très-rares : & ſ'il y a des ours, des ſangliers, des loups, des tigres & des léopards comme à la Chine, ils ſont dans les montagnes de la partie de l'eſt; on n'en voit point dans celle de l'oueſt. On y voit auſſi très-peu d'oiſeaux. Les plus communs ſont les

faisans que les chasseurs ne permettent gueres de peupler. Enfin je crois qu'on peut dire que si les eaux des rivieres de Formose étoient bonnes à boire, comme elles sont utiles pour fertiliser les campagnes de riz, il n'y auroit rien à souhaiter dans cette Isle. Mais ces eaux sont pour tous les étrangers un poison contre lequel on n'a pu trouver jusqu'ici aucun remede. Un domestique du Gouverneur du département du midi que j'avois à ma suite, homme fort & robuste, se fiant sur la force de sa complexion, ne voulut point croire ce qu'on lui disoit de ces eaux; il en but & mourut en moins de cinq jours, sans qu'aucun cordial ni contrepoison pût le tirer d'affaire. Il n'y a que les eaux de la capitale dont on puisse boire; les Mandarins du lieu eurent soin d'en faire voiturer sur des charettes pour notre usage. Au pied de la montagne qui est au sud-ouest à une lieue de *Fong-kan-kien*, on trouve une source qui produit un petit ruisseau, dont l'eau est d'un bleu blanchâtre, & d'une infection qui n'est pas supportable.

— Les Chinois divisent les terres qu'ils possèdent dans Formose en trois *Hien* ou Gouvernemens subalternes, qui dé-

pendent de la Capitale de l'Isle. Ces trois gouvernemens sont, *Tai-ouanhien*, *Fong-kan-hien*, & *Tchu-lo-hien*. Chacun a ses Officiers particuliers qui dépendent immédiatement du Gouverneur général de l'Isle, & celui-ci, de même que toute l'Isle, est soumis au Viceroy de la province de *Foukien* dont *Tai-ouan* ou *Formose* fait partie.

La capitale qu'on appelle *Tai-ouanfou* est fort peuplée, d'un grand abord & d'un grand commerce. Elle peut se comparer à la plupart des meilleurs villes & des plus peuplées de la Chine. On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter soit de ce que l'Isle même fournit, comme le riz, le sucre, le sucre candi, le tabac, le sel, la viande de cerf boucannée qui est fort estimée des Chinois; des fruits de toute espece; des toiles de différente forte; des laines de coton, de chanvre, de l'écorce de certains arbres & de certaines plantes qui ressemblent assez à l'ortie; quantité d'herbes médicinales, dont la plupart sont inconnues en Europe: soit de ce qu'on y apporte d'ailleurs; comme toiles de la Chine & des Indes, soieries, vernis porcelaines, différens ouvrages d'Europe, &c. Il y

a peu de mûriers dans l'Isle, & par conséquent peu de foeries du pays & peu de manufactures; mais le gain considérable de ceux qui ont commencé à y faire leur commerce, donnera peut-être lieu à y en établir dans la suite. S'il étoit libre aux Chinois de passer dans l'Isle de Formose pour y fixer leur demeure, je ne doute pas que plusieurs familles ne s'y fussent déjà transportées: mais pour y passer on a besoin de passeports des Mandarins de la Chine, & ces passeports se vendent bien cher, encore avec cela faut-il donner des cautions. Ce n'est pas tout: lorsqu'on arrive dans l'Isle, il faut encore donner de l'argent au Mandarin qui est très-attentif à examiner ceux qui entrent ou qui sortent. Si on n'offre rien ou peu de chose, l'on doit s'attendre à être renvoyé, nonobstant le meilleur passeport. Cet excès de précaution vient sans doute de l'avidité naturelle qu'ont les Chinois d'amasser de l'argent. Néanmoins il faut avouer qu'il est d'une bonne politique d'empêcher toutes sortes de personnes de passer à Formose, sur tout les Tartares étant maîtres de la Chine. Formose est un lieu très-important, & si un Chinois s'en emparoit,

il pourroit exciter de grands troubles dans l'Empire. Aussi les Tartares y tiennent-ils une garnison de dix milles hommes commandés par un *Tsong-ping* ou Lieutenant général, par deux *Fou-tsiang* ou Maréchaux de camp, & par plusieurs officiers subalternes, qu'on a soin de changer tous les 3 ans, & même plus souvent si quelque raison y oblige. Pendant que nous y étions on changea une brigade de 400 hommes, dont le principal officier fut cassé, pour avoir insulté un Mandarin de lettres qu'ils prétendoient ne leur pas faire justice sur la mort du frere d'un de leurs camarades, qui avoit été tué peu de jours auparavant.

Les rues de la capitale sont presque toutes tirées au cordeau, & toutes couvertes pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil : elles ne sont larges que de 30 à 40 pieds, mais longues de près d'une lieue en certains endroits. Elles sont presque toutes bordées de maisons marchandes & de boutiques ornées de soieries, de porcelaines, de vernis, & d'autres marchandises admirablement bien rangées, en quoi les Chinois excellent. Ces rues paroissent des galeries charmantes, & il y au-

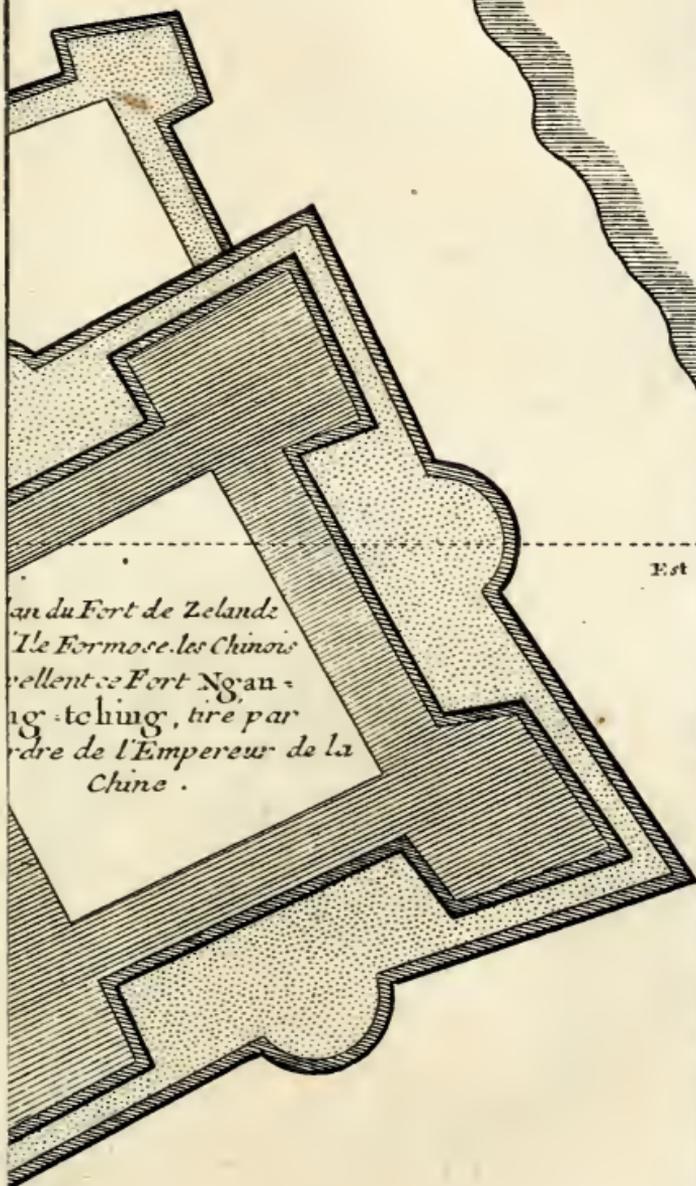
roit plaisir de se promener, si la foule des passans étoit moins grande, & si les rues étoient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, & ne sont bâties la plupart que de terre & de bambou. Les tentes dont les rues sont couvertes ne laissant voir que les boutiques, en ôtent le désagrément. La seule maison que les Hollandois y ont élevée lorsqu'ils en étoient les maîtres, est de quelque prix. C'est un grand corps logis à trois étages, défendu par un rempart de quatre demi-bastions : précaution nécessaire pour les Européens dans ces pays éloignés, où l'on trouve rarement de l'équité & de la bonne foi, & où la fraude & l'injustice tiennent souvent lieu de mérite. Cette maison a vue sur le port, & pourroit dans le besoin disputer un débarquement.

Tai-ouan-fou n'a ni fortifications ni murailles : les Tartares ne mettent point leurs forces & ne renferment pas leur courage dans l'enceinte d'un rempart : ils aiment à se battre à cheval en rase campagne. Le port est assez bon, à l'abri de tout vent, mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile. Autrefois on pouvoit y entrer par deux endroits, l'un appelé *Ta-kiang* où les plus

gros vaisseaux flottoient sans peine, & l'autre, appelé *Loulh-men*, dont le fond est de roche & n'a que 9 à 10 pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau; le plus qu'il y en ait va jusqu'à 7 à 8 pieds, & il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie. C'est par ce *Ta-kiang* que les vaisseaux Hollandois entroient autrefois dans le port; & pour en défendre l'entrée aux vaisseaux étrangers, ils avoient fait à la pointe de l'isle qui est au sud de *Ta-kiang*, une citadelle qui seroit excellente si elle n'étoit pas bâtie sur le sable; mais qui étoit très-propre à se défendre des ennemis qu'ils avoient le plus à craindre; sçavoir, des Chinois & des Japonois. Je joints ici le plan que j'en ai tiré. Elle est à 2 minutes à l'ouest de *Tai-ouan-fou*, & domine tout le port où les vaisseaux au-dessus de 200 tonneaux peuvent entrer.

La partie de Formose qui est soumise aux Chinois, est composée de deux nations différentes : des Chinois, & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y sont venus des diverses provinces de la Chine,

Ta Kiam.



Plan du Fort de Zelande
sur l'Isle Formose. les Chinois
ont voulu ce Fort Ngan-
g-tching, tire par
l'ordre de l'Empereur de la
Chine.

Est

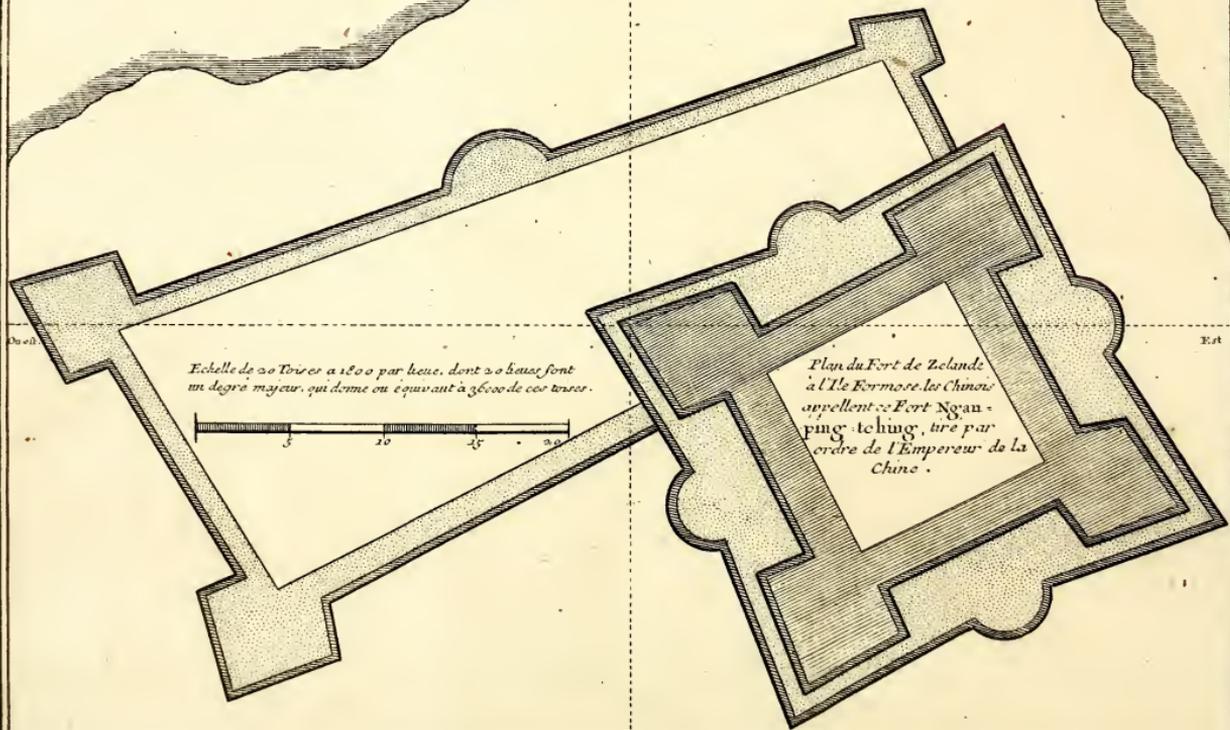
gros vaisseaux flottoient sans peine, & l'autre, appelé *Louh-men*, dont le fond est de roche & n'a que 9 à 10 pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau ; le plus qu'il y en ait va jusqu'à 7 à 8 pieds, & il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie. C'est par ce *Ta-kiang* que les vaisseaux Hollandois entroient autrefois dans le port ; & pour en défendre l'entrée aux vaisseaux étrangers, ils avoient fait à la pointe de l'isle qui est au sud de *Ta-kiang*, une citadelle qui seroit excellente si elle n'étoit pas bâtie sur le sable ; mais qui étoit très-propre à se défendre des ennemis qu'ils avoient le plus à craindre ; sçavoir, des Chinois & des Japonois. Je joints ici le plan que j'en ai tiré. Elle est à 2 minutes à l'ouest de *Tai-ouan-fou*, & domine tout le port où les vaisseaux au-dessus de 200 tonneaux peuvent entrer.

La partie de Formose qui est soumise aux Chinois, est composée de deux nations différentes : des Chinois, & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y sont venus des diverses provinces de la Chine,

Ta Kiam .

Nord :
Ta Kiang

Ta Kiam



Echelle de 20 Toises a 1800 par lieue, dont 20 toises font un degré majeur, qui donne ou equivaut à 3600 de ces toises.



Plan du Fort de Zelande
à l'Île Formose les Chinois
appellent ce Fort Ngan-
ping-tching, tiré par
ordre de l'Empereur de la
Chine .

Sud .



Tai-ouan-fou, *Fong-kan-hien*, & *T'chu-lo-hien* ne sont habités que par des Chinois : il n'y a des naturels du pays que ceux qui leur servent de domestiques, ou pour mieux dire, d'esclaves. Outre ces trois villes, les Chinois ont encore plusieurs villages, mais ils n'ont aucun fort considérable, à la réserve de *Ngan-ping-tching*. Ce fort est au pied du chateau de Zelande, car c'est le nom que les Hollandois donnerent à la citadelle dont j'ai parlé ci-dessus. Il y a bien à *Ngan-ping-tching* environ quatre à cinq cens familles. On y voit une garnison de deux mille hommes commandés par un *Fou-tsiang*, ou Marechal de camp.

Le gouvernement & les mœurs des Chinois à Formose, ne diffèrent en rien des mœurs & du gouvernement de la Chine. Ainsi je ne m'arrêterai qu'à vous faire connoître quel est le génie & l'espece de gouvernement des naturels de l'Isle.

Les peuples de Formose qui se sont soumis aux Chinois, sont partagés en 45 bourgades ou habitations qu'on appelle *Ché* : 36 dans la partie du nord, & 9 dans celle du sud. Les bourgades du nord sont assez peuplées, & les mai-

sons à peu de chose, près, sont comme celles des Chinois. Celles du midi ne sont qu'un amas de cabanes de terre & de bambou couvertes de paille, élevées sur une espece d'estrade haute de 3 à 4 pieds, bâties en forme d'un entonnoir renversé de 15, 20, 30, jusqu'à 40 pieds de diametre : quelques-unes sont divisées par cloisons. Ils n'ont dans ces huttes ni chaise, ni banc, ni table, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espece de cheminée ou de fourneau élevé de terre de deux pieds & davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de riz, de menus grains, & de gibier. Ils prennent le gibier à la course ou avec leurs armes. Ils courent d'une vitesse surprenante : J'ai été surpris moi-même de les voir courir plus vite que ne font les chevaux, lorsqu'ils courent à bride abbatue. Cette vitesse à la course vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans ils se serrent extrêmement les genoux & les reins. Ils ont pour armes une espece de javelot qu'ils lancent à la distance de 70 à 80 pas avec la dernière justesse : & quoique rien ne soit plus simple que leur arc & leurs fleches, ils ne laissent pas de tuer un faisan en volant, aussi sûrement

qu'on le fait en Europe avec le fusil. Ils sont très-mal-propres dans leurs repas : ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni écuelles, ni cuilliers, ni fourchettes, ni battonnets. Ce qu'ils ont préparé pour leur repas se met simplement sur un ais de bois ou sur une natte ; & ils se servent de leurs doigts pour manger, à peu près comme les singes. Ils mangent la chair demi-cruë, & pour peu qu'elle soit présentée au feu elle leur paroît excellente. Pour lit, ils se contentent de cueillir les feuilles fraîches d'un certain arbre dont je ne sçai pas le nom, & qui est fort commun dans le pays ; ils les étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabanes, & c'est-là qu'ils prennent leur sommeil. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : & croiriez-vous que l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme, trouve le moyen de se nourrir & de s'entretenir avec une pareille pauvreté ? Croiriez-vous même qu'il leur en coûte davantage qu'aux peuples les plus polis, & qui se piquent le plus de luxe & de magnificence ? Ceux-ci empruntent le poil des animaux & la soie des vers qu'ils brodent d'or ou d'argent : ceux-là se ser-

vent de leur propre peau, sur laquelle ils gravent plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c. ce qui leur cause des douleurs si vives, qu'elles seroient capables, me disoient-ils, de leur causer la mort, si l'opération se faisoit tout de suite & sans discontinuer. Ils y employent plusieurs mois, & quelques-uns une année entière. Il faut durant tout ce temps-là venir chaque jour se mettre à une espece de torture, & cela pour satisfaire le penchant qu'ils ont de se distinguer de la foule : car il n'est pas permis indifféremment à toute sorte de personnes de porter ces traits de magnificence. Ce privilège ne s'accorde qu'à ceux, qui, au jugement des plus considérables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des pendants d'oreilles, des bracelets au-dessus du coude ou au-dessus du poignet, des colliers & des couronnes de petits grains de différentes couleurs à plusieurs rangs. La couronne se termine par une espece d'aigrette faite de plumes de coq ou de faisans qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Figurez-vous ces bizarres ornemens sur le corps d'un homme d'une taille aisée & déliée, d'un teint olivâtre

dont les cheveux lissés pendent négligemment sur les épaules, armés d'un arc & d'un javelot, n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux à trois pieds qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; & vous aurez le véritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'Isle de Formose.

Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse, & ils s'en font une espece d'habit sans manches, de la figure a-peu-près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, & attachées par des bandes fort étroites, ou par de petites tresses de différentes couleurs: ils ajoutent au-dessus du bonnet, comme ceux du midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Leurs mariages n'ont rien de si barbare. On n'achete point les femmes comme à la Chine, & on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part & d'autre, comme il arrive communément en Europe: les peres & les meres n'y entrent presque pour rien. Lorsqu'un jeune

homme veut se marier & qu'il a trouvé une fille qui lui agrée, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte : si la fille en est contente, elle sort & va joindre celui qui la recherche ; ils conviennent ensemble de leurs articles. Ensuite ils en donnent avis à leurs peres & à leurs meres. Ceux-ci préparent le festin des noces, qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner désormais chez son pere. Dès-lors le jeune homme regarde la maison de son beau-pere comme la sienne propre, il en est le soutien ; & la maison de son propre pere n'est plus à son égard, que ce qu'elle est à l'égard des filles en Europe qui quittent la maison paternelle pour aller demeurer avec leur époux. Aussi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfans mâles, ils n'aspirent qu'à avoir des filles, lesquelles leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Quoique ces insulaires soient entièrement soumis aux Chinois, ils ont encore quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque bourgade se choisit trois ou quatre des plus anciens qui sont le plus en réputation de probité. Ils deviennent par ce choix les chefs & les juges du reste de l'habitation : ce sont eux qui

terminent en dernier ressort tous les différends ; & si quelqu'un refusoit de s'en tenir à leur jugement, il seroit chassé à l'instant de la bourgade, sans espérance d'y pouvoir jamais rentrer ; & nulle autre bourgade n'oseroit le recevoir. Ils payent en grains leur tribut aux Chinois. Pour regler ce qui concerne ce tribut, il y a dans chaque bourgade un Chinois qui en apprend la langue, afin de servir d'Interprete aux Mandarins. Ces Interpretes qui devoient procurer le soulagement de ce pauvre peuple, & empêcher qu'il ne soit surchargé, sont eux-mêmes d'indignes harpies qui les succent impitoyablement : ce sont autant de petits tyrans qui poussent à bout, non-seulement la patience de ces insulaires, mais même celle des Mandarins du lieu, qui sont forcés de les laisser dans leurs emplois pour éviter de plus grands inconvéniens. Cependant de douze bourgades qui s'étoient soumises aux Chinois dans la partie du sud, il n'y en a aujourd'hui que neuf, trois se sont révoltées, ont chassé leurs Interpretes, ne payent plus de tribut à la Chine depuis trois ans, & se sont unies avec ceux de la partie orientale de l'Isle. C'est un fort mauvais exemple & qui pourroit

avoir des fuites. J'en touchai un mot au premier Mandarin de lettres de Formose, Docteur Chinois, qui vient d'être fait Vice-Roi de la province de *Fou-kien*. Il me répondit froidement : « Tant pis, »
 » mon Révérend Pere, pour ces bar-
 » bares, s'ils veulent rester dans leur
 » barbarie ; nous tâchons de les ren-
 » dre hommes, & ils ne le veulent pas,
 » tant pis pour eux, il y a des incon-
 » véniens par-tout ».

Quelque barbares cependant qu'ils soient, selon certaines maximes du monde Chinois, je les crois plus près de la vraie philosophie que le grand nombre des plus célèbres Philosophes de la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procès, que contre leurs Interpretes. Ils sont équitables, & s'entr'aident les uns les autres : ce qu'on donne à l'un d'eux, il n'oseroit y toucher, que ceux qui ont partagé avec lui le travail & la peine, ne partagent aussi le salaire ; c'est de quoi j'ai été souvent témoin moi-même : ils sont attentifs au moindre signal de ceux qui ont droit de leur commander, ils sont circonspects dans leurs paroles, & d'un cœur droit & pur. On en peut juger

par ce petit trait. Un Chinois que les Mandarins du lieu avoient mis à ma suite, laissa échapper quelques paroles peu féantes. Un de ces insulaires, qui n'avoit gueres que trente ans, & qui sçavoit quelques mots de la langue Mandarine, le reprit hardiment en présence de tout le monde. *Pou-hao*, lui dit-il, cela n'est pas bien : *ngomen sin tching*, nous avons le cœur droit, *pou-can-choue*, *pou-can-siang*, aucun de nous n'oseroit parler ainsi, n'oseroit pas même le penser ; *pou-hao*, *pou-hao*, cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

Avant que de partir d'*Emoui*, on nous avoit dit qu'il y avoit des Chrétiens dans Formose : nous nous en sommes informés, & certainement il n'y en a aucun parmi les Chinois ; mais il y a apparence qu'il y en a eu parmi les insulaires, du temps que les Hollandois étoient maîtres du port. Nous en avons trouvé plusieurs qui sçavent la langue des Hollandois, qui lisent leurs livres, & qui en écrivant se servent de leurs caractères. Nous avons même trouvé entre leurs mains quelques fragmens de nos cinq livres en Hollandois. Ils n'adorent aucune idole, ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport ; ils ne font aucun acte

de religion, & ne récitent aucune priere. Cependant nous en avons vu qui connoissent un Dieu créateur du ciel & de la terre, un Dieu en trois personnes, Pere, Fils & Saint-Esprit; & qui disent que le premier de tous les hommes s'appelloit Adam, & la premiere des femmes Eve; que pour avoir désobéi à Dieu, ils avoient attiré sa colere sur eux & sur tous leurs descendans; qu'il est nécessaire d'avoir recours au baptême pour effacer cette tache; ils sçavent même la formule du baptême. Néanmoins nous n'avons pu sçavoir certainement s'ils baptisoient ou non. Les Chinois qui nous servoient d'Interpretes, nous ont assuré que dès qu'un enfant leur est né, ils prennent de l'eau froide & la leur versent sur le corps. Mais comme ces Interpretes Chinois étoient infideles, & que d'ailleurs ils ne sçavoient qu'imparfaitement la langue du pays, nous ne pûmes jamais nous en assurer suffisamment. Il paroît, par ce que nous avons pu tirer d'eux, qu'ils n'ont aucune idée des récompenses ni des peines de l'autre vie; ainsi il est vraisemblable qu'ils n'ont pas grand soin de baptiser leurs enfans. Nous avons tâché, autant que nous le pouvions, de leur enseigner les vérités les

plus nécessaires de notre sainte Religion : nous avons recommandé en particulier à ceux qui nous paroissoient le mieux instruits, d'inculquer à leurs concitoyens ces vérités importantes, & sur-tout de baptiser les enfans aussi-tôt qu'ils seroient nés, en cas qu'ils eussent quelque espérance de pouvoir les instruire des mystères de la foi quand ils en seroient capables. Nous leur avons laissé la formule du baptême, & c'est tout ce que nous avons pu faire.

Quelle douleur pour nous, mon Révérend Pere, de nous voir au milieu d'une si belle moisson, & qui deviendroit très-abondante, si elle avoit des ouvriers apostoliques pour la cultiver ; & cependant d'être obligés de l'abandonner sans espérance de secours ! Il ne peut leur en venir du côté de la Chine dans les circonstances présentes : en vain a-t-on tenté deux ou trois fois d'y passer ; la porte en est fermée aux Européens. Il n'y a qu'un coup de la Providence, ou qu'une commission pareille à la nôtre, qui puisse en faciliter l'entrée. La chose deviendroit plus aisée s'il y avoit quelque port dans la partie de l'est. Le pays n'est soumis à aucune Puissance étrangère que nous sçachions, le caractère

qu'on nous a fait de ces habitans n'a rien de fort barbare, le Japon n'en est pas éloigné. Si ces motifs engageoient des Missionnaires à y porter les lumieres de la foi, il leur seroit aisé d'étendre leur zèle dans la partie de l'ouest, surtout dans la méridionale de l'Isle, dont les habitations soumises aux Chinois, ne sont en trois ou quatre endroits éloignées des habitations de l'est, que d'environ une lieue. Comme la conversion de ces pauvres peuples n'est pas l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la miséricorde de notre divin Maître, tâchons de l'obtenir par nos prieres & par des œuvres saintes. Il ne se passe aucun jour que je ne me ressouvienne, au pied des autels, de ces pauvres gens. Plaise à la miséricorde du Seigneur exaucer les vœux que je forme pour leur conversion.

Quoique l'isle de Formose soit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, suivant leur histoire, ne commencerent d'en avoir connoissance que du temps de l'Empereur *Sivente* de la Dynastie des *Ming*, environ l'an de grace 1430, que l'Eunuque *Ouan-san-pao* revenant d'Occident, y fut jetté par la tempête. Cet Eunuque se trouvant

dans une terre étrangere, dont le peuple lui sembloit aussi barbare que le pays, lui paroissoit beau, y fit quelque séjour pour en prendre des connoissances dont il pût informer son maître. Mais tout le fruit de ses soins se réduisit à quelques plantes & à quelques herbes mélicinales qu'il en rapporta, dont on se sert encore aujourd'hui à la Chine avec succès.

La 42^e année de l'Empereur *Kia-tsing*, l'an de grace 1564, le *Tou-tou* ou Chef d'escadre *Yu-ta-yeou*, croisant sur la mer orientale de la Chine, y rencontra un corsaire nommé *Lin-tao-kien*, qui s'étoit emparé des isles de *Pong-hou*, où il avoit laissé une partie de son monde. C'étoit un homme fier & ambitieux, passionné pour la gloire, & qui cherchoit à se faire un nom. Il n'eut pas plutôt apperçu *Liu-ta-yeou*, qu'il va sur lui à pleines voiles, l'attaque brusquement, & auroit infailliblement défait l'escadre Chinoise, si celui qui la commandoit eût été moins sage & moins intrépide. *Liu-ta-yeou* soutint le premier feu avec beaucoup de sang-froid; après quoi il attaqua à son tour *Lin-tao-kien*. Le combat dura plus de cinq heures, & ne finit qu'à la nuit, que *Lin-tao-kien* prit la fuite & se retira vers les isles de *Pong-hou* pour y rafraî-

chir ses troupes, prendre ce qu'il y avoit laiffé de soldats, & retourner vers l'ennemi. Mais *Yu-ta-yeou*, en habile Capitaine, le pourfuivit de fi près, que *Lin-tao-kien* trouva dès la pointe du jour l'entrée du port de *Pong-hou* fermée par une partie de l'escadre ennemie. Ses troupes étoient fort diminuées dans le combat, & la frayeur qui s'étoit emparée des autres, lui firent juger qu'il étoit dangereux de tenter l'entrée du port. Il prit donc la résolution de continuer sa route & d'aller mouiller à Formose. *Yu-ta-yeou* l'y pourfuivit : mais comme il trouva que la mer étoit basse, & que d'ailleurs il n'avoit nulle connoissance de l'entrée de ce port, il ne voulut pas exposer ses vaisseaux, & il se retira aux isles de *Pong-hou*, dont il se rendit maître. Il fit prisonniers les soldats qu'il y trouva; il y mit bonne garnison, & retourna victorieux à la Chine, où il donna avis de ses découvertes & de son expédition. La Cour reçut avec joie ces nouvelles, & nomma dès-lors un Mandarin de lettres pour Gouverneur des isles de *Pong-hou*.

Formose, dit l'historien chinois, étoit alors une terre inculte, qui n'étoit habitée que par des barbares. *Lin-tao kien*,

qui n'avoit que de grandes vues, ne crut pas que cette isle, dans l'état où elle étoit, lui convînt; c'est pourquoi il fit égorger tous les insulaires qu'il trouva sous sa main, & avec une inhumanité qui n'a point d'exemple, il se servit du sang de ces infortunés pour calfater ses vaisseaux, & mettant aussitôt à la voile, il se retira dans la province de Canton, où il mourut misérablement.

Sur la fin de l'année 1620, qui est la première année de l'Empereur *Tien-ki*, une escadre japonoise vint aborder à Formose. L'officier qui la commandoit trouva le pays, tout inculte qu'il étoit, assez propre à y établir une colonie: il prit la résolution de s'en emparer, & pour cela il y laissa une partie de son monde, avec ordre de prendre toutes les connoissances nécessaires à l'exécution de son dessein. Environ ce même temps un vaisseau hollandois, qui alloit ou revenoit du Japon, fut jetté par la tempête à Formose: il y trouva les Japonois peu en état de lui faire ombrage. Le pays parut beau aux Hollandois, dit l'historien chinois, & avantageux pour leur commerce. Ils prétexterent le besoin qu'ils avoient de quelques rafraî-

chiffemens , & des choses nécessaires pour radouber leur vaisseau maltraité par la tempête. Quelques-uns d'eux pénétrèrent dans les terres , & après avoir bien examiné le pays , ils revinrent sur leur bord. Les Hollandois ne toucherent point à leur vaisseau pendant l'absence de leurs compagnons ; ce ne fut qu'à leur retour qu'ils songerent à le radouber. Ils prièrent les Japonois , avec qui ils ne vouloient point se brouiller , de peur de nuire à leur commerce , de leur permettre de bâtir une maison sur le bord de l'isle qui est à une des entrées du port , dont ils pussent dans la suite tirer quelques secours par rapport au commerce qu'ils faisoient au Japon. Les Japonois rejetterent d'abord la proposition : mais les Hollandois insisterent de telle sorte , en assurant qu'ils n'occuperoient de terrein que ce qu'en pouvoit renfermer une peau de bœuf , qu'enfin les Japonois y consentirent. Les Hollandois prirent donc une peau de bœuf qu'ils couperent en petites aiguillettes fort fines ; puis ils les mirent bout à bout , & ils s'en servirent pour mesurer le terrein qu'ils souhaitoient. Les Japonois furent d'abord un peu fâchés de cette supercherie ; mais enfin après quelques réflexions , la chose

leur parut plaisante ; ils s'adoucirent , & ils permirent aux Hollandois de faire de ce terrain ce qu'ils jugeroient à propos. C'est sur ce terrain qu'ils bâtirent le fort dont j'ai parlé plus haut , & dont je vous envoie le plan. On voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : *Castel Zelandæ* , 1634.

La construction de ce fort rendoit les Hollandois les maîtres du port & du seul passage par où les gros vaisseaux pouvoient y entrer. Peut-être les Japonois en connurent-ils trop tard l'importance. Quoi qu'il en soit , soit que le nouveau fort leur fît ombrage , soit qu'ils ne trouvaissent pas leur compte dans cette isle , qui étoit encore inculte , peu après ils l'abandonnerent absolument & se retirèrent chez eux. Les Hollandois se virent par-là les seuls maîtres de Formose ; car les insulaires n'étoient pas en état de leur tenir tête. Pour mieux s'assurer du port , ils firent construire de l'autre côté , vis-à-vis du fort de Zelande , une maison fortifiée de quatre demi-bastions , dont j'ai déjà parlé.

Dans ce temps-là la Chine étoit tout en feu , soit par la guerre civile qui a désolé tant de belles provinces de cet Empire , soit par la guerre qu'elle sou-

tenoit contre le Tartare, qui s'en est enfin emparé, & qui a fondé la Dynastie glorieusement regnante sous l'Empereur *Cam-hi*. Un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de courage aux Tartares, fut un homme de fortune de la province de *Fou-kien*, appelé *Tching-tchi-long*. De petit marchand, il étoit devenu le plus riche négociant de la Chine : heureux s'il avoit été aussi fidele à Dieu dans les promesses qu'il avoit faites à son baptême, (car il étoit chrétien) qu'il fut fidele à son Prince & à sa patrie, prête à tomber sous une domination étrangere.

Tching-tchi-long arma à ses dépens une petite flotte contre le Tartare : il fut bientôt suivi d'une multitude innombrable de vaisseaux Chinois, & il devint par-là le chef d'une des plus formidables flottes qu'on ait vu dans ces mers. Le Tartare lui offrit la dignité de Roi s'il vouloit le reconnoître. Il la refusa ; mais il ne jouit pas long-temps de sa bonne fortune. Son fils *Ttching-tching-cong* lui succéda au commandement de cette nombreuse flotte ; plus zélé encore pour sa patrie & pour sa fortune que n'étoit son pere, il tenta diverses entreprises ; il assiégea plusieurs villes con-

fidérables , comme *Hai-tching* du *Fou-kien* , qu'il prit après avoir taillé en pieces l'armée Tartare qui étoit venue au secours : *Ouen-tcheou* du *Tche-kiang* , *Nanking* du *Kiam-nan* , &c. Ces premiers succès durerent peu , il fut enfin vaincu par les Tartares , & chassé absolument de la Chine. Alors il tourna ses vues & son ambition vers Formose , dont il résolut de chasser les Hollandois , pour y établir un nouveau Royaume.

Ce fut la 17^e année de l'Empereur *Xun-chi* , pere de *Cam-hi* , la 1661^e de l'Ere chrétienne , que *Tching-tching-cong* abandonna son entreprise sur la Chine , pour se retirer à Formose avec sa formidable flotte. Il se faisit en passant des isles de *Pong-hou*. Les Hollandois qui sans doute se croyoient en sûreté du côté de la Chine , où il y avoit encore du trouble , n'avoient pas eu soin de munir de troupes *Pong-hou* & *Tai-ouan*. Ainsi *Ttchin-tching-cong* s'empara de ces isles presque aussitôt qu'il y parut. Il y laissa cent de ses vaisseaux pour les garder , & il continua sa route vers Formose.

J'ai appris d'un Mandarin qui servoit en ce temps-là *Tching-tching-cong* en qualité de *Fou-tsiang* ou de Maréchal-de-camp , qu'il n'y avoit pour la garde du

fort & du port de Formose qu'onze Hollandois. Le reste de la garnison étoit composée partie des noirs des Indes, partie des insulaires du pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandois résolurent de se défendre, & ils se défendirent en effet en braves gens.

Tching-tching-cong entra dans le port avec sa flotte, composée de neuf cens voiles, par la passe de *Lou-lh-men*, à une grande lieue au-dessus du fort de Zélande. Il fit descendre à terre une partie de son monde, afin d'attaquer le fort par mer & par terre. Le siege dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Hollandois se défendirent de leur canon avec plus de succès qu'ils n'auroient osé l'espérer. *Tching-tching-cong* étoit au-desespoir de voir tant de résistance & de courage dans cette poignée d'Européens, contre une armée aussi nombreuse que la sienne.

Comme les Chinois n'avoient pas l'usage du canon, ils ne pouvoient pas répondre à celui des Hollandois; ainsi ils n'avoient d'espérance de les réduire que par la famine, ce qui demandoit beaucoup de temps, pendant lequel ils pouvoient recevoir du secours de leurs vaisseaux de Batavie, ou de ceux qui alloient

alloient commercer au Japon. *Tching-tching-cong* connut toute la difficulté de son entreprise ; mais il se voyoit hors de la Chine , sans espérance de pouvoir jamais y rentrer sous les Tartares, auxquels il venoit de faire la guerre : il n'ignoroit pas d'ailleurs que si Formose lui étoit fermée , il n'avoit plus de ressource ; c'est pourquoi il se détermina à faire un dernier effort contre les Hollandois. Ceux-ci avoient actuellement quatre vaisseaux dans le port : ils avoient mis sur le bord de chaque vaisseau un de leurs gens avec des Indiens pour le garder : les sept autres Hollandois s'étoient renfermés dans la citadelle ou le fort de Zelande. Le Capitaine Chinois résolut de sacrifier quelques-uns de ses vaisseaux sur lesquels il mit quantité de feux d'artifice ; & profitant d'un grand vent de nord-est, il les poussa sur les vaisseaux Hollandois. Il réussit au-delà de ses espérances ; de quatre vaisseaux , trois furent brûlés. Aussi-tôt il fit sommer les Hollandois , renfermés dans le fort , de se rendre , en leur déclarant qu'il leur permettoit de se retirer avec tous leurs effets ; mais que s'ils persistoient à se défendre, il n'y auroit point de quartier pour eux.

Les Hollandois , à qui il ne restoit pour toute ressource qu'un seul vaisseau , acceptèrent volontiers ces offres : ils chargerent leur vaisseau de tous leurs effets , remirent la place entre les mains du Chinois , & se retirèrent.

Tching-tching-cong n'ayant plus personne qui s'opposât à ses desseins , distribua une partie de ses troupes dans la partie de Formose que possèdent aujourd'hui les Chinois : il établit une garnison à *Ki-long-chai* , forteresse que les Espagnols bâtirent autrefois , & qu'ils trouverent abandonnée. Il construisit une forteresse à *Tan-choui-tching* sur l'embouchure de la riviere *Tanchoui* où les vaisseaux Chinois peuvent mouiller l'ancre : il détermina les lieux où sont aujourd'hui *Tchu-lo-yen* & *Fong-Xan-hien* , pour y bâtir deux Villes auxquelles il donna le nom de *Tien-hien-hien* & *Ouan-nien-hien* : il établit pour Capitale de ses nouveaux Etats l'endroit où est aujourd'hui *Tai-ouan-fou* , & il donna à cette Ville le nom de *Xing-tien-fou* : il mit son palais & sa cour au fort de *Zelande* , auquel il donna le nom de *Ngan-ping-tching* , qu'il conserve encore maintenant.

Ce fut alors que Formose commença

à prendre une nouvelle forme. Il y établit les mêmes loix, les mêmes coutumes, & le même gouvernement qui régnoient à la Chine; mais il ne jouit que peu de temps de sa nouvelle conquête. Il mourut une année & quelques mois après avoir pris possession de l'isle. Son fils *Tching-king-mai* lui succéda: comme il avoit été élevé dans l'étude des livres, il ne fit presque rien pour cultiver le pays que son pere lui avoit acquis avec tant de soins & de fatigues: c'est ce qui ralentit beaucoup le courage & le zele des troupes pour son service.

La douzieme année du regne de *Cam-hi*, & l'an 1673 de l'Ere Chrétienne, les Rois de Canton & de *Fou-kien* se révolterent contre l'Empereur. *Tching-king mai* voulant ranimer l'ardeur de ses soldats, prit la résolution de se joindre au Roi de *Fou-kien* contre le Tartare: il fait armer ses vaisseaux, & va pour s'aboucher avec lui sur les côtes de cette province. Mais comme il vouloit être traité en Prince souverain, & que le Roi de *Fou-kien* prétendoit avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur le champ il lui déclara la guerre. On se battit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & de courage: mais

comme les troupes de *Tching-king-mai* étoient composées de vieux soldats , autant de combats qu'il donna , furent autant de victoires. Le Roi de *Fou-kien* fut enfin obligé de se faire raser une seconde fois , & de s'abandonner à la discrétion des Tartares. *Tching-king-mai* retourna à Formose , où il mourut peu de temps après , laissant pour successeur son fils *Tching-ke-san* dans un âge encore fort tendre sous la conduite de *Li-eou-koue-can* & *Fong-si-san* , deux officiers qui lui étoient extrêmement attachés.

La révolte de *Fou-kien* étant heureusement terminée à l'avantage des Tartares , ils abolirent le titre de Roi , & la vingt-unième année de *Cam-hi* en 1682 , ils établirent pour Gouverneur de cette province & de celle du *Tche-kiang* , un *Tsong-tou* : c'est une dignité qui est au-dessus de celle du Viceroi. Le premier qu'ils mirent , fut le *Tsong-tou-Yao* : c'étoit un homme adroit , poli & engageant. Il ne fut pas plutôt en charge , qu'il fit publier jusques dans Formose une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettoient à la domination Tartare , avec promesse de leur procurer les mêmes charges , les mêmes honneurs ,

& les mêmes prérogatives qu'ils possédoient sous leurs chefs particuliers. Cette déclaration eut tout l'effet que pouvoit espérer le *Tsong tou-Yao* : la plupart de ceux qui avoient suivi *Tching-tching-cong*, avoient abandonné leur pays, leurs femmes & leurs enfans : éloignés dans une terre étrangère, inculte, & presque inhabitée, sans espérance d'en retirer sitôt aucun avantage considérable, ils étoient ravis de trouver une porte honnête pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibérèrent point, & quitterent d'abord *Tching-ke-san* pour aller dans le *Fou-kien*. Le *Tsong-tou-Yao* les reçut avec tant de politesse, & leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bientôt après de plusieurs autres. Le *Tsong-tou-Yao* crut alors que la conjoncture étoit favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir aussitôt une flotte considérable, sous les ordres d'un *Titou-che* ou Lieutenant général, pour se saisir des isles de *Pong-hou*. Le *Titou-che* y trouva plus de résistance qu'il ne croyoit : les soldats avec le secours du canon Hollandois, se défendirent avec vigueur ; mais enfin il fallut céder au nombre & à la force. *Pong-hou* étant pris, le conseil du jeune prince

jugea qu'il seroit difficile dans la situation d'esprit où étoient les troupes, de conserver Formose, & sans attendre que le *Titou-che* vînt les attaquer dans les formes, ils dépêcherent un vaisseau pour porter un placet à l'Empereur, au nom du jeune prince, par lequel il se soumettoit à Sa Majesté. Voici ce placet, traduit fidèlement du Chinois.

Le Roi d'Yen-ping, Grand Général d'armée, Tching-ke-san, présente ce placet à l'Empereur.

» Lorsqu'abbaisé aux pieds de Votre
 » Majesté, je fais attention à la gran-
 » deur de la Chine, que depuis un temps
 » immémorial elle s'est toujours sou-
 » tenue avec éclat, qu'un nombre infini
 » de Rois s'y sont succédés les uns aux
 » autres; je ne puis m'empêcher d'a-
 » vouer que c'est l'effet d'une provi-
 » dence spéciale du Ciel qui a choisi
 » votre illustre maison pour gouverner
 » les (1) neuf terres : le Ciel n'a fait

(1) C'est-à-dire, tout le monde habitable. Les Chinois divisent les terres en neuf especes : 1°. montagnes de bonne terre ; 2°. montagnes pierreuses ; 3°. terres & collines ; 4°. terres

» ce changement que pour perfectionner
 » les cinq (1) vertus, comme cela pa-
 » roît clairement par le bon ordre &
 » l'heureux succès de tout ce que Votre
 » Majesté a entrepris. Quand je pense
 » avec humilité à mes ancêtres, je vois
 » qu'ils ont eu un véritable attachement
 » pour leurs souverains; qu'en cela ils
 » ont tâché de reconnoître les bienfaits
 » qu'ils avoient reçus de la dynastie
 » précédente, dans un temps auquel ma
 » maison n'en avoit reçu aucun de vo-
 » tre glorieuse dynastie. C'est cet atta-
 » chement à son prince qui obligea
 » mon aïeul *Tching-tching-cong* de sortir
 » de la Chine, & d'aller défricher les
 » terres incultes de l'Orient. Mon pere
 » *Tching-king-mai* étoit un homme d'é-
 » tude qui n'auroit pas osé s'exposer
 » sur le bord d'un précipice: semblable
 » aux Rois (2) d'*Ye-lang*, il étoit tout

noires & sèches; 5°. terres humides; 6°. terres sabloneuses; 7°. terres grasses; 8°. terres jaunes; 9°. terres rouges.

(1) La charité, la justice, l'honnêteté ou les cérémonies, la prudence, la fidélité ou la bonne foi.

(2) Royaume ancien qui confinoit avec la province du *Sse-tchuen*, les peuples de ce Royaume étoient des barbares très-difficiles à policer.

» occupé à gouverner & à instruire son
» peuple, se bornant à ce coin de terre
» au milieu de la mer, sans avoir d'au-
» tres vues.

» Jusqu'ici j'ai joui des bienfaits de
» mes ancêtres; moi leur petit-fils, je
» ne cesse de leur en témoigner ma re-
» connoissance, en me rappelant con-
» tinuellement à la mémoire les bien-
» faits qu'ils ont reçus du Ciel, sans
» penser à m'aggrandir sur la terre.
» Maintenant que je vois Votre Majesté
» semblable au ciel, qui par son éten-
» due & son élévation couvre toutes
» choses, & à la terre qui par sa soli-
» dité les soutient, toujours portée à
» faire du bien, à arrêter les effets de
» sa justice, fondement sur lequel elle
» gouverne la Chine; maintenant que
» je vois Votre Majesté semblable au
» soleil levant, dont la lumière se ré-
» pand dans un instant sur toute la terre,
» dès que cet astre commence à pa-
» roître sur l'horison, & dissipe dans un
» moment les legers nuages qui se ren-
» controient sur la surface de la terre;
» comment oserois-je penser à autre
» chose qu'à m'appliquer à ma perfec-
» tion? C'est ce que moi, homme étran-
» ger, je regarde comme l'unique

» moyen de vivre content. Si je pensois
 » à faire passer mes vaisseaux du côté
 » de l'occident (de la Chine), j'avoue
 » que je ferois en faute ; mais hélas ! de
 » ce sang qui étoit venu en orient (For-
 » mose) qu'en reste-t-il ? N'est-ce pas
 » comme une foible rosée qui tombe
 » d'elle-même de grand matin , & qui
 » se dissipe dès que le soleil paroît ?
 » Comment donc oserois-je entrepren-
 » dre quelque chose contre Votre Ma-
 » jesté, mon cœur lui est entièrement
 » soumis, il le proteste à Votre Majesté
 » dans ce placet , & elle en verra l'ef-
 » fet. Je connois aujourd'hui que je n'ai
 » pas été dans la bonne voie , & à l'a-
 » venir j'oserai marcher librement dans
 » le parterre de la charité à la suite du
 » *Ki-ling* (1). Je souhaite avec passion
 » voir le ciel & la terre ne faire qu'un
 » tout. Le pauvre peuple de cette isle
 » ne demande pas de pouvoir s'enivrer
 » ni de se rassasier de viandes. S'il est
 » traité avec douceur, il en fera plus

(1) Le *ki-ling* est un animal fabuleux & mys-
 térieux de l'antiquité Chinoise : il est né d'une
 vache : sa charité est si grande qu'il n'ose pas
 même fouler aux pieds le moindre brin d'herbe.
 Il ne paroît que lorsque l'Empire est gouverné
 par un saint Empereur.

» porté à la foumiffion. La nature du
 » poiffon eft d'aller dans les précipices,
 » & les eaux les plus profondes ne le
 » font pas trop pour eux, & ils peu-
 » vent jouir d'une longue vie au mi-
 » lieu des ondes de la mer. Pour fer-
 » ment de tout ce que je représente à
 » Votre Majesté dans ce placet, que le
 » foleil ne m'éclaire point, fi ce ne
 » font-là les sentimens de mon cœur.

L'Empereur répondit à ce placet que *Tching-ke-san* eut à sortir de Formose & à venir à Peking. *Tching-ke-san* qui craignoit d'aller à Peking, représenta à l'Empereur dans un second placet, en envoyant les sceaux & ceux de ses principaux Officiers, qu'étant né dans les contrées méridionales & étant d'une santé fort foible, il appréhendoit les froids du nord, qu'ainsi il supplioit Sa Majesté de lui permettre de se retirer dans la province de *Fou-kien* dont ses ancêtres étoient sortis. Ce dernier placet n'eut aucun effet, de sorte que ce malheureux Prince, qui se voyoit presqu'abandonné, fut obligé de remettre Formose entre les mains des Tartares, & d'aller à Peking, où il est encore vivant, avec la qualité de Comte dont il fut revêtu à son arrivée à la Cour,

qui fut la 22^e année de *Cam-hi*, & la 1683^e de l'Ere chrétienne.

Je me flatte que vous serez content de cette description que je vous envoie de l'isle de Formose; du moins je puis vous assurer qu'elle est exacte. Je voudrois pouvoir mieux vous marquer tout le respect avec lequel je suis, votre, &c.

L E T T R E

*Du Pere Domenge, Missionnaire de la
Compagnie de Jesus.*

A Naniang-fou, de la province de
Honan, le 1^{er} Juillet 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre Seigneur.

Je vais vous faire en peu de mots le récit d'une petite persécution qui s'éleva sur la fin de l'année 1714, contre les Chrétiens de cette ville; par la miséricorde de Dieu elle n'a pas eu de suite fâcheuse. Le *Tchi-fou* (1) n'eut pas plu-

(1) Gouverneur de la ville.

tôt pris possession de sa charge, qu'il se déchaîna contre notre sainte religion; il dit même en pleine audience qu'elle étoit mauvaise, & qu'il falloit la proscrire. Le *San-fou*, c'est-à-dire son affesseur, dans le dessein de lui plaire, voulut engager le chef des Lettrés à présenter une requête signée de tous les Lettrés, par laquelle ils demanderoient la démolition de mon église. Il n'y eut pas un seul des Lettrés qui ne refusât de la signer, soit que cette demande leur parût injuste, soit qu'ils craignissent que je ne les citasse au tribunal du Viceroi. Le *Tchi-fou* eut recours à un autre stratagême. Il défendit en général toutes les sectes dans une ordonnance qu'il publia, & au nombre des sectes il comprenoit principalement la religion chrétienne. Il dressa une formule qu'il devoit faire signer à ceux qu'il contraindrait de renoncer à la foi. Cette formule étoit conçue en ces termes :

» Pour obéir à l'ordonnance émanée
 » du sage gouvernement du *Tchi-fou*,
 » qui fait actuellement une recherche
 » exacte des sectes & des fausses doc-
 » trines, je N. atteste qu'ayant embrassé
 » par mégarde & mal-à-propos la reli-
 » gion du Seigneur du ciel, je renonce

» de mon plein gré à cette religion, &
 » cela pour me conformer à ladite or-
 » donnance. Mon témoignage est sincere
 » & nullement équivoque. Je renonce
 » en même-temps à toutes les fausses
 » doctrines. Signé N. la 55^e année de
 » *Cam-hi* tel jour de telle lune ». Après
 quoi suivoit la signature du chef du
 quartier, & des voisins qui se faisoient
 caution pour celui qui avoit signé l'or-
 donnance.

Le *Tchi-fou* fit venir les chefs de
 quartier, & il leur ordonna d'avoir soin
 qu'il ne se fît aucune assemblée dans
 mon église, & d'empêcher qu'on ne
 mît des croix aux portes des maisons.

Il y eut deux Chrétiens qui furent
 intimidés par les menaces du Mandarin,
 & qui eurent la foiblesse de se confor-
 mer à ses ordres. L'un a déjà reconnu
 publiquement le crime de son apostasie,
 & en a demandé pardon à Dieu, en ré-
 pandant un torrent de larmes. L'autre
 avoit fait paroître d'abord une constance
 admirable; il vouloit, disoit-il, mourir
 martyr; les coups de bastonnade & le
 bannissement dont il étoit menacé ne
 l'effrayoient point. Mais la grace du
 martyre n'étoit point pour un présomp-
 tueux qui avoit mené une vie fort tiede

depuis son baptême. Il succomba du moins à l'extérieur, & depuis il s'est retiré à Peking, où je ne doute pas qu'il ne fasse une sévère pénitence de sa faute, & qu'il ne revienne ici dans la suite plus humble & plus fervent.

Cet orage excité par le *Tchi-fou* n'a nullement décrédité notre sainte religion, comme il y avoit lieu de le craindre. Ce Mandarin avoit fait paroître trop de passion, & ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville, blâmoient hautement sa conduite, & rendoient ce témoignage à la doctrine que nous prêchons, qu'elle est sainte, & tout-à-fait conforme à la raison.

Un incident qui fut sans doute ménagé par la Providence, acheva de déconcerter le *Tchi-fou*. Les gens du tribunal étant occupés bien avant dans la nuit à tirer des copies de la formule dont je viens de parler, il se fit un vol & un meurtre dans la ville. Le lendemain on disoit publiquement dans les rues que c'étoit une chose honteuse qu'on travaillât toute la nuit aux moyens de proscrire une religion qui ne fait aucun mal, tandis qu'on veilloit si peu à la sûreté des habitans. Si dans cette circonstance j'étois allé à la capitale pour

me plaindre au Viceroy, comme quelques Chrétiens vouloient m'y engager, le *Tchi-fou* en seroit peut-être mort de chagrin, dans l'appréhension où il auroit été que je ne vinssse à révéler le meurtre, avant qu'on en eût découvert l'auteur. Mais un pareil dessein est bien éloigné d'un Missionnaire, à qui Jesus-Christ n'a laissé en partage que la douceur & la patience. Je songeai donc à ramasser & à consoler mon petit troupeau, lui faisant connoître le prix des souffrances, & l'obligation indispensable aux Chrétiens de pardonner à leurs ennemis, & de prier Dieu pour leur conversion.

Les chefs de quartier comprirent bientôt qu'ils ne pouvoient plus rien entreprendre contre moi ni contre mon église; de sorte que cette persécution, si on peut l'appeller ainsi, fut éteinte presque dans sa naissance. Cependant quelques Officiers du tribunal vinrent un dimanche à mon église pour examiner s'il ne s'y tenoit point d'assemblée: outre qu'ils y vinrent de trop grand matin pour la saison, les voisins y accoururent, & firent mon apologie & celle de mes Catéchistes en des termes si honorables, que les Officiers se reti-

rerent confus ; & je ne crois pas que l'envie leur prenne désormais de faire une seconde visite de mon église.

Un de mes plus fervens Néophytes ressentit le contre-coup de la haine que le *Tchi-fou* avoit fait paroître contre la religion. C'étoit un homme d'âge & d'une vie très-exemplaire ; il étoit malade , & sa maladie dégénoit visiblement en phtysie. Une veuve ennemie déclarée du Christianisme chez qui il logeoit , n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit au tribunal , qu'elle l'accabla d'injures , & lui ordonna d'aller mourir hors de sa maison , à moins qu'il ne renonçât sur le champ à sa foi. Ce bon vieillard ne balança point ; il partagea comme il put sa famille chez plusieurs de ses parens , & il vint me trouver à l'église , où je lui donnai une retraite jusqu'après le nouvel an Chinois. Il se retira ensuite chez un de ses freres , & s'affoiblissant de plus en plus , il y mourut en prédestiné.

Peu après le procédé inique du *Tchi-fou* , plusieurs Lettrés de la ville & de la campagne vinrent me trouver , & me demander des livres qui leur enseignassent notre sainte Loi : le peuple vint à son ordinaire pour se faire instruire : une

veuve de la première qualité, dont le mari a été Général d'armes dans la Province, me rendit visite deux mois après, avec une suite de quinze personnes. Elle me pria de l'entretenir de la Religion : notre entretien fut très-long, & elle en parut si satisfaite, qu'elle permit à une de ses suivantes de se faire Chrétienne. Une autre veuve, dont le mari a été Mandarin des Lettrés de cette ville, a reçu depuis le baptême, aussi-bien que son fils, qu'elle avoit amené avec elle.

Un jeune étudiant, qui est marié, vint pareillement me demander le baptême, cinq ou six mois après l'éclat qu'avoit fait le Tribunal, où son pere a un emploi. Je le refusai honnêtement, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore assez instruit. Il est revenu cette année me faire de nouvelles instances, & il a parfaitement bien répondu aux questions que je lui ai faites. Mes Catéchistes lui ont représenté qu'il y avoit un obstacle à son baptême, que son pere étoit Officier du *Tchi-fou*; qu'il avoit un grand pere âgé de plus de quatre-vingt ans, qui étoit sur le point de mourir, & qu'inafailliblement on l'obligeroit de faire quelque superstition à ses funérailles. Sur cela le jeune homme pria deux de mes

Catéchistes de le suivre : il les mena dans sa maison , & il tira de son pere & de son grand-pere un écrit , par lequel ils consentoient que leur fils & sa femme embrassassent la loi Chrétienne , & s'engageoient à ne point exiger ni de l'un ni de l'autre aucune des cérémonies superstitieuses qui sont en usage parmi les seuls Gentils , & que les Chrétiens détestent. Je ne pus alors me défendre de lui accorder le baptême , & depuis qu'il l'a reçu , il est très - assidu à l'Eglise. Voici le certificat tel qu'il me le mit en main.

« Nous , N. N. certifions que notre
 » petit-fils N. , desirant , avec sa femme ,
 » d'entrer dans la Religion du Seigneur
 » du Ciel pour le servir , il lui sera libre
 » de la professer , sans jamais l'enfrein-
 » dre ; & que quelques cérémonies
 » qu'on fasse d'ici à cent ans pour son
 » pere & son grand-pere , comme d'aller
 » aux *Miao* (1) , &c. il n'y sera nulle-
 » ment obligé. Et parce que peut-être
 » le pere spirituel des Chrétiens ne le
 » voudroit pas croire , nous avons donné
 » ce certificat en présence de N. N. l'an
 » 55 de *Cham-hi* , 20^e de la 3^e Lune ».

(1) Temple d'idoles.

Ce qui m'a rempli de consolation, c'est qu'un grand nombre de Chrétiens que je baptisai à vingt lieues d'ici dans la même année 1714, sont tous demeurés fermes dans leur foi, nonobstant les faux bruits que répandoient les Infidèles, à dessein de les pervertir. Le Catéchiste qui prend soin de leur instruction, y a beaucoup contribué en les rassemblant souvent, & leur faisant de fréquentes exhortations. Il se détermina même à présenter une requête au *Tchi-fou* (c'est ainsi qu'on appelle le Gouverneur d'une ville du 3^e ordre). Il expliquoit en peu de mots, dans cette requête, les principes de la religion Chrétienne. Le Mandarin la lut, & lui fit cette réponse : *Ching hien tchi tao tsiou chi leo*, c'est-à-dire, votre loi est la doctrine des saints & des sages, vous faites bien de la suivre.

Pour comble de bonheur, le *Tchi-fou* vient d'être envoyé par le Viceroy pour conduire des mules sur les frontières de *Chensi* : & le *Sanfou* ayant été pareillement nommé pour escorter le tribut de la province jusqu'à Peking, a été volé en chemin, & cassé de son emploi.

C'est ainsi que s'est terminé cet orage, qui n'a servi qu'à inspirer plus de ferveur à nos Chrétiens, & qu'à les rendre

plus assidus aux exercices de piété qui se pratiquent dans mon église.

Dans la même année 1714, la divine Providence m'ouvrit une grande & belle Mission dans le ressort de *Juning-fou*. C'est une ville du troisième ordre qui n'est qu'à cinquante lieues à l'est de *Nanyang-fou*. Voici comment la chose se passa. A peine avois-je demeuré un an à *Nanyang-fou*, que dix Chinois, cinq du ressort de cette ville, & cinq du ressort de *Juning-fou* vinrent me demander le baptême : c'étoit le jour de l'octave des Rois. Celui qui me les amenoit les avoit fort bien instruits. Il me vint en pensée d'aller dans leur pays, dans l'espérance d'y instruire & d'y baptiser leurs femmes & leurs enfans. Je leur en fis la proposition comme au hasard, & je leur donnai le temps de délibérer pour m'en dire ensuite leur avis. Le lendemain qui étoit un dimanche, ils me dirent que si je voulois prendre la peine d'aller chez eux, j'y trouverois plus de quarante familles bien instruites & disposées à être régénérées dans les eaux du baptême. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à ce voyage. Je partis dès le lundi matin avec ces bonnes gens. Après vingt lieues de marche, ceux de

Juning-fou prirent les devans pour donner avis de mon arrivée. J'allai ce jour-là à un village qui est du ressort de *Nanyang-fou*. Là je baptisai environ dix-huit familles qui faisoient quatre-vingt-dix-huit personnes. Ce sont les Chrétiens dont j'ai déjà parlé, qui n'ont point été ébranlés dans leur foi, malgré les bruits qu'on faisoit courir de la persécution. De-là je passai à *Juning-fou*. On m'attendoit dans cinq villages qui sont peu éloignés les uns des autres : j'y trouvai en effet un grand peuple qui soupiroit après le baptême. Le matin je baptisois les hommes & le soir les femmes. Je comptai dans ces cinq villages, trois cent cinquante personnes qui reçurent la grace du baptême. Quelques autres qui n'étoient pas encore assez instruits, furent différés à un autre temps. Après avoir établi un ordre pour le gouvernement de cette Chrétienté naissante, je réglai le temps des assemblées, je laissai des livres, des images & quelques petits meubles de dévotion pour chaque famille, & je retournai à *Nanyang-fou*.

Cette année j'ai fait une autre excursion d'environ cent quarante lieues, qui a duré près de trois mois, dans laquelle j'ai visité mes Chrétiens de l'un & de

l'autre ressort. J'y ai trouvé beaucoup de ferveur parmi les nouveaux fideles, & le nombre en est augmenté de cinq cent soixante & dix que j'y ai baptisés. Enfin, j'ai terminé la Mission de *Juning-fou* par la conversion de tout un village composé d'environ dix familles. A peine eurent-ils reçu le baptême, qu'ils coururent en foule vers leur *Miao* pour le détruire. Ce temple n'avoit pas beaucoup d'apparence, mais il étoit situé fort avantageusement. Les enfans se signalerent dans cette démolition : je prenois un plaisir singulier à les voir mettre en pieces chaque idole, en disant par maniere d'insulte : « tu nous as » trompé jusqu'ici, mais maintenant un » rayon de la lumiere céleste nous a » éclairés, & tu ne nous tromperas plus ». J'ai lieu de croire que Dieu aura dans ce village un bon nombre de fideles adoreurs.

Ce que je viens de dire de la Mission de *Juning-fou*, fait assez connoître que la présence d'un Missionnaire y sera désormais nécessaire. L'éloignement où elle est de *Nanyang fou*, ne permet au Missionnaire d'y aller qu'une fois l'an. Outre les frais d'un pareil voyage, il n'y peut faire que peu de séjour. Ainsi les nou-

veaux Chrétiens manquent d'instruction, & les moribonds des derniers secours de l'église. Ce furent les Peres Regis & de Mailla qui acheterent l'église où je suis, lorsqu'ils furent envoyés par l'Empereur pour faire la carte de cette province : elle leur coûta seize cens francs. De qui Dieu se servira-t-il pour procurer le même avantage aux Chrétiens de *Juning-fou*? C'est un ouvrage qui produiroit la conversion & le salut de plusieurs milliers d'infideles. Aidez-moi du secours de vos prieres, en l'union desquelles je suis, &c.

Fin du dix-huitieme volume.

T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

L ETTRE du Pere Jartoux , Missionnaire , au Pere de Fontaney.	Page 5
Et dans l'ancienne édit. Lett. édif. t. 9 , p. 376.	
L ETTRE du Pere Gozani , Missionnaire , au Pere Suarez	31
Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 7 , p. 1.	
R EMARQUES sur la lettre du Pere Gozani.	48
Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 7 , p. 29.	
L ETTRE du Pere d'Entrecollés , Missionnaire , à M. le Marquis de Broissia , sur la mort du Pere de Broissia.	56

<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 9, p. 504.</i>	
<i>LETTRE du Pere Gerbillon, Missionnaire.</i>	67
<i>Et dans l'anc. édition, Lettres édif. t. 10, p. 412.</i>	
<i>LETTRE du Pere Bouvet.</i>	77
<i>Et dans l'anc. édition, Lettres édif. t. 10, p. 388.</i>	
<i>LETTRE du P. d'Entrecolles, Missionnaire.</i>	84
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 119.</i>	
<i>EXPLICATION d'une inscription Chinoise,</i>	107
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 156.</i>	
<i>LETTRE du Pere Royer.</i>	109
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 429.</i>	
<i>EXTRAITS de quelques lettres écrites de la Chine.</i>	115
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 377.</i>	
<i>LETTRE du Pere Parenin.</i>	122
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 405.</i>	
<i>LETTRE du Pere Jartoux, Missionnaire.</i>	127
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 10, p. 159.</i>	
<i>LETTRE du Pere d'Entrecolles, Missionnaire.</i>	144
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 11, p. 180.</i>	
<i>LETTRE du Pere Jacquemin, Missionnaire.</i>	179
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 11, p. 234.</i>	
<i>LETTRE du Pere d'Entrecolles, Missionnaire.</i>	224
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 12, p. 253.</i>	
<i>LETTRE du Pere Laureati à M. le Baron de Zea.</i>	296
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 29, p. 25.</i>	
<i>LETTRE du Pere Parenin.</i>	341
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 14, p. 431.</i>	
<i>LETTRE du Pere d'Entrecolles.</i>	353
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 13, p. 300.</i>	
<i>LETTRE du Pere de Mailla au P. de Colonia.</i>	413
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 14, p. 1.</i>	
<i>LETTRE du Pere Domnege, Missionnaire.</i>	467
<i>Et dans l'ancienne édit. Lettres édif. t. 14, p. 411.</i>	







